

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

## SOMMAIRE

<i>L'homme révolté</i> .....	Léo-Paul DESROSIERS .....	3
<i>Le Rapport Massey et l'écrivain</i> .....	Guy SYLVESTRE .....	16
<i>Poèmes</i> .....	Georges CARTIER .....	31
<i>L'œuvre de Paul Claudel : un abîme</i> .....	Paul-Émile ROY, c.s.c. ....	36
<i>Les musées en plein air dans la Scandinavie et ...le Québec</i> .....	Jacques ROUSSEAU .....	61
<i>Hokousai et l'imagerie japonaise</i> .....	Claire GERVAIS .....	67
<i>Courrier des lettres</i> .....	Roger DUHAMEL .....	72
<i>Un livre d'histoire</i> .....	Claude de BONNAULT .....	94

Directeur : ROGER DUHAMEL,  
de l'Académie canadienne-française.

# Les Diplômés de l'Université de Montréal

## COMITÉ EXÉCUTIF

Président . . . . .	Dr Victorien Dubé	3429 Drummond	PL 7316
1er vice-président . . . . .	Me G.-Henri Séguin	625 ouest Dorchester	UN6-1082
2e vice-président . . . . .	M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
Secrétaire . . . . .	M. Roger Bordeleau	3423 St-Denis	PL 8834
Trésorier . . . . .	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue . . . . .	M. Roger Duhamel	4115 Marlowe, N.D.G.	DE 8878 LA 3121
Prés. sortant charge . . . . .	Dr Origène Dufresne	4120 est Ontario	FR 3151

## Représentants des Facultés et Ecoles

AGRONOMIE	: M. F.-Alf. Dansereau	12 Thorncrest Circle, Dorval	MA 4541
	M. Thomas-Eugène Boivin	105 St-Paul est	HA 4111
CHIRURGIE DENTAIRE	: Dr Léon Carpentier	2539, Apt. 2, Sherbrooke est	CH 5020
	Dr Chs.-Aug. Durand	1244 Mansfield	UN6-8060
DROIT	: Me Philippe Ferland	10 est, St-Jacques	MA 9111
	Me Marc Leroux	10 est, St-Jacques	BE 1059
ÉCOLE DES H.E.C.	: M. Gaston-L. Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA 9451
	M. Benoît Duchesne	10728 Laverdure	VE 4417
ÉCOLE D'HYGIÈNE	: Mlle A. Martineau	2570 est, Jean Talon	GR 3539
	Mlle Rollande Pilon	3108 Kent	AT 4195
LETTRES	: M. Guy Frégault	3275 Lacombe	EX 5122
	M. l'abbé P. Grégoire	Université de Montréal	EX 5968
MÉDECINE	: Dr Eugène Thibault	4070 Blvd. Lasalle	WI 9500
	Dr Gérard Rolland	95 est, Blvd. Gouin	DU 1883
MÉDECINE VÉTÉINAIRE:	Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V. - St-Hyacinthe	U. de M.
	Dr Didier Dufour	Inst. de Méd. & Chir. Exp. —	LA 2211
OPTOMÉTRIE	: M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	BY 5090
	M. Jacques Benoît	1179 Blvd. Décarie, Ch. 6	WI 2622
PHARMACIE	: M. Léopold Senay	2406 St-Jacques	VE 1062 TA 2573
	M. Jean-Louis Hamel	8355 St-Hubert	BE 6219
PHILOSOPHIE	: Dr Gilles-Yvon Moreau	4152 St-Denis	HA 0258 BY 3912
	Dr Gaston Gauthier	1645 Guertin	UN6-7721
POLYTECHNIQUE	: M. J.-G. Chênevert	536 Outremont	MA 5311
	M. Roger Lesard	1430 St-Denis	EX 5903
SCIENCES	: M. André Beaumier	3325 Goyer, Apt. 3	DO 5479 PL 7903
	M. Luc Pauzé	6655 Montée St-Michel	CH 0719
SCIENCES SOCIALES	: Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	UN6-7301
	M. Ferdinand Biondi	1147, Apt. 4, Blvd. St-Jos. e.	UN6-5244
THEOLOGIE	: M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	GL 1916
	M. P.-E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	EX 6561
PRÉS. DE L'A.G.E.U.M.	: M. Luc Geoffroy	Université de Montréal	
ANC. PRÉSIDENTS	: M. Gilles Bergeron	72 1/2 de Bernières, Québec	
	Dr Denis Lazure	Hôp. St-Jean-de-Dieu	CL 4021
	M. Jean-Noël Rouleau	2478 o. St-Jacques	WI 3882
<hr/>			
CONS. JURIDIQUES	: Me F.-Eug. Therrien	159 ouest Craig	HA 3797
	Me Claude Demers	Contentieux de la Cité	PL 6111
SECRETARIAT GEN.	: Mlle Yolande Beausoleil	Case postale 6128	AT 9451 loc. 55
PUBLICISTE DE LA REVUE:	M. Raymond Desrosiers	4001 Lacombe	EX 3352 HO 2528

*L'Action Universitaire* est l'organe des Diplômés  
de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité  
de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en  
octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

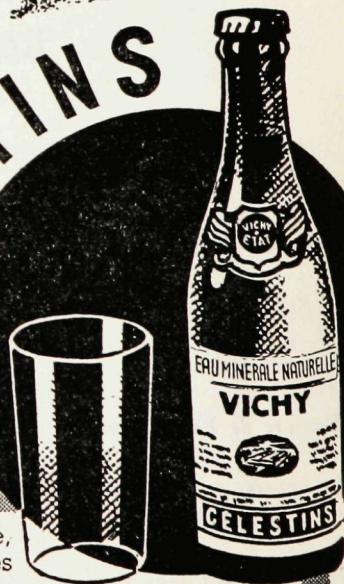
## SOMMAIRE

<i>L'homme révolté</i> .....	Léo-Paul DESROSIERS .....	3
<i>Le Rapport Massey et l'écrivain</i> .....	Guy SYLVESTRE .....	16
<i>Poèmes</i> .....	Georges CARTIER .....	31
<i>L'œuvre de Paul Claudel : un abîme</i> .....	Paul-Émile ROY, c.s.c. ....	36
<i>Les musées en plein air dans la Scandinavie et ...le Québec</i> .....	Jacques ROUSSEAU .....	61
<i>Hokousaï et l'imagerie japonaise</i> .....	Claire GERVAIS .....	67
<i>Courrier des lettres</i> .....	Roger DUHAMEL .....	72
<i>Un livre d'histoire</i> .....	Claude de BONNAULT .....	94

Directeur : ROGER DUHAMEL,  
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU  
QUI  
PENSE  
A VOTRE  
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime «triste»?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*  
**CÉLESTINS**

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez «CÉLESTINS»

## L'HOMME RÉVOLTÉ

Léo-Paul DESROSIERS,  
*de l'Académie canadienne-française*

Le dernier livre d'Albert Camus pourrait s'intituler L'HOMME RÉVOLTÉ ou les conséquences sanglantes des métaphysiques fausses. L'auteur établit en effet la filiation directe entre celles-ci et les événements qui se déroulent depuis cinquante ans maintenant et plus. Il s'ébahit devant l'horreur des résultats. L'humanité en est au "crime logique", c'est-à-dire produit par des idéologies ; elle a atteint "une époque qui, en cinquante ans, déracine, asservit ou tue soixante-dix millions d'êtres humains", et qui présente des faits insolites comme "les camps d'esclaves sous la bannière de la liberté, les massacres justifiés par l'amour ou le goût de la surhumanité". Enfin une "logique a poussé les valeurs de suicide dont notre temps s'est nourri jusqu'à leur conséquence extrême qui est le meurtre légitimé. Du même coup, elle culmine dans le suicide collectif". Devant un monde devenu inhumain, les penseurs remettent à l'étude les grandes thèses qui l'ont suscité, ils en découvrent les failles et proposent les liquidations. Après la faillite de la science, celle du progrès, nous en voilà à la banqueroute de la philosophie qui ne serait dans la plupart de ses parties qu'un "délire logique".

Et tout d'abord qu'est-ce que c'est que l'homme révolté dont les convulsions, dans le domaine de la pensée ou de l'action, remplissent les deux derniers siècles ? Il éprouve en lui-même "le mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition et la création tout entière..." Il "conteste les fins de l'homme et de la création..." Il est opposé "au principe d'injustice qu'il voit à l'œuvre dans le monde". Il proteste contre sa "condition, dans ce qu'elle a d'inachevé, par la mort, et de dispersé, par le mal..."; et "contre la souffrance de vivre et de mourir". Il "refuse de reconnaître la puissance qui le fait vivre dans cette condition". Il veut

soumettre Dieu à la force de refus de l'homme, le tirer de son refuge intemporel, entreprendre une expédition démesurée contre le ciel, renverser le trône de Dieu et enfin créer un empire des hommes qui se rapprocherait de l'Eden autrefois perdu. Alors la créature saurait créer elle-même la justice, l'ordre et l'unité dans le monde. Il faut ajouter la phrase suivante qui est symptomatique à un très haut degré : "Alors commencera un effort désespéré pour fonder *au prix du crime s'il le faut*, l'empire des hommes". Enfin l'esprit de révolte défie plus qu'il ne nie, il blasphème, mais il n'est pas nécessairement athée. En d'autres mots, il n'a pas trouvé une explication du monde qui le satisfasse et il n'accepte pas en particulier l'explication catholique qui est pourtant cohérente et ferme.

Albert Camus est un homme révolté. Il s'essaie à construire dans son volume une doctrine de la révolte : je me révolte, donc je suis. Et au nom de cette métaphysique, il condamne les excès des deux siècles passés ; elle devient un critère pour juger les pensées et les actes. Mais voilà : qui ne voit que de la définition de l'homme révolté, on glisse presque automatiquement à l'athéisme, au nihilisme, c'est-à-dire à la négation absolue de toute morale, de toute valeur. En fait, c'est cela qui s'est produit. Camus ne s'embarrasse pas trop de renier quand même les enfants monstrueux et sanguinaires de cette mère qu'il continue d'aimer ; il espère qu'elle accouchera sous peu d'un enfant sain, viable, rangé, qui ne soit pas dès son berceau un criminel déchaîné. Espérons-le, mais n'y comptons pas du tout.

Car la révolte, telle que la définit Camus, est tout d'abord puérile au dernier point. C'est l'enfant qui, en face d'un mont Everest, c'est-à-dire de conditions impossibles à changer, donne des coups de pied sur le roc et crie des invectives à l'obstacle insurmontable. Il n'était pas mieux mûri le roi qui faisait battre la mer de fouets. Infantine, mais en même temps généreuse, voilà les deux caractères de cette théorie. Car le révolté s'enferme au point de départ dans une geôle, entre quatre murs de pierre nus et lisses, c'est-à-dire dans une impossibilité et une impuissance totales. Car tout homme qui a un peu de sens commun constate vite qu'il ne peut rien contre la mort, la maladie, contre Dieu, contre bien d'autres circonstances de son séjour sur la terre. Alors que fera-t-il dans le réduit infernal où Camus veut bien le verrouiller ? Il se bat la tête contre les murs et il perd l'esprit. Un clinicien des maladies mentales n'a qu'à prendre L'HOMME

RÉVOLTÉ pour établir aujourd'hui avec une précision scientifique les phénomènes de déséquilibre intellectuel que produit la révolte, ou l'impuissance au point de départ ; il peut les dénombrer, les définir expérimentalement et expliquer leurs caractères communs. C'est comme enfoncer une aiguille dans un centre nerveux et observer les réactions frénétiques qui agitent les membres. Écrasés par le poids d'un destin incompréhensible, les uns se découragent, s'abandonnent, se couchent par terre et deviennent les asservis ; une fureur de plus en plus violente anime d'autres personnes qui se tournent contre elles-mêmes et se suicident, ou contre les autres en pratiquant le meurtre, le crime et la cruauté ; la rage de la destruction habite d'autres âmes qui ne voudraient plus rien laisser sur la terre, ni lois, ni institutions politiques ou économiques. Dans ce groupe se lèvent tout de suite les sadiques de la torture. Un orgueil luciférien fait sa demeure dans les esprits d'une minorité qui, dans un grand rêve de puissance et de domination, voudra opprimer la majorité, la transformer en esclaves, l'opprimer d'une façon plus dure que n'importe quelle tyrannie depuis le début du monde. Un bon nombre s'abandonnent seulement à des rêves, à des projets de refaire la création dans des utopies qui s'imprégneront de cruauté. Chez tous le cynisme poussera des racines épouvantablement profondes. Puis se présentent des manifestations plus anodines : l'excentricité, l'irrationnel érigé en principe, la banalité cherchée et voulue, le goût de l'absurde. En un mot, la révolte suscite un certain nombre de mentalités dont il est possible de dresser aujourd'hui le catalogue ; quelques-unes sont ridicules, mais la plupart, il ne faut pas s'y tromper, sont extraordinairement sanguinaires, criminelles et dangereuses pour l'humanité. Nous avons là les fébriles, les véritables possédés de l'esprit malin. Parfois c'est la pire des folies, la folie furieuse, dont il faut signaler la présence. Des faits et des écrits de plusieurs partisans de la révolte, de Camus lui-même, par exemple, ou de Nietzsche ? Le passage suivant, par exemple, de L'HOMME RÉVOLTÉ : "Si la logique de notre réflexion... devait aussi justifier toutes les sortes d'attentats contre l'homme, et même sa destruction systématique, il faudrait consentir à ce suicide. Le sentiment de la justice, pour finir, y trouverait son compte : la disparition d'un monde de marchands et de policiers" ? Comment Camus, grand écrivain, ne s'est-il pas aperçu en écrivant ces lignes qu'il était lui-même atteint de délire logique ? Et que simplement les concevoir et les tracer sur le papier était la preuve manifeste

de la fausseté et du danger de son attitude ? D'autre part, Nietzsche, le grand homme de la révolte, n'avait-il pas écrit la phrase suivante avant lui : "Quand les fins sont grandes, l'humanité use d'une autre mesure et ne juge plus le crime comme tel, usât-elle des plus effroyables moyens". Un autre philosophe, russe celui-là, proposait de tuer tous les Russes âgés de plus de 25 ans parce qu'ils ne sauraient s'adapter à un autre ordre de choses. Dans l'une des utopies de Sade, c'est le massacre de la foule par les initiés, puis des initiés entre eux, jusqu'au dernier. S'il ne s'agissait que d'écrits, passe encore ; mais ces rêves sanguinaires sont devenus réalité en Allemagne, en Russie, dans les pays en arrière du rideau de fer, en Chine, et un peu, par le suicide, le terrorisme, dans tous les pays civilisés : du sang, du sang, du sang, partout et en tout temps ; des flots et des mers de sang comme il ne s'en est jamais vu, même dans les pires cauchemars. Qui le sait mieux que Camus qui a pris le temps et la peine de lier chaque fil de chaque métaphysique de la révolte à chaque fil de la réalité allemande, italienne, russe, pour en composer une toile comme l'humanité n'en a jamais vu encore ? Nous avons atteint l'époque de l'horreur, et il sera dit que ceux qui ont tant protesté contre la mort l'ont infligée avec une libéralité vraiment frénétique.

Naturellement, Camus se rend compte qu'il promène son lecteur dans les allées du musée des horreurs ; pour sa part, il voudrait s'enfuir de la geôle aux aberrations mentales par quelque porte secrète. Il voit bien que l'humanité a des hauts le cœur devant ces saouleries de sang. Alors, sur le dos de la révolte telle qu'il l'a définie, il voudrait boucler un harnois ; il voudrait lui enfoncer dans sa gueule sanguinolente un mors qui permettra enfin de la diriger dans des sentiers moins menaçants pour l'homme. Il a de nobles paroles sur la solidarité, la dignité humaine, la communauté des destinées ; il promulguerait, comme Simone Weill, un code des droits de l'homme. Mais la cavale qu'il enfourche est-elle de la race des chevaux qui se laissent dompter ? Et quel effet peuvent avoir ses douces paroles sur un tempérament de feu ? Aucun. C'est la réponse que se donneront tous ceux qui liront L'HOMME RÉVOLTÉ. Parce que bon sens, modération, équilibre mental, et révolte s'excluent. Pourquoi Albert Camus ne cherche-t-il pas une explication du monde au lieu de persister dans la révolte, ce qui est à proprement parler, persister dans une impossibilité ? Simone Weill — et



Albert Camus a édité plusieurs des ouvrages de cette dernière — avait à peu près atteint la plus sûre, la plus cohérente d'entre elles, lorsqu'elle est morte ; elle avait mis le pied sur le seuil. Mais du catholicisme, Camus ne semble bien connaître encore que des généralisations hâtives, des aperçus inexacts, des résumés d'histoire qui sont imprégnés de parti pris et de préjugés. Et surtout, il a, comme Simone Weill, une confiance, une foi dans l'intelligence et la raison humaines, qui paraissent hors de toutes proportions avec les leçons de l'expérience pratique. Le délire logique l'avale, lui aussi, tout vivant, comme il a avalé tant de philosophes avant lui, tant de philosophes aujourd'hui. Ne se donnera-t-il pas la peine de lire certains volumes de Gilson, par exemple, et quelques-uns des grands livres chrétiens ? Pour parler comme lui, la logique de son recul devrait le mener jusque-là ; et alors ses lecteurs pourraient le voir réintégrer ce que l'on appelle le gros bon sens ou la sagesse, l'espérance, la satisfaction profonde d'exister, la conviction que la mort est simplement un changement d'état, l'admiration pour l'univers et l'adoration de Dieu. Autrement, il ne pourra détruire les appréhensions qui subsistent à son endroit, car la révolte a révélé son essence durant les derniers siècles ; elle est un acide qui corrode et détruit tout.

D'autre part, si le catholicisme avait la vigueur des anciennes époques, il choisirait certainement le moment présent pour lancer une offensive hardie dans le domaine de la philosophie et de la religion. Les événements mondiaux, des livres comme L'HOMME RÉVOLTÉ démolissent les métaphysiques des XVIIIe, XIXe et XXe siècles en les accablant du poids intolérable de leurs conséquences ; ils les ont liées aux meurtres en série, aux camps de concentration, aux tortures, aux épurations sans fin, en un mot aux régimes inhumains déjà instaurés dans le monde. Chacun constate que l'humanité a été conduite à un autel sanglant, ruisselant de sang, et que les régimes inhumains sont centrés dans une volonté implacable de s'étendre à toute la terre. Alors chacun veut quitter le délire logique dont les plis et les replis, les conceptions abstraites et fausses sont en toute vérité des tentacules qui tentent de s'appliquer aux flancs de toutes les nations. N'est-ce pas le temps d'offrir le thomisme aux constructions précises, délicates, fondées sur le réel concret, le concret existant, et non sur les abstractions de vagues concepts. Cette philosophie, c'est une véritable civilisation qu'elle

règle, et non une épouvantable régression vers la barbarie. Aujourd'hui, on sait mieux que jamais qu'il n'est pas indifférent de mal penser et que des métaphysiques fausses sont meurtrières ; et qu'il n'est pas indifférent non plus que ses voisins pensent mal, car demain ils peuvent nous expédier aux camps de concentration ou sur l'échafaud.

Le pèlerinage entrepris par Albert Camus dans L'HOMME RÉVOLTÉ conduit le lecteur à travers bien des idéologies depuis la mythologie et l'antiquité jusqu'à nos jours. Mais d'un écrivain, d'un philosophe à l'autre, que voit-on disparaître en premier lieu ? La morale. Diverses entreprises plus ou moins vagues ont tenté d'établir une morale purement humaine. De grands débats ont pris place sur cette question primordiale. Mais les aveux d'Albert Camus sont explicites : aucune nouvelle morale n'a remplacé l'ancienne. L'homme doit-il se réjouir d'avoir brisé les entraves ? L'heure du bonheur a-t-elle sonné ? L'expérience est-elle un succès ? Non, des conséquences inouïes, effroyables, ont découlé de ce fait. Le cynisme a fleuri partout et particulièrement dans les âmes des personnages qui prenaient la direction des nations. Alors ces chefs n'avaient plus de cran d'arrêt pour les bloquer dans le jeu de la brutalité, de la cruauté, de la dureté, de l'efficacité, comme ils disent ; en Russie seulement, une classe a fourni des millions de victimes ; et c'est toujours par millions en Allemagne et dans tous les pays en arrière du rideau de fer que les gens voudraient une résurrection de la morale pour s'assurer un sort humain, un traitement équitable, des procès justes, une existence décente.

Tous ont découvert que la morale est excellente pour soi-même quand elle règne dans les autres ; mais la morale, pour accomplir sa fonction, doit s'absorber par tous, et non pas en partie, mais en entier. Si elle s'absente, l'homme devient semblable à un objet, à une chose que l'on peut mutiler, tromper, tuer, mener au revolver ou au fouet dans les sentiers indiqués et, entre particuliers, règnent la défiance, la délation, la calomnie, la médisance et autres phénomènes du même genre. Alors ces résultats ébahissent les populations.

En second lieu, la débacle n'a pas emporté simplement la morale, mais encore les principes transcendants et toutes les valeurs quelconques. Albert Camus marque bien les étapes de cette seconde destruction à laquelle

ont collaboré les penseurs français, allemands et russes. Le processus de cette dissolution a été long, mais enfin tout y a passé, même la raison, même l'intelligence qui ont été jugées incapables de prendre la direction des affaires. Plus de valeurs, comme on dit en philosophie. Alors sur ces territoires couverts de ruines se sont élevées les volontés de puissance qui se sont incarnées dans quelques hommes qui ont inventé une formule nouvelle pour torturer l'humanité : un dictateur souverain et suprême, un parti pour l'appuyer dans toute la nation et une masse, les neuf dixièmes de la population soumis au plus dur esclavage qui soit. Hier, c'était la formule allemande à laquelle s'était ajouté un peu de Nietzsche plus ou moins bien compris : la religion de l'espèce, le rêve vain d'une surhumanité. Aujourd'hui, c'est la formule russe, chinoise, et quelques autres, dans laquelle on a coulé du marxisme.

Quelques autres points méritent d'être signalés dans ces pages consacrées au délire logique de l'Europe et de l'Asie. Tout d'abord, une utopie malsaine de Sade qui a donné, il y a au-delà de cent cinquante ans, le modèle des dictatures d'aujourd'hui. Nourri de Voltaire et des encyclopédistes, cet écrivain médiocre a fait le rêve de la Société des amis du crime ; comme le monde ne l'acceptera pas, luttera contre elle pour la détruire, celle-ci doit se retrancher dans une forteresse. Aussitôt les initiés asservissent la grande majorité ; et ils savent bien que pour se développer librement, ils ont besoin de l'empire du monde. Celui qui doute devient aussitôt une victime. Il faut, sous un régime de fer, abolir la pitié, l'amour, tout attachement à un autre être. Alors peu à peu, par un jeu inexorable, le petit groupe des initiés tue peu à peu le groupe des asservis, puis ensuite le premier s'entretue en vertu de la loi de la force qui ne laisse vivants que les plus habiles et le plus fort. Voilà tout de suite les caractères principaux qui réapparaîtront dans les utopies d'autres métaphysiciens de la révolte et qui s'inscriront dans les dictatures du XXe siècle : le crime universel, l'aristocratie du cynisme, la réduction de l'homme en objet d'expérience, la déshumanisation de l'homme opérée à froid, un règlement qui précise les rapports des nouveaux esclaves et des nouveaux maîtres, la nécessité de mener l'expérience en vase clos ou sous un rideau de fer, le mécanisme en vertu duquel il faut fermer les fenêtres sur le monde extérieur, en vertu duquel il faut conquérir le monde, en vertu duquel on se tue réciproquement. Et comme tout cela conduit à la mort.

L'histoire de la révolution française présente ensuite une bonne leçon. Albert Camus célèbre avec beaucoup d'éclat ce qu'il appelle la mort du droit divin des rois. Mais que se produit-il ? Les thèses de Jean-Jacques Rousseau triomphent en bonne partie par l'entremise de Saint-Just. L'autorité sur les hommes redescend sur la terre. Les révolutionnaires veulent gouverner d'après la volonté de la nation, et celle-ci c'est la raison toute pure ; l'aboutissement logique de ce fait, ce sont des lois que tous observeront avec plaisir, la concorde, le bonheur sur la terre, l'Eden retrouvé. Mais il s'est trouvé que ni Rousseau ni Saint-Just ne connaissaient le premier mot de la nature humaine et le système a mal fonctionné. Le nouveau dieu, la raison, avait plus d'un trait de ressemblance avec le dieu russe d'aujourd'hui ; en particulier, il n'était pas tolérant ; il excluait non seulement l'opposition mais encore la neutralité ; une seule attitude le satisfaisait, se soumettre avec ardeur. On eut beau qualifier les dissidents du nom de vicieux, ils pullulèrent ; ils constituèrent les factions qu'il fallait détruire ; malheur à ceux qui détruisaient l'union et la concorde. Critiquer le régime ou ne pas l'appuyer devint un crime. Les condamnations étaient sans appel. Alors s'érigea la guillotine, le couperet commença à tomber, la terreur régna sur la population. Et c'est ainsi que multiplié à l'infini le meurtre sut assurer en France comme il le fait aujourd'hui en Russie, l'harmonie de la cité. On assurait la mort de l'hérésie en tuant les hérésiarques. Quand ils se mêlent de gouverner, les révoltés n'y vont pas de main morte.

Dans des pages d'une lucidité extrême, Albert Camus décrit ensuite la naissance, la croissance et l'épanouissement du marxisme russe. Et ce faisant, il le relie d'abord d'une façon implacable aux pires métaphysiques de la révolte ; c'est là que se trouvent ses racines les plus profondes. Sur tous les événements planera l'atmosphère proprement luciférienne du soulèvement contre Dieu, de la disparition de toute morale, de tout principe, bientôt de toute valeur ; et bientôt de la soif du sang, de la cruauté, de la dureté. Sous l'influence du philosophe allemand Hegel, deux courants viennent se fondre, celui de l'immoralisme, du matérialisme scientifique, de l'athéisme et celui des revendications sociales et des forces révolutionnaires. Les idées les plus abracadabrantes sont incluses dans cette fusion. Le cynisme politique devient absolu ; tuer ou asservir se dégage comme loi ; il faut

se libérer par un refus qui coïncide avec la mort. Pour être, il faut tuer ou mourir. Le fait est roi suprême.

En un mot, tout le délire logique de l'Allemagne et de la France envahit la Russie qui sait y introduire tout de suite la force dynamique de sa jeunesse. Cette dernière se donne une indigestion de philosophies fausses dont elles est loin d'être rétablie. Elle pousse encore plus loin la métaphysique de la révolte. Elle proclame que la révolution est une fête, que la passion de destruction est une passion créatrice. Il faut vouloir la révolution pour la révolution. Et tout de suite, comme l'ont enseigné les mauvais maîtres, le projet d'une dictature prend corps ; elle ne devra être limitée ni par rien ni par personne, l'individu sera subordonné au comité central. L'ordre meurtrier doit être instauré pour le triomphe de la révolution. Tout est permis aux révolutionnaires. Ceux-ci doivent se consacrer à leur vocation de manière si complète que l'amour et l'amitié disparaîtront de leur existence. La révolution passe avant ceux qu'elle veut sauver. Au service d'une idée abstraite, la violence ne doit rien épargner pour en assumer le triomphe. Les chefs ont le droit d'employer la violence et le mensonge et la ruse pour diriger leurs subordonnés ; et ces derniers deviennent des instruments purs et simples que l'on rejette ou que l'on brise s'ils ne font pas l'affaire. L'oppression des opprimés peut être rendue plus dure, l'injustice plus injuste afin de préparer l'avenir. Tout ce qui nuit, et tous ceux qui nuisent à la cause doivent être brutalement éliminés. Le meurtre peut être érigé en principe.

Le terrorisme surgit d'abord de ces idéologies ; au cours de l'une des bonnes années, il est responsable de 1,500 attentats dans divers pays d'Europe et d'Amérique. Puis plus tard vient la révolution russe qui a déjà absorbé toutes ces métaphysiques, et leurs conséquences, et leurs exigences. Lénine a trouvé prête toute l'armature architecturale de la dictature d'aujourd'hui ; il n'y ajoute que quelques colonnes pour la maintenir debout. Ainsi ce ne seront pas les ouvriers qui dirigeront l'entreprise, mais un groupe d'intellectuels philosophes ou de philosophes hommes d'action. Ce groupe s'entourera de membres — un état-major — choisi avec le plus grand soin ; il s'enveloppera du secret le plus rigoureux ; il formera des révolutionnaires, un peu comme on a entraîné des commandos durant la dernière guerre, et voilà les troupes de choc ; enfin un dixième

de la population, constituant à proprement parler le parti, dominera sur les neuf dixièmes. En fait, c'est Lénine qui fait le pas décisif vers l'empire militaire, la dictature sans frein ni loi, sans morale et sans contre-poids. Il est cynique et brutal dans ses moyens comme Hitler et tous les philosophes qui lui ont préparé la voie. Il vise à l'efficacité avant tout. Les chefs de la dictature sont les théoriciens du parti. Ils demeurent sous l'égide générale de Marx. Mais celui-ci avait fait une prophétie à long terme, un âge d'or, qui devait se produire dans un âge assez lointain, et des prédictions à court terme. Alors ces dernières sont démenties et dépassées par les événements. Le capital, par exemple, devait continuer à se concentrer indéfiniment, mais en pratique il s'émiette aujourd'hui et passe entre toutes les mains. L'attachement du prolétaire à sa patrie devait se terminer dans une solidarité internationale des travailleurs ; mais en pratique les ouvriers de chaque pays demeurent attachés à leur pays. Bientôt, il n'y aurait plus qu'une classe dans le monde, celle des prolétaires, avait dit Marx ; toutefois de nouvelles classes surgissent, comme celle des techniciens et l'on ne voit pas le moyen d'abolir les anciennes classes qui répondent à des fonctions nécessaires. En un mot, à l'épreuve des événements, chacun a pu constater que le marxisme n'était pas scientifique, que les prédictions, les plus grandes, étaient fausses et qu'il faudrait absolument modifier, altérer le système, et cela d'une façon substantielle. D'autre part, Marx lui-même ne l'avait pas terminé. C'est pourquoi la dictature russe a dû arrêter la publication des œuvres complètes de Marx alors qu'il y avait une trentaine de volumes encore à publier. Lénine lui-même, que la révolution encense, est censuré et qui soutiendrait en Russie toutes ses opinions subirait la mort. L'histoire de la révolution est continuellement refaite et corrigée afin qu'elle devienne conforme à la nouvelle et toujours changeante élaboration de la doctrine. C'est au jour le jour qu'est fabriquée la vérité qu'il faut croire. On peut être hérétique dans le savoir. Où se dirige aujourd'hui la révolution russe, du simple point de vue doctrine et métaphysique ? C'est ce que l'on ignore ; et tout indique qu'elle a atteint des impasses logiques dont elle ne peut s'extraire. Philosopher avec l'athéisme ou la révolte, n'est-ce pas toujours aboutir à une geôle entre quatre murs nus d'où l'on ne sait comment sortir ?

Lénine lui-même en vint à la conception d'une dictature perpétuelle et ainsi à la mort définitive de la liberté. Des théoriciens avaient promis

l'abolition de l'État quand l'antagonisme des classes aurait disparu, et la naissance d'un simple appareil administratif qui serait doux à tous. Cette promesse aussi s'est perdue et personne n'ose plus la faire ; elle est non seulement reculée dans les limbes du temps, mais elle semble aujourd'hui tellement vaine que le souvenir s'en perd.

Alors qu se passe-t-il en réalité derrière ce rideau, là où la métaphysique a pour base la négation de Dieu et une nouvelle création du monde ? Et Albert Camus dresse son acte d'accusation formidable contre la dictature soviétique ; et, comme il est sensible, il aboutit souvent à une espèce d'éloquence prodigieuse. C'est la mort absolue de la liberté qu'il faut célébrer, c'est la servitude totale et l'esclavage complet de centaines de millions d'êtres humains qu'il faut enregistrer. Est-ce cela une humanité affranchie ? Et ces esclaves, on les couche sur une espèce de lit de Procuste dont les théoriciens fixent, modifient les dimensions : et si des membres dépassent d'un côté ou de l'autre, on coupe, on tranche, on mutile. La volonté arrêtée des chefs est que tous se conforment à un type unique, que tous entrent dans le même moule. On tâche de réussir par la propagande, la persuasion ; s'il n'y a pas moyen, c'est la mort. Ainsi quinze millions de paysans ont perdu l'existence en Russie même et les classes moyennes et supérieures sont dans les camps de concentration ou dans la tombe. Cette opération, c'est retrancher du monde et de l'homme tout ce qui échappe à la dictature ou qui lui est contraire, entreprise qui s'étend en théorie à l'espace, c'est-à-dire au monde, au temps, c'est-à-dire qu'elle n'aura pas de fin, aux personnes. Voilà l'explication des épurations, des camps de concentration, du meurtre en série. La diversité inhérente à l'homme, on veut la ramener de force au type d'esclave déterminé par les chefs. Doivent être retranchés pour ainsi dire de la vie, les génies actuels ou anciens de l'humanité qui ne se conforment pas au type ; toutes les parties de l'histoire qui ne cadrent pas avec la doctrine ; les apports de la civilisation qui peuvent compromettre le travail en cours ; et enfin, c'est le comble, les découvertes de la science moderne qui sont pour ainsi dire hérétiques parce qu'elles apportent une contradiction aux métaphysiques des dirigeants. Bien plus, comme la doctrine de fond est aujourd'hui flottante, vous pouvez être hérésiarque sans le savoir. S'il veut mourir publiquement, à la face du monde, l'accusé doit s'avouer coupable ; autrement, il disparaît

tout simplement à la dérobée. Un homme peut être coupable parce que la production a besoin de lui et qu'il faut l'envoyer à tel ou tel endroit. Et qui ne veut pas s'avouer coupable quand la dictature le désire, celui-là est soumis à la torture. Ce qui est coupable, ce qui est une faute, c'est ce qu'elle n'approuve pas.

Enfin, Albert Camus étudie ce fameux paradis des hommes soviétiques qui doit venir un jour, apportant la paix, la justice, la concorde, la déification de l'homme. Voilà la prophétie messianique de Marx, voilà le rêve. Pourquoi ne pas passer en enfer pour atteindre le ciel ? Mais il appert que dans ce domaine-là non plus, les événements ne se déroulent pas comme ils le devraient. Avant que cette prophétie ne se matérialise, il faudrait que bien des conditions deviennent des faits, non seulement dans la Russie et les pays satellites, mais encore dans l'univers entier. Tout d'abord, il faut que les esclaves soient réduits au type idéal de même que leurs descendants à perpétuité ; autrement, le relâchement de la dictature ramènera la diversité humaine et tout sera à recommencer. Voilà un premier délai formidable. Puis il faut conquérir le monde et le soumettre lui aussi à la même opération, car autrement encore la diversité renaît, les opposants se lèvent, les dissidents se multiplient, l'ouvrage tombe en morceaux ; voilà un autre retard dont personne ne voit la fin. En attendant cette conquête, les chefs doivent maintenir le régime du vase clos, comme dans Sade, pour que les apports étrangers ne viennent pas rendre le travail d'unification plus difficile ou impossible. Et c'est pourquoi Albert Camus nous peint "la révolte métaphysique qui avance cette fois dans le tumulte des armes et des mots d'ordre, mais oublieuse de ses vrais principes, enfouissant sa solitude au sein de foules armées, couvrant ses négations d'une scolastique obstinée, tournée encore vers l'avenir dont elle a fait désormais son seul Dieu, mais séparée de lui par une foule de nations à battre et de continents à dominer. L'action pour principe unique, le règne de l'homme pour alibi, elle a déjà commencé de creuser son camp retranché à l'est de l'Europe, face à d'autres camps retranchés". Puis encore la révolution de Marx devait réussir une fois pour toutes et "le mouvement ouvrier jusqu'ici a vécu sur cette affirmation que les faits n'ont cessé de démentir et dont il est temps de dénoncer tranquillement le mensonge". La métaphysique même du communisme interdit elle-même l'espérance pour demain. Si l'histoire est un éternel



devenir, un réseau serré de causes et d'effets, comment ne pas conclure que jamais aucun paradis stable ne peut se fixer sur la terre. Une autre synthèse remplacera la synthèse actuelle dans un jeu qui se succèdera jusqu'à la fin des temps. La prochaine sera-t-elle supérieure, plus satisfaisante ? Qui le sait ? De nouveaux antagonismes ne remplaceront-ils pas les anciens ? Ou les anciens n'existeront-ils pas toujours dans des conditions nouvelles ? Ce futur n'est plus invoqué que pour imposer mieux l'arbitraire et la terreur ; personne n'a promis un terme aux misères et personne ne s'avisera d'en promettre un. Le bon sens rassis renie d'ailleurs ces paradis fictifs. Et Camus s'amuse beaucoup de la formule à l'effet qu'il faut tuer toute liberté pour conquérir l'empire mondial et que l'empire pourra ensuite redevenir la liberté. Il trouve des phrases qui sont saisissantes : "Au siècle dernier, l'homme abat les contraintes religieuses. À peine délivré pourtant, il s'en invente à nouveau et d'intolérables... Au sommet de la tragédie contemporaine, nous entrons dans la familiarité du crime... Entre deux hécatombes, les échafauds s'installent au fond des souterrains. Des tortionnaires humanistes y célèbrent leur nouveau culte dans le silence..."

Ce livre révèle la profondeur de la révolution russe qui est loin d'être, comme on le voit, une révolution uniquement sociale. D'ailleurs la question se pose : est-ce le prolétariat, l'ouvrier, qui la dirige, la conduit, la tient debout ? n'est-ce pas plutôt un groupe d'initiés, comme dirait Sade, qui poursuivent leur œuvre luciférienne de déchristianisation des masses ; exclure Dieu de la terre, instaurer un régime de l'homme, rechercher un paradis humain chimérique ? Car si jamais l'ouvrier s'est vu imposer un régime de fer, c'est en la Russie actuelle.

Livre d'une lecture difficile, car il promène continuellement le lecteur dans les dédales des délires logiques, L'HOMME RÉVOLTÉ rejette, bien plus, catapulte l'homme normal vers l'orthodoxie. Celui-ci est pris à la fin d'une nausée incoercible en face de ces raisonnements qui conduisent au crime en série, au sang, à la torture, au suicide. C'est un dégoût qui monte des entrailles pour l'homme luciférien, ses attitudes et ses œuvres, même pour celui d'Albert Camus. Il est infernal dans ses métaphysiques aussi bien que dans ses dictatures. En fait, c'est l'enfer qu'il a donné à de grandes zones européennes. Et vraiment pourra-t-il jamais donner autre chose ?

## LE RAPPORT MASSEY ET L'ÉCRIVAIN \*

Guy SYLVESTRE,  
*de la Société royale du Canada*

Le 8 avril 1949, le conseil des ministres approuvait un rapport du premier ministre recommandant l'institution d'une commission royale aux fins de faire enquête et de formuler des recommandations sur la manière la plus efficace de diriger et de financer les organismes du gouvernement fédéral dont l'activité est d'ordre culturel, ainsi que sur les relations que ces organismes devraient entretenir avec les sociétés bénévoles d'envergure nationale qui s'occupent de culture, ainsi qu'avec l'UNESCO. Deux ans plus tard, le 1er juin 1951, le très honorable Vincent Massey remettait au premier ministre le rapport de cette commission, qui fut aussitôt déposé au Parlement. Quelque temps après, les commissaires publiaient un fort volume réunissant vingt-huit des quarante études spéciales rédigées à leur demande par des personnalités dont la compétence est reconnue dans les arts, les lettres ou les sciences. Après avoir parcouru près de dix mille milles pour tenir 224 séances, dont 114 ouvertes au public auxquelles ont comparu plus de 1,200 témoins ; après avoir étudié et discuté les 462 mémoires qui leur avaient été soumis, les commissaires ont rédigé leur rapport qui, y compris le rapport minoritaire et les appendices, constitue un immense document de près de 600 pages dans lequel on trouve non seulement les recommandations qu'ils ont été amenés à formuler, mais aussi, et peut-être faudrait-il dire surtout, l'inventaire le plus complet et le plus détaillé qui ait encore été fait de nos ressources culturelles à ce moment précis de notre évolution historique.

Les commissaires ont été invités à examiner des problèmes d'ordre culturel dans la mesure où ils relèvent de l'État fédéral. Mais ils ont vite com-

\* Communication lue à une réunion conjointe des sections I et II de la Société royale du Canada, tenue à Québec, le 3 juin 1952.

1951



1952

## EXECUTEURS TESTAMENTAIRES ET FIDUCIAIRES

	1951	1952
CONSEIL D'ADMINISTRATION		
<i>Président du Conseil:</i>		
Hon. E. L. Patenaude, C.R., C.P.		
<i>Président:</i>		
Joseph Simard, D.Sc.C., O.B.E.		
<i>Vice-Présidents:</i>		
Hon. J.-A. Brillant, C.B.E., C.L.		
Comte Cahen d'Anvers		
J. Théo. Leclerc		
Eugène Poirier, N.P., D.U.M.		
<i>Administrateurs:</i>		
Hon. Edouard Asselin, C.R., C.L.		
Hon. Paul-Henri Bouffard, C.R., Sénateur		
Hon. Armand Daigle, Sénateur		
J. C. H. Dussault, C.R.		
J. Emile Fortier, M.D.		
Hon. Wilfrid Gagnon, C.B.E.		
Col. Hon. Raoul O. Grothé, C.L.		
J. Edouard Labelle, C.R., O.B.E.		
Rolland Préfontaine, I.C., D.Sc.		
Comte de Roumefort		
J.-Edouard Simard, D.Sc.C.		
Lavery Sirois, N.P.		
<i>Directeur Général:</i>		
Hébert Chrétien, B.A., LL.L.		
<i>Secrétaire-Trésorier:</i>		
Jacques St-Aubin		
<i>Gérant à Québec:</i>		
Henri de Cazes		
REVENUS.....	576,092	592,375
DEPENSES.....	385,211	369,806
BENEFICES D'OPERATIONS....	190,881	222,569
TAXES.....	73,451	102,588
PROFIT NET.....	117,430	119,981
GAIN PAR ACTION.....	2.46	2.51
PAYE.....	2.00	2.00
<hr/>		
ACTIF IMMEDIATEMENT		
REALISABLE.....	10,722,465	11,038,828
HYPOTHEQUES.....	1,331,803	1,404,760
DIVERS ACTIFS.....	381,132	321,211
<hr/>		
CAPITAL ET SURPLUS.....	1,919,091	1,943,572
COMPTES GARANTIS Etc.....	10,516,309	10,821,227
<hr/>		
SUCCESSIONS, FIDUCIES, Etc..	149,185,695	159,855,521
ACTIF sous ADMINISTRATION	161,621,095	172,620,320

QUÉBEC  
OTTAWA  
WINNIPEG

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

RÉGINA  
EDMONTON  
VANCOUVER

10 rue ST-JACQUES • MONTRÉAL

Une copie du rapport annuel vous sera envoyée sur demande

La plus importante maison des  
Arts Graphiques du Canada Français

# THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Éditeurs

DUpont \*5781

8125, Saint-Laurent  
Montréal-14

# Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs  
Articles en Cuir pour réclame

*J. O. Gendron*  
GÉR. - MGR.

ST-CÉSaire, P.Q.  
Téléphone No. 1

Tél.: HARbour 0456

## Charlemagne Bourcier

Optométriste  
Spécialiste de la vue  
Orthoptique

1735, rue St-Denis

HA. 5544

Examen de la Vue

## J.-Armand MESSIER, O.D.

OPTOMETRISTE

Spécialité :  
Ajustement de verres contact

1435, rue ST-DENIS

MONTREAL

A VOTRE SERVICE

# FIDUCIAIRES

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE

# MONTREAL

LIMITÉE

EXÉCUTEURS  
TESTAMENTAIRES  
ADMINISTRATEURS



AGENTS  
FINANCIERS  
FIDUCIAIRES

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834

pris que ces organismes de l'État fédéral sur lesquels ils devaient faire enquête "ne sont que les parties d'un vaste ensemble" et que "pour apprécier leur signification et leur importance", ils ont dû "considérer cet ensemble". "De fait, ont-ils été amenés à constater, c'est le grand public qui nous a tracé notre programme... Nous nous sommes occupés et des producteurs et des consommateurs de culture." C'est pourquoi on peut dire que le rapport Massey nous fait entendre la voix de tout un peuple qui, par l'entremise de ses délégués, a fait part aux commissaires de ses problèmes, de ses aspirations, de ses difficultés et de ses réalisations dans tous les domaines de la vie culturelle. Pour la première fois dans l'histoire de notre pays, nous pouvons prendre nettement conscience de la richesse et de la complexité de notre patrimoine, des dangers qui le menacent, des facteurs qui en rendent la conservation difficile et des forces vives qui peuvent nous aider à l'enrichir. Nous avons désormais une charte culturelle nationale dans laquelle sont consignés les traits essentiels de notre visage collectif, ces richesses spirituelles qui, plus que nos mines, nos forêts et nos industries, pourraient éventuellement faire du Canada une grande nation. Les commissaires ont, en effet, voulu mettre en lumière ce qu'ils ont appelé ces "valeurs intangibles" qui "non seulement donnent à une nation son caractère original, mais encore lui communiquent sa vitalité. Certaines choses, ont-ils ajouté, peuvent paraître sans importance, voire superflues en regard des exigences de la vie quotidienne, mais il se peut que ce soit précisément celles qui durent, qui confèrent à la collectivité sa puissance de survie."

Quelles que soient nos idées ou nos opinions au sujet de l'un ou de l'autre des problèmes qui y sont soulevés ou des recommandations qui y sont formulées, le rapport Massey nous fournit donc le *status questionis*, l'état de la question culturelle au Canada aujourd'hui. En effet, les recommandations formulées par les commissaires reposent sur les innombrables témoignages qui leur ont été apportés par des particuliers, des sociétés bénévoles, des gouvernements municipaux et provinciaux, et ces témoignages ont mis en lumière l'apport des particuliers et des collectivités à la vie culturelle du pays, ainsi que les problèmes que les uns et les autres ont à résoudre et les moyens dont ils disposent pour le faire. À ce sujet, il paraît regrettable que cette valeur proprement documentaire du rapport Massey ait été trop laissée dans l'ombre. En effet, presque tous ceux qui ont écrit sur ce rapport l'ont fait pour s'opposer à l'une ou l'autre de ses recomman-

dations. Je n'ai pas l'intention de prendre position ici dans ces polémiques ; mais ce que je voudrais souligner, c'est qu'en attirant l'attention du public sur deux ou trois recommandations, ces polémiques ont eu pour effet de laisser dans l'ombre presque tout cet inventaire sur lequel les recommandations reposent. Combien de gens savent que le texte des recommandations ne remplit que seize des 445 pages du rapport ? Combien de gens savent que, même s'il ne contenait aucune recommandation, ce rapport serait néanmoins le document le plus important que nous ayons sur l'état actuel de la culture au pays ? Je ne veux en rien mésestimer l'importance de ces recommandations, mais si je fais ici cette remarque, c'est parce que jusqu'ici on a trop peut-être négligé de montrer comment ce rapport constitue un bilan complet et détaillé de notre actif et de notre passif culturels, un véritable examen de conscience national conduit avec une franchise véritablement étonnante. Cet examen de conscience, tout écrivain doit le faire pour soi-même, et c'est pourquoi la première proposition que je voudrais vous soumettre est la suivante :

*Dans la mesure où il doit être conscient des problèmes culturels qui se posent à la nation dont il fait partie, ainsi que des faiblesses et des valeurs de la culture dont il est à la fois un héritier et un artisan, à ce moment précis de l'évolution de la nation, l'écrivain, comme l'artiste et le scientifique, a non seulement le droit, mais le devoir, de s'intéresser au rapport Massey dans sa totalité.*

Cette proposition ne repose pas sur le simple fait que l'écrivain peut trouver dans ce rapport des renseignements sur les sociétés bénévoles ou les institutions qui peuvent lui rapporter une aide, telles que les universités, la radio, le cinéma, les bibliothèques, les archives, la presse ou l'édition. Tout cela a son importance, certes, mais cette proposition repose d'abord sur ce fait beaucoup plus fondamental que tout écrivain est d'abord un homme, et que tout homme qui veut assumer toute sa condition d'homme doit vivre les yeux ouverts, c'est-à-dire conscient de ce spectacle que constituent lui-même, sa cité, son propre pays, le monde tout entier. Qu'il le veuille ou non, l'écrivain est engagé, il est embarqué, il fait partie d'un monde à un moment et en un lieu donnés. Cela ne veut pas dire que toute œuvre littéraire doive nécessairement être un livre d'action au sens habituel de cette expression ; mais cela veut dire que toute œuvre littéraire doit être une

expression de l'homme, qu'elle soit une expression de ce qui dans l'homme appartient à César ou de ce qui en lui doit échapper à César. Que l'écrivain soit un romancier qui fasse vivre à ses personnages les drames collectifs les plus graves de l'époque ou qu'il réincarne en eux ses tourments les plus secrets ; que l'écrivain soit le poète de ce qui peuple sa solitude ou qu'il chante les grandes aventures collectives des hommes ; qu'il soit un penseur qui cherche à définir ce qui dans l'homme transcende le temps et l'espace ou qu'il soit un pamphlétaire qui cherche à exercer sur les hommes ou sur les institutions une action précise ; en un mot, qu'il écrive pour *réciter* l'homme ou pour le transformer, l'écrivain ne peut échapper à sa condition d'homme qui le fait être simultanément un individu, membre d'une famille, d'une cité, d'une nation, de la famille humaine tout entière. L'homme peut choisir de n'être pas écrivain ; l'écrivain ne peut pas choisir de n'être pas homme. Et c'est précisément parce qu'il est un homme entre les hommes en ce Canada au milieu du XXe siècle, que l'écrivain canadien d'aujourd'hui ne peut se désintéresser ni du bilan que constitue le rapport Massey, ni des recommandations qui y sont formulées en vue de résoudre les plus graves problèmes que ce bilan soulève.

Ces problèmes sont nombreux, et ils sont complexes. Je n'ai ni la compétence, ni le temps voulus, pour les aborder tous ici. Mais, devant ces problèmes, et devant les recommandations qui ont été formulées pour les résoudre, l'écrivain a le devoir de prendre position, soit en faisant ce qui lui est possible pour aider à la solution de ces problèmes, soit en exposant comment certains de ces problèmes lui paraîtraient mal posés ; soit en appuyant les recommandations qui lui paraîtraient opportunes, soit en combattant celles qui lui paraîtraient inopportunes et en en formulant alors de nouvelles. Ce qui m'amène à vous soumettre une deuxième proposition, qui est la suivante :

*En tant que citoyen vivant au Canada au milieu du XXe siècle, l'écrivain canadien, comme l'artiste ou le scientifique canadien, a non seulement le droit, mais le devoir, de faire tout en son pouvoir pour aider à résoudre les problèmes culturels qui sont de sa compétence et à faire adopter les recommandations du rapport Massey qui, à son avis, sont opportuns et peuvent résoudre ces problèmes : comme il a non seulement le droit, mais le devoir, de repenser ces*

*problèmes et de combattre les recommandations qui, à son avis, seraient inopportunes. Les absents ont toujours tort.*

Si j'ai tenu à vous soumettre d'abord ces deux propositions d'ordre général, c'est que je suis convaincu que le monde des écrivains n'est pas un monde à part, une cité dans la cité, mais que les problèmes que se posent les écrivains sont ceux-là que se pose tout homme qui veut penser le monde. En définitive, tous les problèmes humains sont liés les uns aux autres de quelque manière et pour saisir vraiment la signification et l'importance de l'un ou de l'autre de ces problèmes, il faut pouvoir le situer dans l'ensemble des problèmes qui se posent à notre conscience d'hommes. Si nous lisons attentivement le rapport Massey qui nous invite à réfléchir sur l'état actuel au pays de la peinture et de la musique, du théâtre et du ballet, de la sculpture et de l'architecture, de la radio et du cinéma, des bibliothèques et des musées, des lettres et des sciences, nous constatons, en effet, que si les réalisations et les lacunes varient dans une certaine mesure d'un domaine à l'autre, le plus souvent les problèmes les plus fondamentaux et les tendances les plus profondes se retrouvent partout, ce qui nous amène à faire des rapprochements illuminateurs entre ces divers domaines, des recoupements qui nous permettent de découvrir que, malgré certaines apparences contraires, il existe dans tous les domaines de la vie culturelle au pays ce qu'on pourrait appeler des *constances nationales*.

Évidemment, il ne saurait être question d'explorer longuement toutes ces constantes dans une aussi brève étude. Mais je voudrais rappeler très succinctement certains constats d'ordre général à la lumière desquels les divers problèmes qui intéressent plus particulièrement l'écrivain doivent être considérés.

Le premier de ces constats d'ordre général est que le Canada est un pays à double culture. Le rapport Massey ne parle jamais de "la culture canadienne", laquelle n'existe pas, mais toujours des "deux cultures canadiennes" qui se retrouvent partout au pays. À ce sujet, il faudrait peut-être signaler que le rapport Massey ne cherche pas à déterminer dans quelle mesure les deux cultures canadiennes auraient exercé l'une sur l'autre une influence profonde, quoique mal définissable. Il existe sans nul doute entre ces deux cultures un phénomène d'osmose qui n'a jamais été étudié



sérieusement, quoique une telle étude serait du plus haut intérêt. Je serais pour ma part très intéressé à lire une telle étude qui mettrait en lumière : les traits fondamentaux qui seraient communs aux Canadiens de langue française et aux Français, les traits fondamentaux qui seraient communs aux Canadiens de langue anglaise et aux Anglais, les traits qui seraient propres aux Canadiens de langue française, les traits qui seraient propres aux Canadiens de langue anglaise, et les traits qui seraient communs aux Canadiens des deux langues et ne se retrouveraient ni chez les Français, ni chez les Anglais. Une telle étude présente des difficultés énormes, et il n'appartenait pas aux commissaires de l'entreprendre. Mais je tiens à en souligner l'opportunité ici, en soulignant que le rapport Massey a reconnu et affirmé, avec une netteté sans précédent, la dualité de culture au Canada qui, malgré ce phénomène d'osmose auquel je viens de faire allusion, reste irréductible.

Le second de ces constats est qu'à cette dualité de culture se superpose ce qu'on pourrait appeler une multiplicité géographique, laquelle est un nouveau facteur de diversité. Dans un roman qui est une de nos œuvres les plus importantes, l'un de nous a parlé de *Two Solitudes* ; mais il y a plus de deux solitudes au pays et, comme le souligne le rapport Massey, plus que ceux des provinces centrales, les Canadiens de la Colombie britannique ou des provinces maritimes "savent ce qu'il en coûte de vivre dans l'isolement". Le rapport souligne encore que, s'il est facile dans un petit pays de constituer et de maintenir des groupements d'envergure nationale, au Canada de tels groupements "exigent beaucoup de temps et coûtent très cher". Point n'est besoin d'insister sur les problèmes que cela pose aux écrivains comme aux autres ; mais peut-être faudrait-il chercher à nous consoler de cette situation en nous disant qu'à une époque où tout tend à la standardisation, il y a là un facteur de diversité, et ceci peut nous consoler de cela.

Mais cette dispersion sur tout un continent d'un peuple numériquement faible, qui est déjà en elle-même un facteur de faiblesse, a chez nous une gravité exceptionnelle du fait de l'influence démesurée qu'exerce sur une grande partie de notre population la nation américaine. Ce danger est beaucoup plus grand que nous ne voulons habituellement l'admettre, et le rapport Massey l'a très nettement défini. Montréal et Toronto sont beau-

coup plus près de New York, de Boston ou de Chicago qu'ils ne le sont de Paris ou de Londres ; et même de Halifax, de Saint John, d'Edmonton ou de Vancouver. Ce qui veut dire que, que nous le voulions ou non, l'influence américaine est, et sera très longtemps encore, un facteur avec lequel nous devons compter, qu'il serait totalement illusoire de prétendre supprimer. Nous devons nous placer devant le fait accompli et savoir trouver en nous-même la force requise pour rester nous-mêmes. Si nous voulons garder notre entité nationale propre et perpétuer nos particularismes régionaux, il faut que nous apprenions à penser davantage par nous-mêmes et sachions opposer une fin de non recevoir à tout ce qui ne nous convient pas dans cet *American way of life* dont tous les aspects nous sont quotidiennement révélés par tous ces *mass media* qui nous atteignent, nous envahissent littéralement. Le jour où nous n'aurions plus que les réflexes de nos voisins du sud, le Canada n'existerait plus en tant que réalité nationale distincte, même si alors une frontière était maintenue entre nos deux pays et si un gouvernement distinct était maintenu à Ottawa. Mais, encore une fois, je ne crois pas que la solution en l'espèce réside principalement dans l'institution d'un embargo sur les journaux, les revues ou les films américains ; la solution sera en nous, ou elle ne sera pas. Tout le problème consiste à savoir si un petit peuple aura en lui la force nécessaire pour résister à la pression énorme et constante d'un grand peuple qui le pénètre de toutes parts.

Un troisième constat, qui découle en partie du précédent, est la prédominance du scientifique sur l'humain dans notre évolution culturelle présente. Le rapport signale à ce sujet des réalités alarmantes. C'est d'ailleurs là un problème qui dépasse nos frontières et qui est commun à tout l'Occident moderne. Chez nous, il se révèle d'une manière satisfaisante en raison de l'extraordinaire puissance à laquelle nous avons atteint dans le commerce et l'industrie, et même la politique. Aussi peut-on dire que la civilisation a atteint au Canada à un haut degré, tandis que la culture y reste rudimentaire ; qu'il existe entre notre corps et notre âme, entre notre développement physique et notre stature spirituelle, un écart considérable, une disproportion inquiétante que nous devons chercher à réduire si nous ne voulons pas devenir un peuple purement matérialiste. Le recul des humanités devant l'expansion rapide et générale des sciences naturelles est

un phénomène qui peut alarmer tous les hommes, et singulièrement les écrivains. Si nous voulons rester des hommes au plein sens du mot, il nous faut réaliser sur le plan spirituel et moral des progrès comparables à ceux que nous avons faits sur le plan matériel et technique, sans quoi le Canada, comme d'autres pays d'ailleurs, ne deviendrait qu'une immense termitière. À ce point de vue, le rapport Massey lance un cri d'alarme qui, il faut l'espérer, sera entendu et provoquera un redressement. Et dans ce domaine les écrivains ont un rôle essentiel à remplir, eux dont la préoccupation essentielle doit précisément être l'homme.

C'est pourquoi, à la lumière de ces trois constats d'ordre général, je voudrais vous soumettre une troisième proposition qui est la suivante :

*Étant donné que le Canada est un pays à double culture et qu'il est géographiquement multiple ; étant donné que le voisinage des États-Unis exerce sur nous une influence démesurée et que la prédominance du scientifique sur l'humain se retrouve chez nous autant qu'ailleurs en Occident, il importe que l'écrivain canadien sache trouver en lui-même, dans la solitude physique et spirituelle qui est la sienne, et dans le milieu physique et humain qui est le sien, l'inspiration d'œuvres qui soient l'expression de ce qu'il y a en lui de plus humain, afin que par et dans cette expression même s'établisse entre sa solitude et les solitudes qui l'entourent une véritable communion grâce à laquelle les Canadiens pourraient découvrir, en même temps que les traits qui les unissent à tous les hommes, ceux qui donnent à leur nation son visage humain distinctif, son être propre en tant que nation.*

C'est à la lumière de ces constats d'ordre général, et de quelques autres qu'il n'est pas possible de relever tous ici, que les auteurs du rapport Massey ont cherché à définir la condition de l'écrivain canadien. Cette condition, elle n'est définie que très brièvement dans la quatrième section de la première partie (p. 258-264). Les quelques pages qui sont consacrées aux lettres reposent principalement sur les témoignages des sociétés bénévoles suivantes : l'Académie canadienne-française, la *Canadian Authors' Association*, le *Canadian Writers' Committee*, le Conseil canadien des arts, la Société des écrivains canadiens et la Société royale du Canada, ainsi que sur les deux remarquables études spéciales rédigées par MM. René Garneau et

Edward McCourt. Mais il va de soi, et ceci nous ramène à ma première proposition, que le rapport renferme quantité d'autres pages qui sont pour l'écrivain du plus grand intérêt, et sur lesquelles il n'est évidemment pas possible de gloser longuement ici. En effet, la condition de l'écrivain est déterminée dans une large mesure par l'état actuel de la culture au pays sans doute, et d'une manière plus directe, par l'état de certaines institutions auxquelles, en tant qu'écrivain, il est plus immédiatement intéressé.

Au nombre de ces institutions, il faut mentionner principalement les universités, les bibliothèques, les archives, le théâtre, la radio et le cinéma — et demain : la télévision. Il n'y a peut-être pas de pays où, toutes proportions gardées, autant d'écrivains soient professeurs d'université, phénomène encore plus prononcé au Canada anglais qu'au Canada français. C'est pourquoi l'écrivain canadien est souvent personnellement intéressé par toute cette partie du rapport Massey qui traite des universités, et surtout par ces pages où il est parlé du *triste sort des humanités* (p. 162-167). D'autre part, la radio, le cinéma, le théâtre et, demain, la télévision, sont pour certains de nos écrivains des débouchés importants ou devraient l'être. Enfin, les bibliothèques et les archives sont pour l'écrivain, et surtout pour l'historien, des instruments de travail indispensables. On sait que le rapport Massey formule un certain nombre de recommandations en vue de donner un essor plus considérable à ces institutions, et les mesures préliminaires qui ont déjà été prises par le gouvernement fédéral au sujet des universités et de l'établissement d'une Bibliothèque nationale ne laissent, j'en suis sûr, aucun écrivain indifférent. Toutes les mesures qui seraient prises à l'avenir en vue de venir en aide à toute institution culturelle canadienne qui s'occupe du grand public auront d'ailleurs un effet bienfaisant, effet plus ou moins immédiat et plus ou moins tangible, mais effet réel sur l'avenir de la culture au pays et, par conséquent, sur l'avenir des lettres qui sont une des expressions de cette culture.

C'est donc l'état social que le rapport Massey étudie, et croire qu'il peut tout faire pour l'avenir de la culture, ou des lettres, au Canada, serait une illusion aussi grossière que celle qui consisterait à croire qu'il ne peut rien faire pour elles.

Aussi, en passant de ces considérations plus générales à quelques observations que je veux vous soumettre en marge du chapitre qui traite des lettres, je tiens à souligner une fois de plus que les commissaires n'ont eu à

mener leur enquête que sur ces aspects du domaine culturel, ou du domaine des lettres, sur lesquels l'État fédéral a, ou peut avoir, prise. C'est pourquoi, après avoir relevé brièvement, les principales affirmations contenues dans le rapport au sujet des lettres, je voudrais rappeler certains autres aspects du problème littéraire sur lesquels les commissaires n'avaient pas à se prononcer et dont il faut tenir compte pour avoir de ce problème une vue complète. Mais voyons d'abord ce que nous dit le rapport Massey au sujet de la condition de l'écrivain canadien et de l'état de la littérature au pays.

La première observation que les commissaires relèvent dans l'introduction au chapitre XV, qui traite de l'artiste et de l'écrivain, leur a été faite par le Conseil canadien des arts. Cette observation est qu'à de très rares exceptions près, l'artiste et l'écrivain canadiens ne peuvent vivre de leur art ou de leur plume, observation dont les commissaires reconnaissent la gravité. Cette situation, nous dit-on, résulte principalement du fait que le public lecteur canadien est limité et réparti sur un vaste territoire, ce qui, à mon avis, ne va pas au fond du problème. À de très rares exceptions près, les écrivains canadiens n'ont pas produit d'œuvres qui aient conquis le marché international du Livre, ce qu'il faut sans doute expliquer par ce fait qu'ils n'ont guère écrit d'ouvrages qui soient capables d'intéresser ou d'émouvoir tous les hommes. Quoi qu'il en soit, le fait existe : l'artiste et l'écrivain canadiens ne vivent pas de leur art ou de leur plume, en quoi ils sont semblables à Gide, Valéry, Proust, Claudel, Bernanos et Supervielle. Mais là s'arrête la similitude.

Une deuxième observation, beaucoup plus grave que la première, est qu'il n'existe pas au Canada de littérature nationale. C'est là une observation qui a été faite aux commissaires par tous ceux qui ont comparu devant eux pour traiter de nos lettres, ainsi que par les auteurs des deux études spéciales dont il a été fait mention plus haut. À ce sujet, les auteurs du rapport citent MM. McCourt et Garneau qui, par des voies différentes, ont abouti à la même conclusion : nous n'avons pas de littérature nationale, que cette dernière soit considérée comme un ensemble d'œuvres qui seraient pour nous une expression de ce que nous sommes en tant que peuple, ou comme une expression originale de notre nation qui nous ferait connaître des autres nations. C'est un fait indéniable : le Canada n'existe pas sur la carte littéraire du monde.

Il n'appartenait évidemment pas aux commissaires d'entreprendre une longue étude théorique pour expliquer pourquoi nous n'avons pas de littérature nationale, ni pour nous dire ce que devrait être une telle littérature. Aussi ont-ils limité leurs observations à ce sujet à deux constats. Le premier est que "le fait du bilinguisme canadien, sans être un empêchement définitif à l'avènement d'une littérature nationale, peut être considéré au moins comme une cause de retard dans son élaboration, en tout cas comme l'une des nombreuses difficultés auxquelles notre littérature doit faire face", mais ils ont aussitôt ajouté que "dans l'esprit de tous ceux qui ont exprimé leurs vues sur les lettres canadiennes, le bilinguisme est reconnu comme une donnée permanente de notre civilisation canadienne" et qu'il est, en même temps qu'un facteur de division, un facteur de diversité et de richesse.

Le second constat, qui repose également sur les témoignages des sociétés bénévoles intéressées et sur les études spéciales, est qu'il existe au Canada quelques écrivains de qualité et que la qualité de la production littéraire au Canada est nettement supérieure à ce qu'elle était dans le passé, ce qui permet de terminer sur une note optimiste un chapitre qui comporte, comme tous les autres d'ailleurs, des éléments relativement peu encourageants. Enfin, il faut ajouter que le rapport fait allusion à cet éternel débat entre les tenants d'une littérature indigène et ceux d'une littérature anglaise en terre canadienne, débat sur lequel les auteurs du rapport n'avaient pas à se prononcer, mais qui manifeste chez nos écrivains ce que M. Garneau a appelé une "crise d'orientation" et que j'ai appelé ailleurs une "crise de conscience". Voilà, en quelques mots, tout le bref chapitre du rapport Massey consacré aux lettres.

Mais, encore une fois, c'est à la lumière du rapport tout entier qu'il faut lire ce chapitre, car la littérature n'est qu'une des expressions de notre vie culturelle et les observations générales que les auteurs du rapport ont faites au sujet de l'ensemble de notre vie culturelle valent aussi bien pour le monde des écrivains que pour les autres. Je voudrais ajouter enfin qu'en plus d'étudier l'ensemble du rapport Massey pour comprendre quelle est la condition de l'écrivain canadien au milieu du peuple canadien, il faut lire également les études spéciales qui ont été réunies en volume, notamment celles de MM. Garneau et McCourt sur les lettres, celles de MM. Daviault

et Alexander sur la langue ; celles de MM. Frémont et Eggleston sur la presse ; celle de M. Wallace sur les humanités, et celle de M. Sandwell sur les facteurs qui conditionnent l'état actuel de la société canadienne. Ces dernières considérations m'amènent à formuler une quatrième proposition, qui est la suivante :

*Le rapport Massey et les études spéciales qui l'accompagnent donnent à l'écrivain canadien une image à peu près complète de l'état culturel de la société dont il fait partie et dont il est un témoin, ainsi que des institutions gouvernementales ou bénévoles qui peuvent l'aider à accomplir son œuvre ou à la diffuser, et les recommandations que le rapport formule sont de nature, si on leur donne suite, à hausser le niveau culturel de la nation et à faciliter les conditions de travail de l'écrivain, de l'artiste et du scientifique.*

Je viens de parler de l'"état culturel de la société", des "institutions gouvernementales ou bénévoles" et des "conditions de travail" de l'écrivain, de l'artiste et du scientifique, et je tiens à souligner que ce sont là des réalités qui sont *extérieures* à la personne de l'écrivain. En effet, toutes les recommandations du rapport Massey ont pour but de donner un essor plus grand à notre vie culturelle en facilitant la production et la consommation des œuvres qui sont les manifestations extérieures de cette vie culturelle. Mais il va de soi que le rapport Massey, non plus que tout autre document, ne saurait donner du génie à qui n'en a pas. Et ceci m'amène à souligner que, s'il peut être l'origine de développements importants pour l'avenir de notre vie culturelle et littéraire, le rapport Massey ne peut évidemment nous donner ni une musique, ni une peinture, ni une architecture, ni une littérature, qui sont toujours le produit de *personnes* et non de *collectivités*.

Il y a, en effet, dans toute grande œuvre quelque chose d'unique et d'imprévisible, par quoi elle échappe à toute généralisation et, par conséquent, à tout ce sur quoi le rapport Massey peut avoir prise. L'histoire nous impose à ce sujet des phénomènes inexplicables mais indéniables. Ninive est le centre du monde, mais c'est un Grec qui écrit *l'Illiade* et *l'Odyssée* ; Othon, saint Louis et Jean Sans Terre se disputaient la première place en Europe, mais c'est en Toscane, petite province obscure de ce qui deviendra l'Italie, que Dante écrit *la Divine Comédie* ; la langue anglaise est encore

considérée comme une langue semi-barbare, mais Shakespeare vient en révéler toute la richesse et toute la beauté en même temps que la *King James Version*. D'autre part, fut-il petit peuple plus mal organisé, plus dépendant, plus obscur aux yeux des grands empires de l'antiquité que celui qui nous a laissé la Bible ? Il y a dans cette apparition de grands génies au milieu de peuples relativement peu évolués un mystère qui échappe aux explications d'ordre sociologique et qui nous rappelle que tout chef-d'œuvre est l'expression, l'extériorisation de ce monde unique qu'est son auteur, microcosme à la fois semblable et dissemblable au macrocosme au sein duquel il respire, dont il se nourrit et auquel il ajoute. C'est pourquoi toute grande œuvre renferme des éléments qui la rendent semblable à toute autre grande œuvre, et d'autres qui la font unique entre toutes les autres, lui donnent son poids spécifique, sa saveur propre. Le grand écrivain donne plus qu'il reçoit ; il est, par une partie de son être, accordé aux autres hommes et, par une autre, il leur est désaccordé ; il est semblable à tous les autres et différent d'eux ; il est pour ainsi dire dans le navire et il est hors de lui, il est à la fois un des marins ou des voyageurs et, pour reprendre le mot de Baudelaire, un des *phares* dans la nuit.

Si donc, pour expliquer l'inexistence d'une littérature nationale au Canada, nous énumérons tous les facteurs sociaux qui jouent sur l'écrivain, nous n'allons pas au fond du problème. Pour trouver une raison qui vaille ici, il faut remonter jusqu'à l'homme lui-même, ne pas s'arrêter à ce qui l'entoure. Si nous n'avons pas encore eu chez nous de grand génie littéraire, ce n'est ni parce que notre population serait numériquement faible — il y a aujourd'hui au Canada anglais seulement plus de personnes qui lisent l'anglais qu'il n'y en avait dans le monde entier au temps de Shakespeare, et il y a au Canada français plus de personnes qui lisent le français qu'il n'y en avait au temps de Pascal ; ce n'est pas non plus parce que nos écrivains ne peuvent vivre de leur plume — ni Montaigne, ni Pascal, ni les sœurs Brontë, ni Bernanos ne vivaient de leur plume ; ce n'est pas non plus parce que nous sommes un pays jeune — qu'était la Grèce au temps d'Homère, ou la Toscane au temps de Dante ? Si nous n'avons pas encore eu chez nous de génie littéraire, c'est tout simplement parce qu'aucun Canadien n'a encore eu en lui ce qu'il faut pour produire un ou des chefs-d'œuvre. Il serait illusoire de chercher ailleurs qu'en nous-mêmes les raisons de la médiocrité de notre



production littéraire ; et vouloir expliquer toutes les déficiences de nos écrivains par l'apathie du public et par des facteurs extérieurs à l'homme, c'est tout simplement attribuer aux autres la responsabilité de nos propres fautes.

Évidemment, les écrivains sont plus ou moins dépendants de l'état actuel de la société et de certaines institutions qui les entourent. Le poète, le romancier ou le dramaturge sont, dans leur opération propre, plus indépendants des institutions que ne le sont les historiens et, en général, tous ceux dont l'œuvre doit reposer sur une documentation étendue et précise. Aussi, les universités, les bibliothèques et les archives ont une importance pour ces derniers qu'elles n'ont pas au même degré pour les premiers. C'est pourquoi il faut dire que les recommandations du rapport Massey ont une valeur beaucoup plus immédiate pour ceux de nos écrivains dont l'œuvre est de l'ordre de la science que pour ceux dont l'œuvre est de l'ordre de l'art, encore que les premiers puissent, comme les seconds, bénéficier immédiatement de l'élévation du niveau culturel qui pourrait résulter du perfectionnement de certaines institutions. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il reste que l'apport essentiel doit venir de l'individu, de l'écrivain lui-même. Cela est si vrai que, bien que nous disposions aujourd'hui d'une documentation historique infiniment supérieure à celle qui existait il y a un siècle, le Canada n'a encore produit aucun historien — et je choisis délibérément mon exemple dans un domaine où les institutions jouent un rôle de premier plan : l'histoire — qui atteigne au niveau auquel s'est élevé Garneau. En somme, il y a eu progrès dans tous les domaines sur lesquels le rapport Massey a prise, mais il n'y a pas eu progrès, il y a même eu régression, dans la qualité de l'œuvre produite, si nous comparons les œuvres de nos meilleurs historiens contemporains à celle de Garneau. C'est donc qu'il y avait en Garneau quelque chose qui ne se trouve pas à un degré aussi éminent chez ses successeurs, qui sans doute peuvent avoir d'une foule de faits ignorés de Garneau une connaissance précise, mais qui n'ont pas su comme lui *penser l'histoire*, ce qui n'est rien d'autre que *penser l'homme* en tant qu'il donne à la terre son visage humain.

La dernière proposition que je voudrais vous soumettre est donc la suivante :

*Si le rapport Massey fournit à l'écrivain une vue d'ensemble de l'état actuel de la vie culturelle au Canada qui lui permet de mieux*

*prendre conscience de sa condition propre ; et s'il formule des recommandations dont la mise en œuvre contribuerait à élever le niveau général de la culture et à perfectionner des institutions qui sont pour l'écrivain des instruments de travail ou des organes de diffusion, il reste que les littératures canadiennes ne prendront pas un essor remarquable à moins que des écrivains majeurs ne trouvent en eux-mêmes la puissance de vision et d'expression sans laquelle il n'est pas de grandes œuvres. En un mot : si le rapport Massey peut contribuer à l'avènement d'une littérature nationale, il ne peut créer cette littérature : seuls le pourraient des écrivains qui créeraient des œuvres qui iraient prendre leur place auprès de ces grandes œuvres des autres nations qui sont le patrimoine commun de l'humanité entière.*

Pour résumer cette communication déjà trop longue, mais j'ai à peine effleuré le sujet, je dirais que l'écrivain canadien d'aujourd'hui doit étudier attentivement le rapport Massey afin de mieux prendre conscience de sa condition ; qu'il doit appuyer les recommandations de ce rapport qui lui paraissent opportunes et combattre celles qui lui paraissent inopportunes ; mais qu'il doit aussi, et je dirais même surtout, tenter de créer de ces grandes œuvres que nous attendons et qui nous donneraient une haute image de l'homme.

## POÈMES

### HYMNES DE MA BIEN-AIMÉE

#### I

Bien souvent j'ai passé près de la chaumière de ma bien-aimée,  
à l'heure où Fido, le chien, court les vaches dans le champ, où le petit berger compte ses  
moutons,  
à l'heure où ma bien-aimée n'est pas encore levée.

Bien souvent j'ai passé près du puits antique de ma bien-aimée,  
à l'heure où les abeilles et la charrette à foin s'en vont cueillir,  
à l'heure où ma bien-aimée vient de se lever.

Bien souvent j'ai passé près du ruisseau de ma bien-aimée,  
à l'heure où les animaux et les paysans vont boire au ruisseau,  
à l'heure où ma bien-aimée commence à filer.

Bien souvent j'ai passé près du ruisseau de ma bien-aimée,  
à l'heure où le soleil et les oiseaux volent plus haut,  
à l'heure où ma bien-aimée finit de filer.

Bien souvent j'ai passé près d'uruisseau de ma bien-aimée,  
à l'heure où le laboureur et la charrue vont plus lents derrière les boeufs,  
à l'heure où ma bien-aimée va se baigner.

Bien souvent j'ai passé près de la chambre de ma bien-aimée,  
à l'heure où les hommes fument gravement leur pipe, où le zéphyr atténue le labour  
du jour,  
à l'heure où ma bien-aimée va se coucher.

Maisonnette bâtie sans art, sillonnée de fissures,  
pommier trop lourd aux branches lasses, champs gros de la semence,  
filet d'eau sous les saules et chambre sans images.

Calme sommeil, ébats discrets, ombre dans le verger,  
miroir enchâssé dans la pierre et toit dans les feuilles,  
autant de souvenirs dans mon coeur, comme des enluminures,  
beauté de ma bien-aimée.

## IV

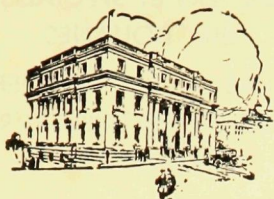
Je rêve d'édens, de grands édens blancs chauds et verts,  
où je te posséderais toute, solitaire,  
sans que personne d'autre existât.

Tout le long des jours et des nuits, nous n'aurions qu'à danser,  
dans ces grands prés verts et dorés,  
qu'à nous ébattre, nous regarder et nous aimer.  
Et lasse, le soir venu,  
tu plierais ton corps sur le sol,  
et moi, tout près, je reposerais.

Seule la nature verrait nos amours  
et peut-être nous les chanterait-elle  
et même irait le jour les comploter avec la nuit ?

Tu serais belle comme une déesse,  
enjouée comme une faunesse,  
et tu serais le ciel et tu serais la terre et tu serais la mer

et nous serions ensemble la création de l'univers.



## CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg

Régina — Edmonton — Vancouver

Courtiers  
en douane

Expéditeurs

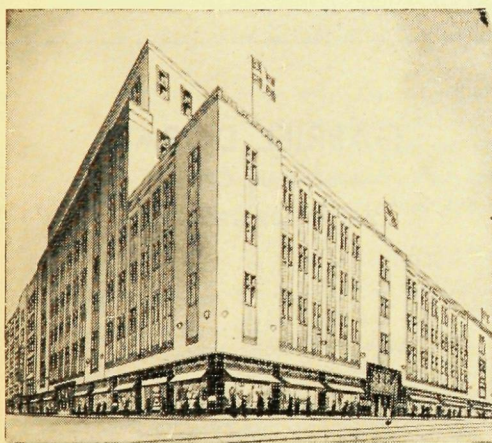
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

— Montréal



Magasin à rayons :

865 est, rue Ste-Catherine

Comptoir postal :

780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes

Hôtel Windsor

Il y a  
du Nouveau  
chaque jour  
chez

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

RAYMOND DUPUIS, président

MONTRÉAL

Ch.-Auguste Gascon,  
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,  
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

## La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

CERTIFICATS D'ÉPARGNE

Versé à ses membres : \$13,000,000.00

Siège social :

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

COURTIERS ET SPÉCIALISTES  
EN DOUANES

EXPÉDITEURS - ENTREPOSEURS  
AGENTS DISTRIBUTEURS  
TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre

Montréal

LA

## BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est à vos ordres pour toutes  
vos opérations de banque  
et de placement

Actif, plus de \$490,000,000

554 bureaux au Canada

72 succursales à Montréal



*Laplante & Langevin*

INC.

IMPRIMEURS — GRAVEURS

ÉDITEURS

334, Notre-Dame Est - Plateau 8025



## GASTON RIVET

Courtier d'assurance agréé

ASSURANCES

DE

TOUS GENRES

266 ouest, rue St-Jacques MA. 2587

Les meilleurs contrats aux meilleurs prix.

## GABRIEL DORAIS

INGÉNIEUR CIVIL ET

ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél.: PLATEAU 3 0 1 4

Collège spécialisé pour les étudiants qui éprouvent des difficultés

## Collège Saint-Denis

Dr Gilles-Yvon Moreau, psychologue et directeur

4152, Saine-Denis

BE 6219

## VII

Ta joue, ma bien-aimée,  
a la couleur de l'aube  
et la pudeur des jeunes vierges  
et respandit de l'éclat des premières neiges  
et de la fierté des femmes sans rivales.

Ta joue, ma bien-aimée,  
exhale l'arôme des vents et des brises  
venus des vergers en fleurs  
et des bois et des monts  
et des grandes plaines sauvages.

Sur ta joue, ma bien-aimée,  
mes doigts effleurent le velouté des pêches  
et des jeunes bouleaux blancs  
et ma main sent la brûlure des sables  
et la brûlure et la rondeur de ton sein.

Si tu souris, ma bien-aimée,  
ta joue est une cerise qui éclate ;  
si tu es triste, c'est une douce amande  
et si tu est lasse, c'est une pêche trop mûre  
et si tu es fiévreuse, c'est une pomme ensoleillée.

Ta joue, ma bien-aimée,  
est le sourire de ton visage,  
et le vin de ton âme  
transsude la coupe  
de ta joue.

## BLUES

## Happy Blues

Hier, j'ai trouvé le bonheur...  
et mon âme est triste aujourd'hui :

j'ai si peur de le voir s'enfuir  
que je voudrais l'emprisonner  
dans le creux de mes deux mains...

mais j'ai si peur de le détruire !  
la neige fond dans la main...

16-5-49

## RAINY BLUES

J'ai la folie  
de marcher sous la pluie  
le désir fou  
d'aller n'importe où  
la soif livide  
de sentir mes lèvres humides  
de toucher mes joues mouillées  
d'être mal dans mes haillons trempés

J'ai la folie  
de voir ces figures vertes  
ces chevelures défaites  
sous les lueurs tremblantes  
des rues ruisselantes  
l'envie  
de toucher ces lèvres violettes  
ces poitrines découvertes  
sous les lampadaires blafards  
des grands boulevards

J'ai la folie  
de marcher dans la nuit  
sous la pluie.

7-48



## SAD BLUES

Ah ! quel désir et quelle passion parfois  
d'être seul, seul et seul avec soi !

Quelle ivresse de l'espoir  
et quelle source d'ardeur  
et quel jaillissement de l'esprit  
et quel élan d'absolu !

Ah ! quelle promesse du poème !  
et quel sarcasme de la vie (de nous flanquer dans la foule)

Quel enchaînement stupide  
et quel vouloir brisé  
et quelle jonction de la chair  
et quelle chute vers la terre !

Ah ! quel souffle mort-né !  
ah ! quelle révolte en mon âme !

15-2-50

## IMAGE DE SAINT-DENYS GARNEAU

J'ai découvert ce sentier qui longe la forêt et s'infiltré sous le sous-bois  
Et force la densité des troncs et pénètre et serpente  
Comme une veine sous la chair du feuillage.  
La forêt vit de ce sentier qui monte à nos yeux  
Et force la sécheresse de notre âme.  
Tout le paysage devient aimé de ce seul sentier  
Et l'on entre confiant dans la forêt sans plus de crainte  
Et libre.

23-8-52

*Georges CARTIER*

Sondages

L'OEUVRE DE PAUL CLAUDEL : UN ABÎME

Paul-Emile ROY, c.s.c.

L'œuvre de Claudel est un abîme. Cet homme nous arrive à un tournant de l'histoire où les consciences se troublent devant les désastres imminents. Il semble que jamais la lutte sanglante du bien et du mal n'ait été si fulgurante qu'à ces moments d'apocalypse où nous vivons. Le message de Claudel devait être, à travers ces époques modernes de guerre, de ruine, de lumière et de persécution, de révéler le sens du surnaturel, de montrer par delà ces tumultes l'immense joie de Dieu, l'actualité universelle de Dieu.

C'est pourquoi il nous déroute. Nous sommes habitués à mener une vie facile, à vivre notre aventure bien tranquilles, à nous occuper paisiblement de nos affaires. Qu'un homme vienne nous parler de ces trames mystérieuses de l'histoire comme dans LA VILLE, L'OTAGE, LE PAIN DUR ou LE PÈRE HUMILIÉ, nous n'y comprenons pas grand chose ! Qu'un homme nous révèle un Dieu extrêmement exigeant comme dans L'ANNONCE FAITE À MARIE, PARTAGE DE MIDI, LE SOULIER DE SATIN, un Dieu qui pénètre toute notre vie et pousse ses réclamations et ses cris jusqu'au plus intime de notre être, nous en sommes décontenancés. La grâce n'habite pas seulement les âmes simples. Elle surgit par tout l'univers, le pénètre, le pique, le force à réagir, à rentrer en lui-même. Le génie à la fois synthétique et panoramique de Claudel ne pouvait que voir, par delà nos révolutions et nos découvertes, un univers aux prises avec des forces éternelles. Déjà dans les premières pièces de l'écrivain, on a cette vision d'une humanité qui se débat aveuglément sous les coups du péché et se sent appelée par la grâce. "Les persécutions, écrira-t-il plus tard, ne sont pas autre chose que les convulsions aveugles d'un inoculé qui s'arrache en hurlant des morceaux de chair".<sup>1</sup>

1. Paul CLAUDEL, *Introduction au Livre de Ruth*, Paris (Desclée de Brouwer) 1938, p. 108.

Il faut donc, en abordant Claudel, reviser nos positions, rompre avec l'idée d'un Dieu bourgeois émané de notre intelligence ou de nos caprices, et considérer la réalité dans sa teneur authentique. On n'en peut douter, le combat est engagé en nous et dans toute la création entre les forces du bien et du mal.

Le Christ est venu renverser l'œuvre de Satan et ramener le règne de la justice. D'ici la victoire finale, la guerre est engagée. C'est une lutte couverte entre le Christ et Satan, entre le bien et le mal, une lutte qui aboutit à la victoire finale du règne de l'Agneau après les terribles cataclysmes dont nous parle saint Jean dans sa vision. En attendant, la bataille se continue, le diable résiste tout en perdant du terrain, la Rédemption s'accomplit.

Ces idées sont loin d'être utopiques. "Cet épouvantable virus, le Christianisme, il ne faut pas s'étonner, dit Claudel, qu'il ait entraîné des réactions quand il a été introduit sous la peau et jusqu'au cœur de la société païenne. Non seulement une nouveauté mais une énigme : quelque chose à la fois de rongeur et d'insatiable. Il ne s'agit plus des paisibles rêveries des philosophes. Il s'agit de dire oui ou non. Non, c'est le risque de la mort éternelle. Et oui, c'est une certaine transformation de la chair et de l'âme qui est effroyable à toutes deux."<sup>2</sup> On sait d'ailleurs que le Christ lui-même est venu mettre le feu au monde, que son Évangile ressemble à un glaive qui atteint la division du corps et de l'âme. Qu'est-ce à dire ? Le chrétien lui-même est un autre Christ, l'humanité elle-même est l'enfant prodigue du Père ! L'homme comme son chef connaîtra la souffrance et la contradiction. L'aboutissement normal de sa vie est la croix.

C'est ainsi que Claudel voit l'univers ; un univers sous le coup de la Rédemption, un univers relié au ciel, un univers dont les réclamations essentielles sont des désirs de vérité et de vie éternelle. Mais les hommes sont aveugles et à l'appel de Dieu ils répondent aveuglément, en sens inverse bien souvent. La grâce frappe à la porte du pécheur comme à celle de l'homme juste. La Providence enveloppe tout le monde, le mal avec lui. Sous la poussée de l'Esprit, tout réagit. Même dans le pire ivrogne et la plus sale prostituée, Claudel voit une âme immortelle qui, exclue du monde, pratique l'adoration nocturne.

2. Paul CLAUDEL, *Op. cit.*, p. 108.

Voilà une vue à vol d'oiseau du panorama claudélien. Tout se résume dans un combat de l'homme avec Dieu, comme autrefois celui de Jacob et de l'Ange.

La grâce est à notre disposition, ou plutôt elle pousse sur nous. L'œuvre de Claudel n'est dans son ensemble qu'une vision fulgurante de l'accomplissement du règne de Dieu. C'est une œuvre d'abîme. Elle nous mène sans cesse aux portes de l'éternité et c'est pourquoi nous nous y perdons si facilement. On pourrait presque y placer en exergue, en les paraphrasant, ces phrases laconiques qu'il applique à la vieille Prâkriti : "Que de contradictions à la fois et que d'obstination dans les idées ! Quelle routine et quelle fantaisie ! Quelle naïveté et quelle rouerie ! Quel instinct conservateur et quelle fureur révolutionnaire ! Quelle sornioiserie et quels tintamarres ! Quelle patience et quels réveils !"<sup>3</sup>

On trouve chez lui une obsession de la vérité analogue à celle des Prophètes. Entrons pleinement dans cette étude.

\*

\* \*

J'ai choisi, comme premier thème de ce travail : "Le sens claudélien de l'univers". "Paul Claudel, nous dit André Blanchet, a subi l'Univers avant d'en entreprendre la conquête poétique. Il a supporté le choc de sa messe ; il en a passionnément étudié les détails."<sup>4</sup> Dès les premières œuvres du poète on trouve ce tête à tête avec l'univers, cette communion intime avec le mystère des êtres dont l'explication apparaîtra un peu plus tard. C'est Cébès déjà, dans TÊTE D'OR, qui s'exclame :

*Les livres sont ivres.*

*Et il n'y a que moi qui regarde, et il me semble*

*Que tout, l'air brumeux, les labours frais,*

*Et les arbres, et les nuées aériennes,*

*Me parlent avec un langage plus vague que le ia ! ia ! de la mer*

*[disant :*

3. Paul CLAUDEL, *Figures et Paraboles*, Paris (Gallimard) 1936, p. 108.

4. Paul CLAUDEL, *Pages de Proses*, recueillies par André Blanchet, Paris (Gallimard) 1946, p. 27.

*O être jeune, nouveau ! qui es-tu ? que fais-tu ?  
 Et je réponds : Je ne sais pas ! et je désire en moi-même pleurer  
 [ou crier,  
 Ou rire, ou bondir et agiter les bras !<sup>5</sup>*

Ces lourdes déclamations traduisent profondément le tournant intérieur d'un homme qui cherche à se dégager de la matière. Pourquoi ces hommes devant moi ! Pourquoi ces arbres ? Ces rivières, ces nuages ! Quel est le sens profond de ces paroles que ma bouche profère ? Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la vie ? Quel est le mystère de l'existence ? Dans ses premiers livres : CONNAISSANCE DE L'EST, L'ART POÉTIQUE, TÊTE D'OR, LA VILLE, Claudel étudie le monde, l'interroge, et de ce cœur surchargé, étouffé à demi par l'ambiance d'un siècle d'obscurité surgit, comme une fusée, le cri sourd de l'Espérance. Dès les premières œuvres on trouve chez Claudel comme une fascination du mystère de notre vie intime. C'est déjà une conscience profonde du prix inestimable de l'existence : voici dans TÊTE D'OR la révélation de Simon :

*Je sentis ma vie à moi, cette chose  
 Qu'aucune femme n'épouse, qu'aucune mère  
 Ne berce, qu'aucun contrat n'engage ; elle veillait au dedans, les  
 [yeux ouverts.*

*Cette chose reste seule, et comme un père sévère,  
 Ne s'inquiète pas de notre jeu, mais au milieu de nous, elle est  
 [sourde*

*Comme une chenille ensevelie dans la soie de sa métamorphose,  
 Elle commande, pareille au ventre à qui on ne désobéit pas.  
 Mais cela faisait  
 Une douleur plus pénétrante que le reste.<sup>5</sup>*

C'est le premier coup d'œil de Claudel sur l'univers, coup d'œil lourd de souffrance et d'amertume, mais déjà une grande lueur de joie jaunit l'horizon.

Né en 1868, le 6 août, il se convertit le 25 décembre 1886, à 18 ans. Dès ses premières œuvres, il est catholique ; ce n'est pas encore un catholicisme parfaitement assimilé. Il est d'abord tout pénétré de la lourdeur du XIX<sup>e</sup> siècle. Voilà qu'il aborde saint Thomas. Il lit et médite les deux

5. Paul CLAUDEL, *Tête d'Or*, Paris (Mercure de France), 1946, p. 10.

6. Paul CLAUDEL, *Op. cit.*, p. 17.

Somma. Il découvre le sens de l'univers. On peut affirmer qu'il était thomiste avant d'avoir connu le docteur angélique tellement l'univers pour lui est catholique et pénétré de finalité. Cependant, ce qu'il avait soupçonné, pressenti, entrevu, saint Thomas dont il admirera toujours le génie le lui explique avec des termes forts et précis.

Il faudrait ici synthétiser en quelques pages la doctrine de l'ART POÉTIQUE. La tâche serait difficile. L'ART POÉTIQUE est lui-même une synthèse assimilée, un traité dense et spontané, une explication très originale du réel. Je me contenterai d'indiquer les principales caractéristiques de la conception claudélienne de l'univers. "Nous savons, dit-il, que le monde est en effet un texte et qu'il nous parle, humblement, joyeusement, de sa propre absence, mais aussi de la présence éternelle de quelqu'un d'autre, à savoir son Créateur. Non seulement l'Écriture, mais le scripteur, non pas seulement la lettre morte, mais l'esprit vivant, et non pas un grimoire magique, mais le verbe en qui toutes choses ont été proférées. Dieu ! nous savons par l'Écriture que nous sommes un certain commencement de la création, que nous voyons toutes choses en énigme et comme dans un miroir, que le monde est un livre écrit au dedans et au dehors, et que les choses visibles sont faites pour nous amener à la connaissance des choses invisibles. Avec quelle attention ne devons-nous donc pas, non seulement les regarder, mais les étudier et les questionner, et comme il faut remercier la philosophie et la science d'avoir mis à notre disposition tant d'instruments admirables ! Rien ne nous empêche plus de continuer, avec des moyens multipliés à l'infini, une main sur le Livre des livres et l'autre sur l'Univers, la grande enquête symbolique qui fut pendant douze siècles l'occupation des Pères de la Foi et de l'Art".<sup>7</sup> Pour Claudel, la création est un signe, un sacrement de Dieu. Son rôle est de signifier Dieu. Toute créature parle de son Auteur. "Il est impossible pour un homme de préférer un seul mot, de formuler une phrase, si l'on ne veut pas admettre qu'entre le monde des corps et celui de l'esprit il y a suite, similitude, correspondance, relation légitime et véridique, inférence et passages justifiés, comme d'un texte à sa signification, comme de l'illustration à la légende, comme d'une loi à son application dans des domaines divers. Dieu, nous dit l'Écriture, a créé toutes choses en même temps, c'est-à-dire qu'il s'est

7. Paul CLAUDEL, *Positions et propositions*, Paris (Gallimard), Tome I, p. 206.

servi pour les évoquer de la même parole en qui elles trouvent leur substance et qu'elles ont en Lui le même point de départ. Il n'y a pas un Univers religieux et un Univers profane, il n'y a qu'une seule Révélation transcrite en un langage innombrable, continu et réciproquement traduisible".<sup>8</sup> "Les Hindous, écrit-il dans l'INTRODUCTION AU LIVRE DE RUTH,<sup>9</sup> ne cessent, avec une morne obstination, de nous répéter que tout est illusion : mais nous, chrétiens nous croyons que tout est allusion."

Pour comprendre la nature intime de l'univers, il est intéressant de s'imaginer schématiquement les différentes étapes de la création d'un être. Disons qu'au début il n'y a que Dieu. Rien de matériel. Dieu veut créer quelque chose dont il a un plan dans l'Esprit, l'idée, dit la philosophie. Et tout à coup, du néant surgit un être. Supposons, pour la commodité de l'affaire, un être matériel. Est-ce que cet être ne sera pas une réponse à l'idée que Dieu avait déjà dans la tête ? Est-ce que cet être ne sera pas comme l'incarnation d'une idée, la concrétisation d'un être spirituel dont toutes les différenciations de cet être matériel seront un reflet, l'objet d'une intention spéciale ? C'est ainsi que Dieu a fait toute chose. Il n'y a rien de futile ou d'inutile, tout répond à une intention de Dieu, tout est intention. C'est pourquoi les créatures portent si loin dans le mystère de Dieu. Non seulement leur existence comme telle mais leur activité, leurs luttes sont significatives. Elles sont comme un verbe, un signe, elles ont valeur de signification. Elles attestent Dieu, elles témoignent de Lui, elles sont manifestation. *Confessio ejus super cœlum et terram*.<sup>10</sup> Nous ne pouvons pas exprimer par des mots le mystère des êtres parce que leur mystère est enfoui en Dieu qui les pénètre. Leur grandeur réside dans le fait d'être ce qu'ils sont. Leur existence parle d'elle-même. C'est même grâce à cette différenciation spécifique, à ce principe d'activité, par cette forme de leur substance qu'ils répondent au dessein de Dieu. On peut dire, en paraphrasant Léon Bloy, que leur rôle actuel est de signifier quelque chose qui ne sera manifesté que dans la vision béatifique.

8. Paul CLAUDEL, *Pages de proses*, recueillies par André Blanchet, Paris (Gallimard), 1944, p. 84.

9. *Ibid.*, p. 60.

10. Psaume 148.

C'est pourquoi le monde, pour Claudel, est tellement chargé de signification. Enlevons-lui son secret, sommons-le de se révéler à nous ! Nous le connaissons par l'idée de cause qui est Dieu. Nous ne pouvons pas nous-mêmes être la cause des choses mais par l'amour, il nous est possible de l'épouser. Tel est le rôle de l'homme préposé à l'univers. L'homme sera tellement attaché à l'univers parce qu'il parle de celui qu'il cherche. "Chaque homme a été créé pour être le témoin et l'acteur d'un certain spectacle, pour en déterminer en lui le sens".

En plus de cette tâche sacerdotale de l'homme entre l'univers et Dieu, il existe entre les hommes des relations plus profondes encore. Dans toute cette création orientée vers Dieu, dans cette création dont le but de son mouvement est l'union à Dieu, quelles sont les relations des hommes entre eux ? Plus que les autres créatures encore, l'homme sera chargé auprès de l'homme de rendre témoignage de Dieu et de rappeler la fin de la pérégrination. Ce problème s'est posé à Claudel dès LA VILLE, il se poursuit à travers ses drames depuis L'ÉCHANGE jusqu'au SOULIER DE SATIN, et plus tard dans SEIGNEUR, APPRENEZ À PRIER. Il prend une acuité toute spéciale quand il s'agit des rapports de l'homme et de la femme. Dans un article magnifique tout embaumé de présence mariale de SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS À PRIER : LA SÉQUESTRÉE EST SORTIE, Claudel a génialement démontré le sens providentiel des rapports entre l'homme et la femme. C'est une explication tacite du mystère de Violaine, de Dona Prouhèze, de Ysé. Les voies de la Providence sont mystérieuses. Pour attirer à Lui Violaine, Dieu a mis au monde un homme, Pierre de Craon. C'est lui qui permettra à Violaine de réaliser le dessein de Dieu sur elle. Lui-même trouvera par elle son Seigneur. Don Rodrigue, maintenant qu'il a vu Dona Prouhèze, ne pourra plus oublier ni se satisfaire. L'appel de Dieu a été trop fort, et voici en quel sens le Père Jésuite prie pour lui :

*Faites de lui un homme blessé parce qu'une fois en cette vie il a vu la figure d'un ange !*

*Remplissez ces amants d'un tel désir qu'il implique à l'exclusion de leur présence dans le hasard journalier.*

*L'intégrité primitive et leur essence même telle que Dieu les a conçus autrefois dans un rapport inextinguible !<sup>11</sup>*

11. Paul CLAUDEL. *Le Soulier de Satin*<sup>68</sup>. Paris (Gallimard) 1929. p. 21.



M. Jacques Madaule a bien expliqué cet appel profond de Dieu que l'homme ressent à travers la femme. "Ce que Rodrigue aime en Prouhèze, ce n'est donc aucune partie d'elle mise à part, ni sa voix, bien qu'elle le blesse en plein cœur ; ni son corps sans son âme, ni son âme sans son corps ; mais tout ce qui en elle, lié de nœuds inextricables, forme dans le regard de Dieu un chiffre unique ; tout ce qui a mérité d'être appelé d'un nom unique, un nom que les oreilles humaines n'entendent pas, mais dont l'amant a reçu l'intuition obscure, tout de même que les mystiques, au moment de l'extase, jouissent ineffablement de la présence de Dieu".<sup>12</sup> Voilà le rôle de Prouhèze auprès de Rodrigue et inversement.

"Ce que j'aime, dit Rodrigue, ce n'est point ce qui en elle est capable de se dissoudre et de m'échapper et d'être absent, et de cesser une fois de m'aimer, c'est ce qui est la cause d'elle-même, c'est cela qui produit la vie sous mes baisers et non la mort !" <sup>13</sup> Dona Prouhèze a aussi bien conscience de son rôle :

*Qu'ai-je voulu que te donner la joie ! ne rien garder ! être  
entièrement cette suavité ! cesser d'être moi-même pour que tu  
aies tout !*

*Je veux être avec toi dans le principe !*

*Je veux épouser ta cause !...*

*Prends Rodrigue, prends mon cœur, prends mon amour, prends  
ce Dieu qui me remplit" <sup>14</sup>*

Comme on est loin ici des divagations romantiques sur le mariage !

\*

\* \*

Dans cet univers, quel rôle tiendra le poète ? Qu'est-ce que la poésie ? Il est intéressant d'examiner les conceptions de la poésie chez différents écrivains. Avant de pénétrer la pensée de Claudel sur ce sujet, voyons ce que d'autres en ont écrit. "La poésie, dit Aristote, c'est l'art d'imiter les sentiments de l'âme pour la purger de ses passions".<sup>15</sup> "La poésie, déclame

12. Jacques MADAULE, *Le drame de Paul Claudel* <sup>3</sup>, Paris (Desclée de Brouwer), 1947, p. 377.

13. Paul CLAUDEL, *Le Soulier de Satin*, p. 67.

14. *Ibid.*, p. 310.

15. ARISTOTE, *Art Rhétorique et Art Poétique*, Paris (Garnier) p. 439.

Victor Hugo, c'est un monde enfermé dans un homme".

Et Baudelaire :

*Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.<sup>16</sup>*

Ces vers pénibles et sublimes ne nous apprennent pas le rôle du poète ; ils en laissent comprendre toute la grandeur que le monde peut à peine contenir. Il semble que pour Baudelaire, l'art soit un moyen de satisfaire le besoin essentiel de l'homme par le moyen d'une certaine magie suggestive qui le sorte de ce monde. Alphonse Daudet y allait bien plus allègrement. "Les poètes, raconte-t-il, sont des hommes qui ont conservé leurs regards d'enfants." La conception mallarméenne de la poésie est en même temps nébuleuse et révélatrice. Il semble que la poésie soit pour Mallarmé, le moyen par l'intermédiaire du vers, de faire passer "la réalité du domaine du fait à celui de la définition, du temps à l'éternité, du hasard à la nécessité en l'enfermant dans une combinaison numérique infrangible." C'est Claudel qui précise ainsi la pensée de Mallarmé. Cette définition de la poésie se rapproche beaucoup d'une définition de la sainteté que j'ai rencontrée chez le P. Crawley. Dans les deux cas, il y a tentative d'éterniser la vie humaine. Non pas que je prétende élever la poésie au niveau de la sainteté. "Elle n'en est qu'une pâle contrefaçon", écrit Claudel. Mais on peut voir tout de même la noblesse de la poésie. Elle dispose de moyens bien humbles, sa fin est très honorable. Pour ce qui est de Bergson, il semble que pour lui, la poésie et la philosophie poursuivent à peu près le même but mais par des chemins différents. "La plus haute ambition de l'art, écrit-il, est de nous révéler la nature." "Le poète écarte ce qui nous masque la réalité pour nous mettre face à face avec la réalité même."

Ces différentes philosophies de l'art, comme celle-ci de Maritain : "La poésie est une source d'eau vive née dans les profondeurs spirituelles de la personne, révélant, comme la mélodie, l'essence non défigurée de ce qui est", la théorie claudélienne les comprend toutes. Elle est en même temps plus élaborée, elle est catholique. Je crois qu'il n'est pas inutile, pour com-

16. BAUDELAIRE, Pages choisies, Montréal (Fides) 1946, p. 14.

prendre la poésie claudélienne, de relire un petit passage de saint François de Sales. Il nous parle, quelque part dans son traité sur l'amour de Dieu, de ce qu'on pourrait appeler concrètement les différentes tranches de la vie humaine, les différents niveaux sous lesquels notre âme communique avec la vie. "En ce temple mystique de l'âme, il y a trois parvis qui sont différents degrés de raison : au premier, nous discouons selon l'expérience du sens : au second, nous discouons selon les sciences humaines, au troisième, nous discouons selon la foi ; et enfin, outre cela, il y a une certaine éminence et supresme poincte de la raison et faculté spirituelle qui n'est point conduite par la lumière du discours, ni de la raison, mais par une simple vue de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit aquiesce et se soumet à la vérité." Je crois qu'on ne peut pas comprendre l'homme si on ne considère cette supresme poincte de l'âme, cette *civitas pacis* dit Marmion, ce "cellier à vin" disent les mystiques, cette cave dont Claudel nous offre la "clé", ce que Sertillanges appelle le "lac intérieur". Il n'y a rien de plus normal, d'ailleurs, que Dieu, qui a créé l'homme pour l'adorer, se soit réservé en lui un endroit secret où les créatures ne peuvent parvenir, un cloître intime où lui seul soit admis à partager les délices de l'âme, où notre âme, créée pour Lui, le retrouve seul et s'entretienne avec Lui dans le silence. Ce sanctuaire, Satan n'y a pas accès ; les bruits, les démarches et les activités immédiates lui sont extérieures. Il y a en chacun de nous une âme saintement occupée à adorer Dieu dans le silence et l'obscurité. "L'homme est encore nu ! s'écrie Claudel, sous le vêtement immonde, il est pur comme une pierre !"

Or, la poésie chez Claudel se place au niveau de ce sanctuaire mystique, au royaume d'Anima. Elle est pour lui l'expression, le balbutiement suave et terrible que l'âme entretient avec son Créateur et son Père. Et ceci, Maritain l'admettait lui qui a écrit : "La poésie est ce qui prend étroitement contact avec l'être, avec la réalité humaine et terrestre par cet élément lyrique qui est presque aussi caché que la grâce, caché au plus profond des sources créatrices." La dernière des grandes odes semble être consacrée totalement à une explication de cette poésie intérieure. La tâche du poète est "de rendre à Dieu seul, ce qu'il a reçu de Dieu seul, qui est un esprit de prière et de parole"<sup>17</sup>

17. Paul CLAUDEL, *Cinq grandes odes*, 17, Paris (Gallimard) 1936, p. 127.

*Je sais que je suis ici avec Dieu et chaque matin je rouvre mes yeux dans le paradis.*

*Jadis j'ai connu la passion, mais maintenant je n'ai plus que celle de la patience et du désir.*

*De connaître Dieu dans sa fixité et d'acquérir la vérité par l'attention et chaque chose qui est toutes les autres en la recréant avec mon intelligible dans ma pensée.*

*Celui qui fait beaucoup de bruit se fait entendre, mais l'esprit qui pense n'a pas de témoins*"<sup>18</sup>

On ne finirait plus de produire des textes à l'appui de cette affirmation : l'œuvre de Claudel n'est qu'un colloque avec le Créateur. On objectera peut-être : "Il n'est pas vrai que Claudel ait toujours entretenu avec Dieu un colloque d'homme à homme." Extérieurement, non. Essentiellement, oui. Chaque fois que l'âme de Claudel se tourne vers l'univers, elle ne se détourne pas pour cela de Dieu. Claudel se tourne vers l'univers, pour y trouver Dieu. Si en se tournant vers l'univers il trouve ce même Dieu qui est en lui, ne doit-on pas convenir qu'il reste en lui-même ? C'est une évidence. Claudel se livre à la découverte d'un univers intérieur dont l'habitant n'est autre que Dieu.

Écoutez la fille de Dona Prouhèze :

*L'eau porte tout. (Claudel a montré quelque part comment l'eau symbolise la grâce.) C'est délicieux, l'oreille au ras de l'eau, de percevoir toutes ces musiques confuses, les danseurs autour de la guitare,*

*La vie, les chants, les paroles d'amour, l'innombrable craquement de toutes ces paroles imperceptibles !*

*Et tout cela n'est plus dehors, on est dedans, il y a quelque chose qui nous réunit bienheureusement à tout, une goutte d'eau associée à la Mer !*

*La communion des saints !*<sup>19</sup>

Le poète s'est donné pour mission de chanter "le grand poème de l'homme enfin par delà les causes secondes réconcilié aux forces éternelles",<sup>20</sup> de faire dire aux choses ce qu'elles veulent dire. "Le devoir poétique est de trouver Dieu en toutes choses et de les rendre assimilables à l'Amour".<sup>21</sup>

18. Ibid., p. 129.

19. Paul CLAUDEL, *Le Soulier de Satin*, pp. 129-130.

20. Paul CLAUDEL, *Cinq grandes Odes*, p. 104.

21. Ibid., p. 63.

“L’objet de la poésie, affirme-t-il, ce n’est donc pas comme on le dit souvent, les rêves, les illusions ou les idées. C’est cette sainte réalité, donnée une fois pour toutes, au centre de laquelle nous sommes placés. C’est l’univers des choses visibles auquel la Foi ajoute celui des choses invisibles. C’est tout cela qui nous regarde et que nous regardons. Tout cela est l’œuvre de Dieu qui fait la matière inépuisable des récits et des chants du plus grand poète comme du plus pauvre petit oiseau”.<sup>22</sup> On peut résumer en disant que la poésie, pour Claudel, serait la contemplation de l’éternité à travers le temps.

\*  
\* \*

Essayons maintenant de retracer les genèses de l’œuvre de Claudel, de le relier à son passé. Rivière voyait en lui un monstre sans attache à aucun de ses prédécesseurs de France. Et Claudel admet lui-même tenir beaucoup plus de Shakespeare, Dostoïevski, Dante, Virgile, Eschyle et Homère que de Corneille et Racine. Ce n’est pas qu’il méprise Racine, Lafontaine, Molière, Chénier. Il aime beaucoup Pascal et Bossuet. Mais le dix-septième siècle dans son ensemble le laisse assez indifférent. Il admet que les chefs-d’œuvre de Racine et des autres, personne ne songera à les reprendre. Le classicisme, selon lui, a produit ses chefs-d’œuvre.

Comment expliquer son peu d’enthousiasme pour nos classiques ? Il a parfois, à leur égard, des traits triturrants. Il veut se moquer des critiques qui prennent l’affaire trop au sérieux.

On peut facilement expliquer le peu d’enthousiasme de Claudel pour nos classiques. L’auteur de *Soulier de Satin* est profondément marqué au sceau du génie nordique. C’est un esprit conquérant, débordant de liberté et d’imagination ; un type friand d’imprévu et de spontané, fasciné par l’absolu et le mystère. Comment concilier un tel personnage avec un classicisme rigoureux ? Comment le plier à des lois bien déterminées, bien rationnelles, lui dont l’esprit se met “par moments à ne plus procéder que par bonds soudains et disparitions instantanées ?” D’ailleurs, la conception

---

22. Paul CLAUDEL, pages de Prose, p. 103.

poétique de l'univers à la mode classique lui est tout à fait rébarbative. On peut dire que le leitmotiv du classicisme, sa quintessence et sa force, c'est un effort vers la pleine connaissance de l'homme, vers la glorification de l'homme, vers la raison. Le dix-septième siècle, c'est Descartes, et Descartes, c'est la raison toute pure. En un sens on est arrivé au dix-septième siècle à une époque marquant une supériorité dans l'ordre de l'esprit. Voilà qu'après seize siècles de christianisme, l'humanité a pris conscience d'elle-même et c'en est fini avec les idées de mythologies et les fatalités absurdes. La raison est maîtresse de l'homme. Notre art classique, c'est pour la première fois, la reconnaissance officielle de la première des facultés. Par ailleurs, si noble que cette conquête apparaisse, elle est incomplète. Il manque quelque chose à l'art du dix-septième siècle. En excluant du domaine de l'esthétique les mystères de l'Évangile, Boileau rejetait du coup en matière d'art le problème de la destinée. Les artistes du dix-septième siècle, qui étaient chrétiens, ne pouvaient pas comprendre la destinée humaine en dehors du christianisme. S'ils rejetaient dans leur art l'explication chrétienne, ils s'édifiaient du coup un monde esthétique privé de finalité et en conséquence, de signification.

Or, l'art est dans un étroit rapport avec la destinée humaine. Le problème premier de l'homme n'est-ce pas l'obsession incessante de savoir le sens de ce monde ambiant, de savoir où la vie mène, d'où elle vient ? La poésie grecque ne serait ni si touchante ni si profonde si elle n'entretenait, comme un feu sacré, une communion intime avec le mystère de la création. Selon sa constitution même, l'homme est ordonné à Dieu et ne s'explique pas sans lui.

La vie humaine n'a de sens que si on admet à son origine un mystère transcendant, une certaine luminosité première dont elle est un reflet, une source de vie initiale, parfaite et éternelle, qui projette par surabondance, dans la contingence et le temps, ses perfections multiples. Nous sommes porteurs de ces perfections divines, ce qui déclenche en nous des exgences et des besoins qui n'ont de solution que dans ces perspectives, et dans le respect du plan divin qui les cause. Il faut que d'une façon ou d'une autre le contingent retourne au nécessaire, le temporel à l'éternel, l'imparfait au parfait. C'est là le fondement de l'orientation de l'activité humaine et le sens de l'engagement de la destinée. L'art donc, qui se développe dans un

Spécialiste pour les yeux

**Fabot**  
Bachelier  
Opticien

OPTOMETRISTE-OPTICIEN

Tél.: CA. 7616

6761 St-Hubert

Montréal

Tél.: 171

330 St-Georges

St-Jérôme

**T.-THÉO. VALIQUETTE, Enrg.**

Limitée

(Louis RENAUD, prés.)

TABAC — CIGARES — CIGARETTES

BONBONS — PIPES

ARTICLES DE FUMEURS

PLUMES PARKER

MONTRES & CADRANS

Gros et détail

425 EST, RUE MONT-ROYAL

Harbour 5197-8 — Montréal



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une étoffe. . . Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère.

AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité **JOUBERT** l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

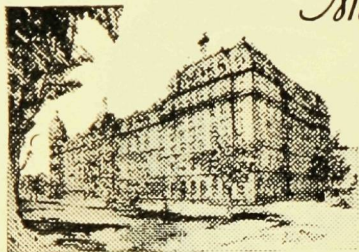
Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie

DE. 3561

HOTEL  
**Windsor**  
CARRÉ DOMINION

Montréal



PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS - ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau  
Propriétaire

N. E. Verge  
Gérant

1188 ouest, rue Sherbrooke

Tél. MA. 7351

Montréal

Tél. GRavelle 2495

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

5825 Fullum, MONTREAL

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

*Wilfrid Clermont Limitée*

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal



rapport très étroit aux exigences essentielles de l'homme, risque de s'étioler s'il s'interdit les perspectives de la destinée. Les grands poètes classiques, évidemment, ont dépassé les théories littéraires pour toucher le problème de la destinée, mais il me semble qu'au cœur de l'art classique il demeure comme une contradiction latente. L'homme y est renfrogné, limité dans ses aspirations. On dirait qu'il souffre de ne pas pouvoir affirmer ses besoins de lumière et d'affranchissement. Il est astreint à étudier ses passions, à se regarder lui-même alors qu'il est créé pour regarder ailleurs.

Contrairement à l'esthétique classique, la conception claudélienne de l'univers est centrée sur Dieu. Il intervient sans cesse et explique tout, est lui-même Tout. Pour Claudel, un univers sans Dieu ne s'imagine pas. L'art classique poursuivait la connaissance de l'homme. Claudel poursuit la connaissance de l'homme et surtout de Dieu. Il y a plus que des passions dans l'homme. Il y a bien plus que des à-côtés et des vices.

Le terrestre en nous, voisine l'éternel. L'œuvre de Claudel se livre à l'exploitation de l'éternel. Chez les classiques, il semble qu'on ignore l'existence de l'autre monde. "L'art classique, écrit Maritain, a produit bien des œuvres chrétiennes et admirables. Peut-on dire cependant que prise en elle-même, cette forme d'art ait la saveur originelle du climat chrétien ? C'est une forme née d'ailleurs et transplantée".<sup>23</sup> La poésie, chez Claudel, est née en pays chrétien et catholique, elle n'est pas transplantée. Voyez le témoignage si magnifique de Ghéon. "Enfin Claudel vint. Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons peut-être jamais de poète dramatique aussi profondément, aussi spécifiquement catholique. De quelque côté qu'on l'explore, si avant que l'on fouille au delà de la croûte épaisse, tendue et comme volcanique de son œuvre, on aboutit au tuf de la doctrine, au conglomérat souverain de la Bible et des Pères, des Conciles et des Pontifes. Unité de création, interdépendance de ses parties, le poids de la matière, la perennité de l'Esprit, la fièvre et la blessure du péché, la force, la surabondance de la grâce par le don du Précieux Sang, communion inlassable des Saints, l'effort laborieux du salut de l'humanité à travers la vie de l'Église Corps Mystique du Christ".<sup>24</sup> On comprend dès lors le léger désaccord Claudel-Classicisme.

23. Jacques MARITAIN, *Art et Scolastique*, Paris (Art Catholique), 1920, p. 101.

24. Cité dans QUARTIER LATIN, 9 avril 1943.

S'il s'agit de Corneille, la mésentente devient formelle. On s'est efforcé de rapprocher Claudel de Corneille par des considérations toutes extérieures. Cette tentative me semble puérite. Voici ce que Claudel écrivait à Robert Brasillach pour lui accuser réception de son volume sur Corneille : "Je dois vous avouer que j'abomine Corneille. Son ingestion est un de mes pires souvenirs littéraires. J'arrivais en me bouchant le nez à absorber Horace et Cinna, mais Polyeucte me donnait littéralement des nausées. C'est là que j'ai puisé probablement cette horreur de l'alexandrin que j'ai gardée jusqu'à ce jour. Je suis étonné de votre affirmation, que Corneille est le plus grand des poètes chrétiens. Certainement il a appliqué à des textes religieux son sinistre talent de tourner tout en pensum mais que faites-vous de son œuvre prise en son ensemble qui est la négation même du Christianisme, et où ne pénètre pas un seul rayon de l'Évangile?"<sup>25</sup> Un texte comme celui-là, nous révèle la franchise et le sans-gêne de notre homme.

Si Claudel est excessivement exigeant, il a aussi le don de dire ce qu'il pense, de ne pas déguiser sa pensée. Le correspondant de Jacques Rivière est un de ces apôtres qui, en se convertissant, veulent tirer l'univers à leur suite. Il ne conçoit pas un christianisme qui n'envelopperait qu'une partie de la vie. Pour lui, nos convictions chrétiennes doivent engager toutes nos activités, les diriger et les élever, les orienter, les évangéliser. Or, c'est un amateur de Corneille lui-même, André Rousseaux, qui voit en l'auteur du Cid un Don Quichotte. Personne n'est plus opposé au romanesque que Claudel. Le romanesque fuit le réel auquel Claudel adhère de toutes ses forces. Le romanesque n'engage rien de ce qui est essentiel en l'homme. Il reste à l'écorce de l'âme, n'atteint pas la veine vitale. On pourrait peut-être objecter que le Rodrigue du SOULIER DE SATIN est un romanesque. Si l'on veut, mais c'est un romanesque mystique. Ce n'est pas la même chose de parcourir l'univers pour y trouver Dieu, que pour chercher querelle à des moulins à vent ! Plus que celle des autres artistes classiques, l'esthétique de Corneille diffère de celle de Claudel. L'attitude de l'homme en face des mystères de la vie, en face de Dieu Créateur et Père, Auteur de notre vie et Maître de nos activités n'est-elle pas une attitude d'adoration ?

*Je fus devant vous comme un lutteur qui plie,  
Non qu'il se croie faible, mais parce que l'autre est plus fort,*<sup>26</sup>

25. Ibid.

26. Paul CLAUDEL, Cinq grandes Odes, p. 66.

dit Claudel dans le *Magnificat*. Don Marmion, dans le CHRIST IDÉAL DU MOINE, traite de cette question : "Cette attitude de l'adoration, dit-il, est la seule vraie que puisse avoir la créature comme telle, devant Dieu. Qu'est-ce que l'adoration ? C'est l'aveu de notre infirmité devant les perfections divines ; c'est la reconnaissance de notre dépendance absolue en face de celui qui seul, est, par lui-même, la plénitude de l'Être. C'est l'hommage de notre sujétion en face de la souveraineté infinie. Quand une créature ne se tient pas dans cette attitude, elle n'est pas dans la vérité".<sup>27</sup> Qui dira que l'art n'est pas humain ? S'il est humain, ne doit-il pas porter les principales caractéristiques de ce qui est humain ? C'est ainsi que l'art claudélien n'est à tout prendre qu'une formule d'adoration. L'attitude du héros claudélien devant la création est une attitude d'adoration. Celle du héros cornélien est une attitude d'ostentation. Et voilà l'explication du désaccord Claudel-Corneille. Voilà pourquoi Maritain est d'avis que Corneille, comme artiste, n'est pas chrétien, si ce n'est par exception. Le drame cornélien comporte toujours une exaltation de l'homme. Le Don Rodrigue du SOULIER DE SATIN se considère comme rien ; on le vend à une religieuse pour zéro sous avec quelques fonds de bouteilles cassées. Mésa meurt arrêté, fixé dans l'inaction, mais le Paradis s'ouvre devant lui. Il faut admettre dans notre art classique et l'art claudélien deux attitudes diverses en face de la création. On comprend dès lors que Claudel soit mal à l'aise dans ce monde emperruqué.

De tous les poètes français, celui qui devait avoir une plus grande influence sur Claudel, c'est Rimbaud. Avant de le connaître, Claudel avait connu et admiré Baudelaire. Chez celui-ci, la question essentielle était bien posée, mais il n'y avait pas de réponse. L'œuvre de Baudelaire m'apparaît en un sens comme une protestation contre la civilisation matérielle du dix-neuvième siècle dont il comprenait à la fois la précarité et l'insuffisance. Claudel, avant sa conversion, acceptait l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur. "Je croyais, dit-il, que tout était soumis aux lois, et que ce monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après demain à débrouiller parfaitement. Tout cela me semblait fort triste et fort ennuyeux." Comme Baudelaire, il donnait dans le piège et glissait graduellement dans le désespoir.

27. Dom COLUMBA MARMION, le Christ idéal du moine, Tome II. (Les éditions de Maredsous), 1925, p. 225.

C'est alors que se présente Rimbaud. Il semble que plusieurs ont mal compris l'influence de Rimbaud sur Claudel. Pourtant, il suffit de se référer au témoignage de Claudel lui-même. Rimbaud a pour lui d'être un spiritualiste. En plein milieu d'un siècle gavé de matière et d'idées, Rimbaud parle d'un autre monde, d'une autre vie. L'attitude rimbaldienne en face de la création peut s'expliquer sous un aspect par notre idée de présence de Dieu. La philosophie et la théologie nous enseignent que Dieu est présent partout, qu'en Lui nous sommes, nous avons l'être, la vie. Le Père Sertillanges, dans les premiers chapitres de *La Vie Catholique*, nous explique comment la création est ordonnée à la Rédemption. Saint Paul nous explique comment la création se tord sous la poussée de la grâce. "Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu. La création en effet, a été assujettie à la vanité, non de son gré, mais par la volonté de Celui qui l'y a soumise, avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu".<sup>28</sup> Ce ne sont pas là des utopies, des théories idéalistes, ce sont des réalités. Un homme donc qui se détache des engagements immédiats, qui veut libérer son âme, ne peut pas s'empêcher de s'apercevoir que le monde matériel baigne dans un monde spirituel. Rimbaud, de tempérament mystique et révolutionnaire, s'était dégoûté des théories scientistes de son siècle pour se livrer à l'appel qu'il ressentait intérieurement. On rencontre dans son œuvre des phrases entrecoupées où l'Esprit se manifeste. "Nous allons à l'Esprit, c'est très certain, c'est oracle, ce que je dis. Je comprends et ne sachant m'expliquer sans paroles païennes je voudrais me taire".<sup>29</sup> "La vraie vie est absente, dit-il, nous ne sommes pas au monde".<sup>30</sup>

Et ailleurs : "La raison m'est née. Le monde est bon, Je bénirai la vie. J'aimerais mes frères, Dieu fait ma force et je loue Dieu".<sup>31</sup>

Ces phrases laconiques résonnent comme des coups de trompette ennemie dans le camp de Renan et de Taine. Ce sont des éclairs menaçants à l'horizon d'un monde matérialiste et satisfait. Et cette autre confiance qui rappelle le *Cœli enarrant gloriam Dei* : "Je vois, dit-il, que la nature n'est

28. Rom 8. 19.

29. Arthur RIMBAUD, *Oeuvres*, (Mercure de France, Paris 1947, p. 197.)

30. *Ibid.*, p. 210.

31. *Ibid.*, p. 202.

32. *Ibid.*, p. 202.

qu'un spectacle de bonté".<sup>32</sup> "Elle est retrouvée, quoi ? l'Éternité".<sup>33</sup> Je ne peux pas résister à l'envie de citer les dernières lignes de son journal : "J'ai la foi ; je ferai mon salut, et sans être dispendieux, je vivrai comme un bon serviteur de Dieu avec sa servante. Ma mère la Sainte Église me réchauffera dans son sein ; qu'elle soit bénie ! Que Dieu soit béni !" Un peu plus loin. "Moi, du reste, j'étais né pour l'amour et pour la foi !" Et à la fin, avec une confiance toute enfantine : "Ces chaussettes-là, mon Dieu, je les garderai à mes pieds jusque dans votre Paradis".<sup>34</sup> Rimbaud avait à ce moment reçu consolation du prêtre et s'était converti comme un enfant docile.

Il est facile d'imaginer quelle influence il devait avoir sur un homme religieux désabusé et assoiffé comme l'était Claudel. "Pour la première fois, dit-il, ces livres ouvraient en moi une fissure dans mon baigne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel".<sup>35</sup> Rimbaud avait été le premier à éclairer l'âme de Claudel d'un rayon mystique. Ce qu'il avait commencé, la Sainte Vierge devait le finir la nuit de Noël où Claudel fut illuminé de cette lumière dont il semble que son œuvre entière soit un écho et une tentative d'expression.

\* \*  
\*

Cette conversion est-elle une conversion d'occasion, une conversion littéraire, à fin déclamatoire ? C'est ce que nous verrons dans l'étude de l'homme, c'est-à-dire du chrétien et de l'artiste, car on n'imagine pas un Claudel artiste tout court ou chrétien tout court. On peut affirmer, cependant, qu'il est chrétien avant d'être artiste. C'est un phénomène assez rare dans le domaine des lettres.

Pour nous assurer de ses convictions nous n'avons qu'à relire ces quelques lignes adressées à un jeune Jésuite pour le remercier d'une étude sur une de ses œuvres. "Mon remerciement ne sera pas celui d'un auteur ou d'un virtuose dont on applaudit les petits exercices. Mais quand on a le

33. Ibid., p. 222.

34. Ibid., p. 314.

35. Paul CLAUDEL, Pages de Proses, p. 276.

cœur plein de la gloire de Dieu, quand on a consacré sa vie à essayer de faire comprendre cet amour sublime, cette beauté rayonnante, cette gloire incommensurable que Notre-Seigneur et l'Église ont mis à la disposition de leurs plus humbles enfants, il est bien amer de ne rencontrer, ce qui a été le plus souvent mon lot, qu'un sourire étonné, un regard hésitant et distrait, une parole moqueuse ou inattentive, ou des louanges insultantes qui s'adressent en moi à l'artiste, c'est-à-dire à quelque chose de voisin du saltimbanque et du faiseur de tours. C'est pourquoi l'écho généreux que j'ai trouvé dans votre jeune cœur de futur prêtre..., m'a donné infiniment de joie. Quand j'apprends que quelque âme pieuse par exemple s'est servie de mon chemin de croix, que quelques-uns de mes vers ont donné des aliments à sa méditation et des ailes à sa prière, en un mot, que j'ai pu faire quelque chose pour Dieu et pour cette foi qui m'ont tant donné à moi-même, alors je sens que je n'ai pas tout à fait vécu et écrit en vain".<sup>36</sup> On ne comprend pas Claudel si on l'aborde comme un littérateur. Il écrivait lui-même à Jacques Madaule qu'il désirait de son lecteur qu'il cessât de considérer les phrases compliquées du vieux Claudel pour n'y trouver que Dieu. "La voix de Claudel, dit Madaule, n'est qu'une invitation à écouter une autre voix éternelle, et celle-ci, parfaite, qui ne cesse en nous de gémir des gémissements ineffables".<sup>37</sup>

On peut dire que l'œuvre entière de Claudel est un hymne à la gloire de Dieu. Elle est le poème du Paradis perdu et retrouvé. C'est la première fois dans l'histoire, si l'on excepte Dante, et les écrivains sacrés, qu'un poète se place en plein centre de l'univers et choisit comme matière de son inspiration ce monde magnifique vivifié et embelli par la grâce. C'est la première fois en littérature qu'un écrivain choisit comme sujet de son poème le monde matériel et le monde spirituel dans leur intégrité et accepte cet ensemble comme mot unique à émettre. Non pas telle théorie, telle école, telle philosophie, telle doctrine, telle catégorie, mais tout ceci devant nous et en nous, tout ceci sans fonds et inépuisable, la vie, l'homme, Dieu. Son verbe lui-même ne s'accommode à aucune composition grammaticale définitive. Son diapason intérieur, la marée de l'âme seule l'influence. Le verbe de Claudel, ce que nous appelons le style, est comme une

36. Pages de Prose, pp. 22-23.

37. MADAULE, *Le Drame de Paul Claudel*, p. 495.

“manifestation d'Esprit”. Il n'est calqué sur aucune contrainte externe, mais il est à la mesure de la respiration de l'âme, il traduit le mouvement de l'âme pendant qu'elle respire la vie dans un double mouvement d'expiration et d'inspiration. On dirait que Claudel écrit, un œil en contemplation de Dieu, l'autre sur notre terre pour nous introduire au banquet céleste. L'univers est pour lui un vaste paradis où tout parle de Dieu. Son œuvre elle-même, vaste jardin de roses et d'orchidées, exhale des parfums édeniques. Rien de surprenant à cela puisqu'on a écrit que l'Eucharistie est le cœur, le centre, le sommet de l'édifice claudélien. On a intitulé son œuvre “le reposoir claudélien”. Il a même été converti par l'Eucharistie. Toutes les grandes vérités catholiques, Claudel les a chantées sans cesse. Il parle sans cesse de la charité. Une charité qui enveloppe tout, même le mal, “qui est comme un esclave qui sert à faire monter l'eau”. “Je ne sais pas beaucoup, dit Jacques Madaule, d'exemples littéraires d'une charité si universelle, qu'aucun méchant, jamais dans cette œuvre, ne puisse nous apparaître autrement que comme une âme à sauver, une âme plus malheureuse encore que coupable”.<sup>38</sup> Le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption sont pour Claudel objets d'adoration. Après avoir montré dans ses drames comment la passion devait aboutir au pied de la croix, avec Madeleine, quand plus tard il est envahi par la lumière et a cessé cette forme de combat et de victoire qu'est le drame, Claudel reprend en les méditant, les principaux thèmes de la vie du Christ dans *L'ÉPÉE ET LE MIROIR, UN POÈTE REGARDE LA CROIX*. Les saints, en tête la sainte Vierge (c'est à sa chaire qu'il a fait sa théologie), il les honore et les chante tour à tour. Saint Paul, son patron, saint Benoît, saint Dominique, sainte Thérèse, saint Martin et bien d'autres encore ont leur place dans l'œuvre du poète.

La messe, l'Écriture Sainte, l'apostolat, tout ce qui est catholique a passionné Claudel. Son art est de montrer comment la rose et le rossignol se prennent pour glorifier Dieu, “d'écrire un poème qui invite l'esprit à la fois sur une triple route dont la première est en haut celle des saints au-dessus de nous, reprenant, recomposant chacun de nos mouvements en une offrande solennelle, leur procession au-dessus de notre histoire”,<sup>39</sup> “de

38. Ibid., p. 421.

39. Morceaux choisis, p. 191.

chanter la grande voie triomphale au travers de la Terre reconciliée pour que l'homme soustrait au hasard s'y avance !" C'est pour tout cela que l'œuvre de Claudel est un abîme, un abîme de grandeur et de mystère.

\*

\* \*

On m'en voudrait sans doute de clore ce travail sans parler de ce qu'on appelle communément les obscurités de Claudel. En fait, le problème ne se pose pas. Claudel est difficile, c'est autre chose. Mais qui maîtrisera une œuvre de valeur sans difficulté ? Qui osera prétendre lire facilement Aristote, saint Augustin, saint Thomas, Descartes, Maritain, Dante ? Les génies habitent un monde supérieur au nôtre. Il faut du temps pour s'habituer à leur climat. Sont obscures des œuvres comme celles de Mallarmé, de Valéry, de Saint-Exupéry, de Duhamel même, qui n'aboutissent à rien, que vous pouvez tourner en tout sens et amalgamer à tous les systèmes possibles de philosophie. Mais une œuvre toute pénétrée de la lumière divine et des mystères de la foi, peut-elle être obscure ? Comment voulez-vous parler avec des mots usuels, mécaniques, pratiques, définis, limités, de cette réalité fluide qu'est la vie, de Dieu dont nous ne connaissons ni la forme, ni la profondeur, ni la hauteur ! Les grands écrivains arrivent à ce qu'on pourrait appeler une hantise de la vérité, un contact avec elle, une espèce de vision du beau, une intuition, une saisie de l'être. Celui qui n'est pas habitué à ces sphères n'y comprend rien. Qu'est-ce que ça veut dire cette lumière et cette joie ? À quoi rime tout ceci pour la conduite de mes balivernes et le bon ordre de mon ménage ? Les critiques superficiels se morfondent devant ces tableaux sans couleur. Ils s'attardent à toute une série de détails accessoires, à des futilités, à des règles, à un ordre extérieur. Ils ne saisissent pas ce qui fait le grand écrivain et lui reprochent des bagatelles. Qu'importe qu'une phrase soit en désordre, de ce désordre tout extérieur qui choque les critiques à la Henri Peyre, à la Pierre Lasserre, à la Paul Souday ! Qu'importe pourvu que de cette phrase coule un flot de nectar ! N'importe qui peut faire de belles phrases. Ne reprochez pas à Claudel d'avoir une phrase en désordre. Le problème n'est pas de produire une belle phrase mais d'y incarner la parole. Qu'il y ait chez notre auteur des originalités, des contorsions, des tournures alambiquées parfois, Claudel lui-même s'en



plaint. Plus que nul sans doute il réalise l'insuffisance de son art. "Combien je désirerais, écrit-il à Jacques Madaule, que le Claudel écrivain disparût complètement et que sous les déguisements ridicules du littérateur on ne vît que l'homme qui y est incontestablement, c'est-à-dire le serviteur de Dieu, le passionné de la gloire, de la vérité et de l'amour de Dieu ?" <sup>40</sup>

Pour comprendre Claudel, il faut aller à lui non comme à un artiste mais comme à un chrétien. Les mots ne suffisent pas à traduire les jubilations de ce cœur trop plein et c'est pourquoi il arrive que l'un vienne à la place de l'autre. Il y a trop à dire en même temps, trop de merveilles, trop de mystère. Le désordre extérieur des mots traduit parfois mieux les révélations intérieures de l'âme que le ferait une phrase toute disciplinée. "Quand on parle amoureuxment de Dieu, dit Léon Bloy, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles qui chercheraient une source dans le désert".<sup>41</sup> Comme l'a écrit quelque part M. Roger Duhamel, "reste à voir si la clarté est l'alpha et l'oméga de l'expression littéraire. Écrire uniformément un sujet, un verbe et un attribut n'est guère compliqué ; ce n'est pas ainsi qu'on fait un grand œuvre. La clarté, belle qualité française, doit s'accompagner d'autres vertus ; seule, elle n'est le plus souvent qu'un aveu d'impuissance et de sécheresse."

Chez un inspiré comme Claudel, les bruits confus des mots ne s'expliquent pas plus de l'extérieur que les vagues causées par une immense chute d'eau ne s'expliqueraient sans la cataracte. Claudel est violenté par l'inspiration. Lisez le début d'une des grandes Odes :

*Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,  
Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain  
le souffle de l'Esprit, le raft sec, soudain la possession de l'Esprit !*

Au poète de se débrouiller comme il peut ! à lui d'échapper au plus tôt aux impulsions puissantes des muses ! Le Père Sertillanges a écrit qu'un style est vrai quand il répond à une nécessité de la pensée et quand il se tient intimement au contact des choses".<sup>42</sup> Or, nul style peut-être n'est

40. Cité dans Paul CLAUDEL, Pages de Prose, p. 23.

41. Cité dans Raissa MARITAIN, Les grandes amitiés (Ed. Maison Française T. 1, p. 263.)

42. SERTILLANGES, *La Vie Intellectuelle*, Paris (Revue des Jeunes) 1934, p. 21.

plus moulé par la pensée que celui de Claudel. Il touche les choses comme du doigt, les palpe pour ainsi dire, transmet dans son allure tout le mouvement de ce qu'il définit. Car Claudel ne peint jamais, ne décrit jamais. Il définit sans cesse. Les difficultés du drame claudélien ne diffèrent en rien des difficultés lyriques. Le drame claudélien est symbolique parce que toute créature matérielle a ici-bas une signification spirituelle. Tout être matériel, manifesté dans des contours bien définis, est, comme la concrétisation d'une idée, d'un secret dessein de Dieu. Ce n'est pas pour rien que Dieu a fait la terre ronde, l'arbre long et droit dans l'espace avec la tête tournée vers le ciel. Ces différentes propriétés, ces différentes caractéristiques, ce décalque extérieur des êtres, avec leurs mœurs, leurs habitudes et leurs sinuosités, sont comme l'expression des parties constitutives de leur forme substantielle, le mode de la poursuite de leur finalité intrinsèque. Il y a des poèmes entiers de Claudel qui semblent n'être qu'une explication des propriétés spécifiques des rêves, c'est-à-dire une définition du principe déterminant en eux la matière première, un essai d'interprétation des différentes phases particularisantes, individualisantes, des efforts et des contorsions grâce auxquels un être arrive à se constituer dans sa nature propre. Saint Thomas nous dit que c'est par leur forme substantielle que les êtres sont à l'image de Dieu. C'est par leur forme substantielle que les êtres se spécifient, qu'ils se distinguent et se rendent cognoscibles. Ils sont donc connaissables en tant qu'ils existent, en tant qu'ils sont ce qu'ils sont, et surtout en tant qu'ils sont à l'image de Dieu. Nous sommes ici en plein cœur de l'esthétique claudélienne. Inutile de parler de ses difficultés. "Il est ici question, dirait Maritain, d'expérience métaphysique. A la vue d'une chose quelconque, dit-il, une âme saura en un instant que ces choses ne sont pas par elles-mêmes et que Dieu est".<sup>43</sup>

Le système claudélien n'est à tout prendre que la poursuite de Dieu à travers le créé. Dans le drame, le problème se complique encore puisqu'il s'agit de présenter non seulement un être mais l'agencement de plusieurs êtres avec l'engrenage si compliqué des passions, des désirs, des conditions locales, etc. Tout de même, le théâtre de Claudel reste très abordable si on le considère avec intelligence. Certaines pièces, comme la trilogie : L'OTAGE, LE PAIN DUR, LE PÈRE HUMILIÉ, comme LE SOULIER

43. *Les Grandes Amitiés*, T. I. p. 202.

DE SATIN, ne se comprennent pas complètement si on ne les aborde comme de vastes tableaux historiques, où, de façon ou d'une autre, le règne de Dieu s'accomplit progressivement. C'est sous la lumière de la grâce que le monde claudélien évolue. On ne le comprend pas si on néglige cet aspect. Il ne faut pas chez lui accorder au treillis alambiqué des événements extérieurs une importance primordiale. On dirait que tous ces gestes, ces déclamations, ces contorsions, ces élans ne sont que des signes d'une réalité intérieure, d'un drame intime qui se poursuit au cœur de la vie, silencieux comme une rivière d'huile. Aucune pièce de Claudel, ne se comprend sans cette présence interne qui l'enveloppe comme d'un souffle d'éternité. C'est Claudel lui-même qui a dit, d'ailleurs, que chez lui, ce n'est pas, comme dans les autres drames, les caractères qui produisent l'action mais l'action elle-même qui prédomine. Nous ne connaissons pas très bien le Dieu de Claudel ; la poésie claudélienne n'est que le rejaillissement de ce Dieu sur notre existence.

Pour conclure, disons que s'il faut appeler clair l'auteur qui, à la mode réaliste, se contente d'exprimer la silhouette extérieure des êtres, tout ce qui est en eux objet de constatation immédiate et utile, très bien, Claudel est un auteur obscur. Mais si on considère que les réalités sensibles nous obscurcissent la vive lumière, si on admet que la clarté transcende nos réalités concrètes, que les créatures matérielles ont valeur de signe, de témoignage, Claudel prend figure d'auteur des plus lumineux. Si on admet que cette vie, comme l'enseigne l'Église, est en un sens une vie de ténèbres et que seule la vie éternelle sera vraiment lumineuse, on ne peut se défendre de trouver obscurs des auteurs qui évoluent sur la scène de ce monde comme si l'autre n'existait pas. L'œuvre de Claudel est au contraire toute pénétrée d'éclairs édeniques, d'éblouissement et de clarté. Je crois qu'aucun littérateur n'a donné si forte impression du surnaturel. L'initiation à Claudel est longue et exige de la patience. C'est vrai ! Plus on le lit plus on descend dans le mystère, plus aussi on y trouve de lumière. "Exprimer les choses, dit-il, c'est les exprimer reliées à cette cause, par le même lien dont nous-mêmes lui sommes reliés".<sup>44</sup> Claudel est en quelque sorte un voyant, un visionnaire !

---

44. Pages de Prose. p. 89.

On ne va pas chez lui par des précautions logiques bien que, comme dit Maritain, il soit "formidablement logique"; mais c'est la logique dont parle Pascal : celle du cœur, c'est-à-dire de tout l'être, de tout ce qui en nous pense et aime. Cette logique a pour moyen non le syllogisme, mais l'évidence. Il ne s'agit pas de démontrer un système, de prouver la vérité, c'est tellement évident ! "Dieu éclate tellement dans sa création" ! Il est ici, près de nous, devant nous. Il suffit de l'embrasser, de le manger, de l'adorer, d'acquiescer à la réalité. C'est tellement clair ! c'est tellement merveilleux, ce soleil et cette terre ! Il faut s'habituer à voir comme Claudel, avec lui, à voir tous les êtres dans leur rapport d'éternité, à sentir partout la présence active, effective de Dieu. Il est des phrases de Claudel qui germent en soi et qu'on ne comprend qu'après des mois, des années, telle cette définition descriptive et fonctionnelle de l'origine du mouvement : "L'origine du mouvement est le frémissement de la matière au contact d'une réalité différente, l'Esprit".<sup>45</sup>

J'ose ajouter dans un dernier mot que la présence de Claudel dans la vie d'un penseur me semble bien précieuse. Il est le poète tout à la fois de l'amour, de la foi, de la louange, de la joie. "J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, et c'est que toute cette souffrance, toute cette discorde, tout cet égarement, ce n'est pas vrai ! Il n'y a qu'à fermer les yeux pour retrouver dans la nuit notre trésor et l'impossibilité de la douleur, pour rendre tous ses droits sur nous à cet amour auquel nous ne pouvons dérober en nous la position de la veine et de l'artère".<sup>46</sup> Mais si ces pauvres voyelles qu'un homme énumère difficilement sont si lumineuses, que sera-ce quand Dieu nous parlera face à face dans un langage ineffable ?

---

45. Paul CLAUDEL, *Art poétique*, (Mercure de France), p. 8.

46. Pages de Prose, p. 102.

LES MUSÉES EN PLEIN AIR  
DANS LA SCANDINAVIE ET... LE QUÉBEC

Jacques ROUSSEAU,  
*Directeur du Jardin Botanique*

L'évocation du pays ancestral nous reporte naturellement vers la Normandie, d'où sont venus la moitié des Canadiens. De la France, nous gardons le souvenir le plus vivace. C'est la mère-patrie, la seule. Nous nous représentons avec émotion nos ancêtres gaulois évoluant dans une forêt clairsemée. Cette dévotion toutefois nous fait oublier que la Norvège aussi occupe une place dans notre ascendance et une place telle que beaucoup de Canadiens français ont autant de parenté scandinave que gauloise. Du pays le plus isolé de la Scandinavie sont venus, à l'époque de Charlemagne, ces écumeurs de mer que furent les Vikings ou Norseman. Établis dans l'ouest de la France, la région s'appela désormais la Normandie, c'est-à-dire "le pays des hommes du nord". Ils y étaient si bien installés en l'an 911, qu'un traité entre Rollon, premier duc de Normandie, et Charles le Simple, de France, les y fixa à demeure. Les Vikings s'unirent à la population et Rollon lui-même avait épousé dès 890 la fille du comte de Bayeux. Un descendant, Guillaume le Conquérant, s'embarquait, un siècle plus tard, à Dives sur la côte normande, pour aller s'emparer de l'Angleterre et en devenir le souverain. Comme en France, les Normands s'y fondirent avec la population locale. C'est également de ces parages que partirent plusieurs de nos ancêtres pour venir s'établir au Canada au XVIIe siècle. Étrange coïncidence, cette plage normande des environs de Dives, vit quelques siècles plus tard le débarquement des fils des Normands — Anglais et Canadiens — venus unir leurs efforts pour la libération de la France.

Les anciens Vikings de Norvège ont laissé des traces solides en Normandie. C'est à eux qu'il faut imputer la piteuse des cheveux blonds si

fréquents chez les nôtres. Un étranger, qui nous comparerait aux Européens, nous trouverait souvent plus de ressemblances physiques avec les Norvégiens, qu'avec les trois quarts des Français.

Après la conquête du pays, les Vikings s'unirent si bien aux vaincus qu'ils en adoptèrent la langue et qu'ils devinrent français. Leur idiome original laissa toutefois des traces dans la descendance. Vous connaissez peut-être la petite plante de nos bois, la médéole de Virginie, nommée populairement *jarnotte*. Elle donne un petit tubercule blanc à vague saveur de concombre. Le nom lui a été transposé d'une ombellifère de Normandie, le *Bunium*, inconnu au Canada, mais possédant également un tubercule. Le nom normand *jarnotte* ne pouvait venir du latin. Mais d'où ? De passage en Norvège, j'ai retrouvé *jardnot* (pron. yournot) appliqué également au *Bunium*. Le nom, même, apparaît déjà dans des sagas norvégiennes vieilles d'un millénaire, sous forme de *Jardbnotr* (pron. yardnot), signifiant "noix de terre". Pour repérer l'origine de plusieurs noms populaires normands, nous pourrions peut-être nous retourner avec avantage vers le norvégien.

Les Vikings, il me semble, ont laissé leur marque également dans l'architecture. Dans la campagne normande, les toits de chaume en pignon, se terminant à la pointe par une dalle de glaise remplie de terre de jardin, et plantée le plus souvent d'iris. Cet appareil rend le toit imperméable au point névralgique. Rien de plus pittoresque que ces couvertures de chaume surmontées d'une ligne de verdure. Dans l'est de la France, on recourt, par contre, aux dalles de pierre. Les vieilles demeures rurales de Norvège ont un toit recouvert de bouleau, puis de glaise et de terre gazonnée et plantée. Les toits sont parfois de véritables jardins. Le toit normand n'est peut-être simplement que le point extrême d'évolution du toit norvégien.

Cette étude d'architecture comparée est évidemment plus que sommaire et je la donne pour ce qu'elle vaut. Les éléments de comparaison me viennent de ces admirables Folkmuseum de Copenhague, de Stockholm et d'Oslo. Leur nom signifie littéralement "musée de folklore" mais l'appellation française consacrée dans les pays scandinaves, est celle de "musée en plein air".

Les Scandinaves sont étonnants. Séparés du reste de l'Europe par la langue, les habitudes et les longues nuits hivernales, ils ont imaginé des solutions que l'on rechercherait vainement ailleurs. Auprès des trois villes précitées, on a donc construit de véritables villages en y transportant les principaux types d'habitation rurale du pays, contemporains et anciens. Les meubles, les ustensiles, les vêtements et la literie ne sont pas des collections inertes sur les tablettes de musée, mais des objets en place qui laissent l'impression de servir quotidiennement. Le dimanche y amène des paysans des diverses provinces en costumes régionaux. Le village est artificiel, comme l'est tout musée ; mais les arbres et la verdure font un écran autour de chaque construction. Sitôt entré dans une demeure, on a l'impression d'être transporté dans le temps et l'espace.

Le musée en plein air d'Oslo comprend une maison rurale en bois de Norvège, vieille de sept siècles, la plus ancienne église du pays, en bois également, de cent cinquante ans plus âgée, des demeures aux façades ouvragées, d'autres, plus simples, rappelant nos camps de bûcherons. Transportons-nous dans l'île de Skansen, aussi rapprochée du cœur de Stockholm, que l'île Sainte-Hélène de Montréal. Les habitations rurales de Suède, diffèrent le plus souvent de celles de Norvège. Ce sont fréquemment de grandes constructions rectangulaires autour d'une cour centrale, où les voitures pénètrent par une porte cochère. Le village artificiel de Skansen n'a pas négligé les métiers ruraux : la forge, la tannerie, la soufflerie de verre, l'imprimerie, la céramique, fonctionnant sous les yeux des visiteurs. Dans un centre cosu, une demeure seigneuriale. Un coin éloigné, auquel on a donné un aspect sauvage, abrite un camp de Lapons. Ce peuple pastoral, élevant des rennes depuis des millénaires, occupe le nord du pays. Son habitation, ses méthodes de vie, sa langue, tout son bagage culturel le distinguent de l'agriculteur suédois. En quelques minutes, on peut se familiariser avec ses tentes, ses huttes de terre, son outillage primitif.

Un petit jardin zoologique renferme les principaux animaux sauvages et domestiques de la Suède. L'hiver, vous pourrez sans doute vous promener dans un traîneau lapon tiré par des rennes. La ville de Montréal pourra peut-être offrir un jour semblable distraction, car dans le projet de jardin zoologique de l'île Sainte-Hélène, j'ai suggéré pour les enfants des

promenades à dos de chameau l'été et des ballades en traîneaux tirés par des rennes, l'hiver.

Rien comme un musée en plein air pour rapprocher le citadin de la vie agricole à laquelle son sort est indissolublement lié. Aux habitants du pays et aux touristes il procure une visite rapide du pays et une couple de siècles d'histoire.

Ne pourrions-nous pas, nous aussi, avoir un musée en plein air ? Essayons d'imaginer ce qu'il pourrait être. Ce serait un grand terrain couvert d'arbres, à proximité d'une ville. Dans les trouées, des demeures : la vieille maison de pierre de la région de Montréal, la maison de pierre lambrissée de bois au nord-est des environs de Montmagny, la maison de bois en aval de Lévis, peinte différemment sur les diverses façades, la vieille demeure rurale du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup> siècle au toit si aigu qui a persisté parfois sur l'île d'Orléans et à Berthier-en-bas. Quiconque a voyagé dans la Province sait que le style de la maison varie avec les régions. L'évolution est parfois continue. Ainsi au nord de la baie des Chaleurs, la cuisine d'été se détache graduellement du corps principal à mesure que l'on avance dans la péninsule. Il faudrait qu'un architecte doublé d'un folkloriste et d'un géographe entreprenne, pendant qu'il en est encore temps, l'étude de l'habitation rurale.

Nos archives renferment assez de documents pour permettre la reconstruction d'une vieille église du régime français, minuscule édifice dont l'église de Tadoussac reste un témoin. Une vieille demeure seigneuriale, peut-être même "l'Habitation de Champlain", compléterait admirablement le tableau.

Nos moulins à vent ont un style régional depuis la tour de pierre, dont il reste des vestiges dans la région de Montréal, jusqu'au moulin toujours actif de la région de Saint-Jean-Port-Joli. La boutique du tanneur, la forge, la ferblanterie, la chandellerie, la fabrique de potasse et de perlasse, — de grandes industries jusqu'au siècle dernier, — la savonnerie domestique, autant d'aspects que mettrait en relief notre musée en plein air.

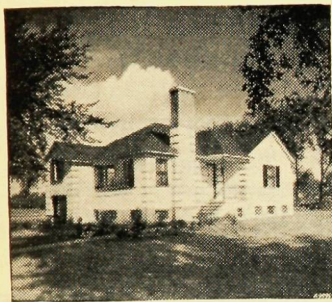
Les demeures et les boutiques auraient l'ameublement, les ustensiles, et l'outillage typique. La vieille demeure seigneuriale et l'église conserve-



# LE BÉTON

**matériau idéal pour toute construction**

Le béton vous assure toujours entière satisfaction. Coût de construction raisonnable, frais d'entretien minimes d'année en année, durabilité exceptionnelle et protection sûre contre le feu : quel autre matériau offre autant d'avantages ? C'est le matériau idéal pour les maisons, les hôpitaux, les écoles, les routes, les ponts — bref, pour toute construction... quelle qu'elle soit !



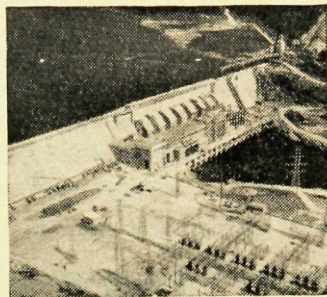
Résidence à Hampstead, P.Q.

*Le béton s'emploie dans la construction des résidences de tout genre et de toute grandeur.*



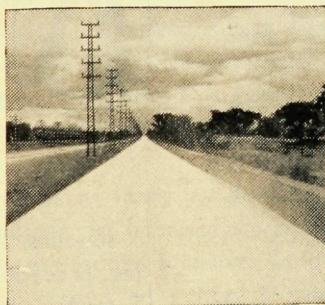
Ecole à Prince-Albert, Sask.

*Le béton assure la solidité nécessaire aux structures d'écoles et d'immeubles publics.*



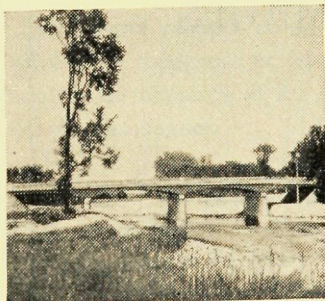
Centrale électrique du rapide  
Des Joachims, sur l'Outaouais

*Le béton n'a pas d'égal pour la construction des digues.*



Le boulevard Métropolitain  
de Montréal

*Les routes en béton sont sûres — elles durent plus longtemps et s'entretiennent à peu de frais.*



Pont sur la rivière Keswick,  
Cté de York, N.-B.

*La construction et l'entretien d'un pont en béton sont réellement économiques.*

## Canada Cement Company Limited

IMMEUBLE CANADA CEMENT COMPANY

Square Philippe

Montréal

Rureaux de vente à : Québec, Montréal, Toronto, Winnipeg, Calgary.

Nettoyeurs industriels,  
Conditionnement d'eau,  
Traitement d'huile.



**MAGNUS CHEMICALS LIMITED**

Paul-E. Pichet, Prés.

Jacques Clément, Sec.-Trés.

Paul Charbonneau, Dir.-Technique

## Les VOYAGES HONE

sont en mesure de vous procurer tout  
ce qui vous est nécessaire pour vos  
déplacements.

AVIONS - BATEAUX

CHEMINS DE FER

AUTOBUS

HOTELS

VOYAGES D'EUROPE

(individuels et en groupe)

CROISIÈRES

aux Antilles, en Amérique du Sud.

Voyages de noces et de vacances.

Tous billets émis aux tarifs officiels  
des Compagnies.

**1460, AVE UNION, MONTREAL**

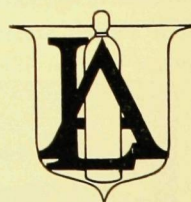
Tél, HA. 9108

HOMMAGES

DE

**CHRISTIN**

**MONTREAL**



"Tout pour la  
soudure, l'oxy-coupage  
et les procédés connexes."

Canadian **LIQUID AIR** Company

LIMITED

ST. JOHN'S - SYDNEY - HALIFAX - MONCTON - QUEBEC  
MONTREAL - TORONTO - HAMILTON - LONDON  
WINDSOR - WINNIPEG - REGINA - CALGARY  
SASKATOON - EDMONTON - VANCOUVER - VICTORIA

raient les anciennes décorations murales en bois sculpté. Les bâtiments de ferme, aux styles variés, seraient pourvus des instruments aratoires des différentes époques. Songeons qu'une province agricole comme la nôtre, n'a pas la moindre trace de musée consacré à la vie rurale. Et c'est pour cela que le jardin botanique accueille si volontiers les pièces pouvant constituer le début d'une telle collection.

Mon musée en plein air aurait un de ces anciens bâtiments à toits de chaume, dont les survivants embellissaient la campagne montréalaise, une section consacrée à la pêche gaspésienne, une cabane de chantier, une maison de colon en bois rond, les clôtures les plus typiques, une rétrospective de la culture et du broyage du lin, sans oublier le défilé des métiers rares comme celui de "piqueur de gomme de sapin".

La cabane à sucre sera mon coin préféré. J'en projette une depuis longtemps au Jardin botanique de Montréal pour abriter un "musée de l'érable"; mais si jamais se réalise le musée en plein air, il faudra y placer les spécimens anciens et modernes déjà rassemblés.

Pourquoi pas la revue des moyens de transport, depuis les navires de Jacques Cartier, les anciens canots d'écorce, mon grand rabaska de 36 pi. de long conservé au musée provincial de Québec, les tobaganes et les raquettes des Indiens, jusqu'à la première locomotive de Laprairie et les carioles, dont les cloches égaient encore les routes des campagnes.

L'entreprise ne serait pas complète sans habitations des premiers habitants du Québec, les huttes d'écorce de bouleau, — en forme de dôme ou coniques, — des Indiens forestiers, les demeures rectangulaires des Hurons et des Iroquois, comme en a vues Jacques Cartier à Hochelaga en 1535, la tente en peau de caribou des Naskapi de l'Ungava disparue depuis un tiers de siècle, et même la maison de terre et l'iglou de neige, qu'habitent l'hiver une partie des Esquimaux du nord de la Province, et du Labrador. À côté de ces demeures primitives, il faudrait le tipi en peau de bison des prairies, différant fondamentalement, des wigwams d'écorce de bouleau ou de peau de caribou par son event mobile, la minuscule tente de la suerie, où les Indiens de la forêt vont puiser des pronostics de chasse et le reconfort physique, et

même la tente tremblante du wabano, étroite comme un fuseau, où le jongleur préside à la consultation des esprits, et à la transmission de leurs messages aux mortels sujets terrestres, par l'intermédiaire d'esprits interprètes. J'ai vu construire et fonctionner l'une de ces tentes. Je puis prendre la relève et redevenir moi-même jongleur comme mon lointain ancêtre Pigarouich. Si jamais mon musée en plein air se construit et que le très honorable Saint-Laurent et l'honorable Duplessis et son Honneur le maire Camillien Houde veulent savoir l'avenir, j'organiserai pour eux un wabano et vous verrez trembler la tente comme jamais une tente n'a tremblé.

## HOKOUSAI ET L'IMAGERIE JAPONAISE

Claire GERVAIS

Partout hélas ! la même grave injustice pour tout génie qui se révèle indépendant du passé ! Voici le peintre qui a rajeuni, renouvelé, donné à la peinture de son pays un caractère vraiment japonais ; celui qui a exécuté 30,000 dessins, le fondateur de l'école dite "vulgaire", l'homme qui ne se contente pas, à l'imitation des peintres académiques, de représenter conventionnellement les fastes de la cour de l'Empire du Soleil Levant, mais qui a fait entrer dans sa peinture l'humanité entière du Japon. Enfin, le voici, cet affolé d'art, celui-là qui ne méritait pas d'être considéré comme un peintre sérieux par les hommes de goût de son temps !

Ce fut une figure étrange qu'Hokusai ! À la fois lourd et fin, plein d'esprit caustique, respirant la bonhomie et pourtant craintif et téméraire, vagabond à en être pouilleux, libre comme l'air et, aristocratiquement fier devant les grands. Misérable à pleurer de pitié, riche des mille allégresses que lui offre la nature, somptueux en ses rêves, amusé de tous les spectacles de la vie et par dessus tout amoureux de son métier de peintre. Si heureux de tenir dans sa main noueuse le pinceau ! C'est en résumé ainsi que nous le décrivent les historiens de l'art.

Nous avons à peine trois ou quatre portraits d'Hokusai. Il y apparaît avec un masque excessivement laid et fascinant. Sa fille l'a peint avec un visage sec et anguleux, plat et tout craquelé. Sur le crâne, quelques poils, le front labouré des paupières. Et voici comment il se peint : face soucieuse, crâne nu d'un bonze, front et tempes en ruines, épaules voûtées. Une ample robe découvre les sandales grossières d'un marcheur fatigué ; sur un bâton, deux mains aux doigts effilés de manieur de formes. Ce n'est que par ce détail que l'on peut pressentir l'artisan, l'artiste.

Le maître naquit vers 1760 à Honjo, faubourg populeux de Yeddo (Japon). Il y grouillait en ce temps-là, dans des maisonnettes aux cloisons de papier, force petites gens faisant mille métiers. Un de ces artisans, le miroitier Makaima, passe pour avoir été le père du maître, vrai ou adoptif, on ne sait pas.

Les biographes d'Hokousaï content une foule d'anecdotes sur sa crasse, ses orgueilleux caprices, ses bizarreries. Ils parlent aussi de ses 93 domiciles successifs, de ses fuites et vagabondages. Nous le voyons en prison, soldant les dettes que son vaurien de petit-fils a contractées. Nous le suivons par monts et par vaux, cherchant des émotions, s'arrêtant ici pour dessiner et là pour peindre. À travers ces souvenirs, il surgit en sa légende : "hurluberlu avec les hommes, vulgaire souvent par ses manières, mais toujours aimant passionnément l'art : fou de dessin !"

Nous savons que les impressionnistes ont enrichi leur technique de celle que nous apportèrent les artistes nippons, à commencer par Hokousaï.

À l'âge de 14 ans, Hokousaï entre comme apprenti, dans un atelier de gravures. Il y reste quatre ans et devient habile xylographe. Au cours des dix années suivantes (1786-1796), il quitte un atelier pour un autre, change souvent de nom. Avidé d'apprendre, en quête d'une règle, il étudie le haut style classique de l'Académie de Kano ainsi que les anciens maîtres chinois. Il se cherche dans le présent et dans le passé. Partout, il est en quête d'une doctrine esthétique.

En 1795, il commence ces innombrables séries de sourimono. Les sourimono, ces impressions merveilleuses où la couleur et le dessin bus par la soie du papier japonais donnent des images si joliment adoucies, si artistiquement perdues, délavées. Ces images par le soyeux du papier, la qualité des couleurs, le soin du tirage et encore par ce complément du gaufrage obtenu, par l'appuiement du coude nu de l'ouvrier sur le papier, n'ont rien de similaire avec la gravure d'aucun autre peuple.

C'est à ce moment aussi qu'il écrit plusieurs traités sur l'art de peindre. Écoutons parler ce Vinci de la peinture japonaise :

*Dès l'âge de six ans, j'ai commencé à dessiner et pendant 84 ans, j'ai travaillé dans l'indépendance des écoles, ma pensée, tout le temps tournée vers le dessin. Or, comme il m'est impossible de*

*tout exprimer en un si petit espace, je voudrais seulement apprendre que le vermillon n'est pas la laque carminée, que l'indigo n'est pas le vert et aussi apprendre, d'une façon générale, le maniement du rond et du carré, et des lignes droites ou courbes ; et si j'arrive, un jour, à donner une suite à ce volume, je mettrai les enfants en état de rendre la violence de l'océan, la fuite des rapides, la tranquillité des étangs et chez les vivants de la terre, leur état de faiblesse ou de force. En effet, il y a des oiseaux qui ne volent pas très haut, des arbres à fleurs qui ne produisent pas de fruits, et toutes ces conditions de la vie autour de nous méritent d'être étudiées à fond et si j'arrive à persuader les artistes de cette vérité, j'aurai le premier indiqué le chemin".*

Le noir lui fait dire :

*"Il y a le noir antique et le noir frais, le noir brillant et le noir mat, le noir à la lumière et le noir dans l'ombre. Pour le noir antique, il faut y mêler du rouge, pour le frais, c'est du bleu, pour le noir mat, c'est du blanc, pour le noir brillant, c'est une adjonction de colle, pour le noir dans la lumière, il faut le refléter de gris.<sup>1</sup>*

Puis, il écrit de nombreux contes, des romans pour adultes et enfants, dans lesquels il fait lui-même les illustrations. Il s'agit des "Livres Jaunes", cahiers à bon marché et de petit format. Ce double rôle d'écrivain et de peintre ne dura que jusqu'en 1804 où il n'est plus que peintre. Cependant, de 1805 à 1817, il se manifeste grand illustrateur de romans d'aventures. On a affaire à tout un monde de monstres, de dieux, de guerriers. Et à côté des comédies, des farces, un lyrisme ingénu, de belles princesses, des cavaliers aimant, rêvant, causant dans un décor charmant. Il peint admirablement de la main gauche, et sa peinture faite au moyen de ses ongles est tout à fait étonnante.

De ce temps commence l'amitié entre Hokusai et le romancier Bakin, amitié de dix ans, mais à intermittences et dont à la fin eut raison l'orgueil des deux hommes.

En 1817, la maîtrise d'Hokusai dans la gravure et le dessin s'accuse déjà pleinement. Mais, une fois de plus il est las et il s'en va avec ses pinces, ses godets, sa misère qui ne le quitte jamais. Il voyage à travers le

1. Goncourt (Edmond de) Hokusai. Paris, Charpentier, 1896.

Japon. Il fait un bref séjour à Kioto, capitale de la peinture officielle, "foyer du grand style". Partout Hokousaï cherche la matière picturale, quête des prétextes à s'émouvoir, des modèles pour s'enthousiasmer.

Et ses amours ? En a-t-il jamais eues ? Sa famille ? On ignore à peu près tout de sa femme si ce n'est qu'elle lui demandait sans cesse de l'argent. De ses enfants, presque rien. Seule, sa troisième fille, peintre, nous est un peu connue.

Lorsqu'on veut parler de la vie d'Hokousaï, le mot "misère" avec ses synonymes revient en obsédant leitmotiv. Que n'a-t-il pas fait pour ne pas mourir de faim ! Et pourtant ce gueux par fatalité ou par vocation, est intraitable en son honneur d'artiste.

Puis, vient le temps de la vieillesse et de l'exil. Pour échapper à ses créanciers Hokousaï se cache à Ouraga (1834). Sa résignation est magnifique. Il note qu'en hiver, il n'a qu'une robe usée jusqu'à la corde, mais il s'effraie surtout de manquer de papier, de pinceaux, de couleurs. Et pendant ce temps la famine dévaste le pays.

Il a traversé tous les genres d'épreuves que le destin réserve souvent aux purs artistes. Pour finir, sa maison brûle et avec elle un amas considérable d'œuvres que le maître conservait précieusement. Malgré tout, il se remet à travailler à 80 ans. En 1848, il quitte Honjo pour le quartier voisin d'Acakousa. C'est là qu'il tombe malade l'année suivante. "Si le ciel me donnait encore dix ans", disait-il, "peut-être alors pourrais-je devenir un vrai peintre". Il fut enseveli dans le petit cloître de Sekiodji. Sur la face latérale de la pierre tombale on lit : "Nanso in Kiyō Hokousaï Shinshi", qu'il faut traduire : "Hokousaï, fameux original, homme sincère".

Hokousaï illustra seul plus de 120 ouvrages dont l'un, le Saniko-Gwaden, compte 90 tonnes ; des manuels pratiques pour l'enseignement du dessin pour décorateurs et peintres, des contes, des romans, des recueils de chansons, de multiples albums d'oiseaux, de plantes, remplis de croquis pleins de fantaisie et d'humour. Il fut abondant, varié, génial. Il a tout abordé et tout réussi. Il a passionnément aimé sa patrie, chéri sa beauté, sa clarté, s'ingéniant à reproduire sa vie, c'est-à-dire la vie.



Hokusai a peint son Japon quand il pleut, neige, vente, lorsqu'il s'éveille dès l'aube, ivre de lumière, ou dormant gavé de nuit. Les cerisiers y dressent perpétuellement leurs bouquets et les bambous y foisonnent sous la brise ou dans la tempête.

Peut-être y a-t-il aujourd'hui des peintres nippons plus élégants, meilleurs coloristes, il n'en est sûrement pas de plus mâles. Demeurer soi, ne demeurer que soi. Il n'est pas d'idéal supérieur à celui-là, et tel était avant tout Hokusai, lui-même !

## COURRIER DES LETTRES

### LA VIE D'UN PEUPLE

C'est la haute et louable ambition d'un historien parvenu au faite de sa carrière, qui a publié de nombreux livres, qui s'est acquis une réputation avantageuse, de reprendre tous les matériaux accumulés au cours d'une vie studieuse et d'offrir à sa patrie l'image qu'il a appris à se faire d'elle au cours des âges. Pierre Gaxotte n'a pas résisté à cette tentation noble et il eût été regrettable qu'il n'eût pas cédé à ce légitime entraînement. Nous serions privés d'un ouvrage de quelque douze cents pages qui contribuera beaucoup à la connaissance du peuple français et ajoutera à son prestige. N'est-ce pas amplement suffisant pour que nous nous en réjouissons ?

Il serait superflu d'évoquer longuement les titres de Gaxotte à notre amitié intellectuelle. Ses principaux ouvrages ont mis en pleine lumière l'action véritable de Louis XIV, réhabilité la mémoire faussée de Louis XV et apprécié avec équité la Révolution, tiraillée entre ses admirateurs et ses détracteurs. Pour cet écrivain de race, l'histoire est à la fois une science et un art ; il se tient également à l'écart de l'étalage d'une science érudite et revêche, tout comme il dédaigne les flons-flons trompeurs des récits romancés. C'est un humaniste, dans la pleine acception du terme, et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. S'il se débrouille avec finesse dans les méandres de la diplomatie et les intrigues des cours, il sait aussi étudier avec la compétence du spécialiste le cours des denrées agricoles et le mécanisme des systèmes financiers en vogue à telle ou telle période. Il ne donne donc pas du passé une image fragmentaire et forcément partielle, il s'applique au contraire à reconstituer tous les éléments d'une synthèse vivante. Sous sa plume, l'histoire n'est pas un registre nécrologique, c'est le langage d'un témoin retrouvant sous la poussière vétuste des archives et des textes la réalité rayonnante de ce qui, ayant été, n'a pas cessé d'être.

Ce que j'en dis ici s'applique à l'ensemble d'une œuvre déjà abondante et riche, même si son auteur est encore loin du terme de sa course. Son *Histoire des Français* (Flammarion) ne fera que confirmer ce jugement. Le titre à lui seul fournit une précieuse indication sur la portée de l'entreprise. Il y a autant d'histoires que d'historiens ; c'est-à-dire que, sans fausser délibérément les faits, chacun les interprète à sa façon, les présente dans

l'éclairage de son choix. Il n'en peut être autrement, malgré les prétentions saugrenues des partisans de l'histoire objective, décharnée, voire marmoréenne. Dans l'ensemble, cependant, les écrivains s'attachent surtout à la vie publique et officielle, dont le rappel est au demeurant plus facile. Gaxotte a voulu combler une lacune. Il nous en avertit : "Le lecteur semble se tenir toujours au côté des rois, des ministres, des généraux, des ambassadeurs, des chefs de partis. Le mélange des événements divers qui forme le tissu des choses humaines ne lui apparaît que sous une forme policée et noble. Il siège au Conseil. Il lit les dépêches des chancelleries. Il apprend comment on gagne une province et quelles sont les qualités d'un bon négociateur. Il ne voit guère les Français. En me servant des recherches et des ouvrages de l'école historique contemporaine, j'ai essayé de les lui montrer d'âge en âge, tandis que la France se bâtit, avec leurs façons de vivre, leurs formes sociales et administratives, leurs usages, leurs croyances, leurs techniques, leurs manières de penser et de sentir, source de leurs erreurs et de leurs succès".

Il serait incongru, dans une simple note, d'épiloguer sur quelques-uns des innombrables sujets abordés par l'historien au cours d'un destin doublement millénaire. On retrouve dans cet ouvrage ses qualités d'information étendue, de souple compréhension et d'équitable impartialité. Cette épopée, lucide et fervente, demeurera un monument irremplaçable. Moins pessimiste que le grand Bainville, dont les dernières pages de son histoire de France rendent le son d'un cœur blessé, Gaxotte peut conclure : "Les esprits sagaces, peu nombreux par siècle, savent discerner les changements de direction dans la marche des choses. Ceux-là ont peut-être déjà vu que l'heure du changement a sonné pour la France. Alors, ce n'est pas l'angoisse qui devrait être dans les cœurs, mais l'espérance". La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. Sur un plan bien différent, Gaxotte rejoint Péguy. Il a compris que les jeux ne sont jamais faits, que l'enchaînement rigoureux des causes n'exclut pas l'action féconde de l'homme.

\* \*

\*

#### QUAND ON SE BAT AU NOM DE DIEU

Je me demande si la boutade de Paul Valéry au sujet de l'histoire vaut d'être retenue, même si elle est fréquemment citée. Il est fort possible après tout, du fait de la faillibilité de notre esprit et de l'intervention des passions et des préjugés, que la relation des événements du passé ne

procure pas un enseignement valable et pratique. À la vérité, les situations au cours des âges ne sont pas exactement les mêmes ; s'il nous est loisible de dégager certaines analogies, certaines coïncidences, quelques points de contact peut-être plus superficiels que réels, en revanche il devient extrêmement présomptueux de mettre en relief des identités fondées seulement sur des ressemblances. On risque en effet alors de s'égarer sur de fausses pistes et de tomber victimes de mirages nous dissimulant les réalités authentiques.

Ce n'est pas un plaidoyer contre l'histoire que j'entreprends ici. Mon propos est tout à fait autre. Malgré les inévitables limitations qu'il faut assigner à cette discipline intellectuelle, j'estime au contraire que l'histoire bien comprise et bien assimilée constitue une riche formation dont aucun esprit cultivé ne peut se dispenser. Les leçons de psychologie sont multiples et précieuses. On voit agir les hommes, on saisit les mobiles secrets de leurs actions et de leurs décisions, on se prend à rêver à ce qui fût advenu si tel geste n'avait pas été posé, si telle parole n'avait pas été prononcée. Car malgré les éléments permanents, il y a toujours, dans une conjoncture historique, le nez de Cléopâtre ou le grain de sable de Cromwell, c'est-à-dire des impondérables.

Le grand public est surtout attiré vers le côté romanesque ou sentimental de l'histoire ; à un récit politique, militaire ou diplomatique, il préfère une biographie. Il se passionne pour les malheurs de Marie Stuart ou les amours tragiques de Rodolphe de Habsbourg et de Marie Vetséra. Mais ce serait faire injure à ce même public en ne le croyant pas capable de s'élever à un ordre de considérations plus hautes et moins futiles. C'est ici que les historiens sont en cause. Pendant trop longtemps, ils ont rédigé des bouquins lourds et indigestes, bourrés de notes et de références, sans un souci très poussé de l'expression. Quoi d'étonnant que des profanes n'aient pas eu le courage de s'attaquer à ces livres d'aspect rébarbatif et savant ! La science, bien sûr, nous y croyons, mais n'est-il pas à souhaiter que la science, comme la vertu, se fasse aimable et attrayante ! Avouons avec joie qu'en ces dernières années un grand effort a été tenté dans cette direction. Des éditeurs avisés ont organisé des collections historiques indispensables à toute bonne bibliothèque. Je ne veux citer qu'un exemple pour démontrer qu'il existe une grande catégorie de lecteurs pour les ouvrages sérieux, à condition qu'ils ne soient pas assommants. On reconnaîtra volontiers que la grande synthèse vigoureusement menée par Daniel-Rops sur l'histoire sainte et les premiers temps du christianisme n'obtient pas son éclatant rayonnement par l'exploitation du scandale ou le recours à la pornographie ! Et cependant, parce que vous êtes en présence d'un écrivain compétent et probe, d'un écrivain à la langue sûre et soignée, vous tenez là un grand succès de librairie.

Dans la même veine, il faut retenir une initiative heureuse. Sous le titre général de "Connaissance de l'histoire", il existe une série d'ouvrages très accessibles, qui ne sacrifient toutefois en rien à la facilité, et qui sont signés par des noms estimés comme ceux de Léon Homo, Marcel Brion, Auguste Bailly, Jean Canu, Saint-Aulaire, Jean Albert-Sorel, Lucas-Dubreton, Jules Bertaut, Adrien Dansette, Maurice Reclus. Le dernier en date dans cette collection est consacré aux *Guerres de religion* (Arthème Fayard) et couvre la période troublée s'étendant de 1559 à 1610. Son auteur est le duc de Lévis-Mirepoix, à qui nous devons déjà plusieurs volumes sur le XVI<sup>e</sup> siècle, notamment un excellent *François Ier*, et dont nous connaissons les liens étroits le rattachant au Canada français, du fait de son aïeul, le chevalier de Lévis.

Un bref rappel des faits paraît indispensable pour l'intelligence du récit. L'avènement de Charles IX, en 1560, donne le véritable pouvoir à Catherine de Médicis, désireuse de maintenir à égalité les plateaux de la balance entre catholiques et protestants. Pour seconder ses vues, elle dispose de l'entière collaboration de son chancelier Michel de l'Hôpital qui, en un temps où le fanatisme fait loi, fournit de multiples témoignages de son bel esprit de tolérance. La paix n'en demeure pas moins de plus en plus troublée et l'on s'attend à ce que l'on en vienne bientôt aux coups. Sur le rôle précis de Catherine de Médicis, les historiens se sont partagés ; dans la veuve inconsolable d'Henri II, dans la femme secrète et fastueuse, les uns envisagent une Italienne ambitieuse et rouée. Uniquement préoccupée de maintenir sa puissance, les autres découvrent avant tout une femme soucieuse de la grandeur de la couronne et de l'unité de la France. Lévis-Mirepoix incline vers une conclusion avantageuse. "Elle ressentait profondément, écrit-il, on n'en saurait douter, la grandeur de la couronne qu'elle soutint, par des moyens de fortune, sur la tête de trois de ses fils, avec une vue vraiment capétienne, c'est-à-dire précise et élevée, de l'unité nationale et des destinées françaises. C'était l'avis d'Henri IV qui, bien loin d'avoir eu toujours à se louer d'elle, dira néanmoins, plus tard : "Entre les Bourbons et les Guises, fallait-il qu'elle jouât de personnages pour garder, comme elle a fait, à ses enfants, la couronne, qui ont successivement régné par la sagesse d'une femme si avisée".

L'échauffourée de Vassy met le feu aux poudres ; la France est saisie d'un long tremblement de colère et de haine. François de Guise, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et le connétable de Montmorency commandent les troupes catholiques, cependant que les protestants sont sous les ordres du prince de Condé et de l'amiral Coligny. Comme on le voit, les grands noms de France se retrouvent des deux côtés de la barricade. Et quelle tra-

gique hécatombe : Bourbon périt sous les murs de Rouen, François de Guise est assassiné au siège d'Orléans, Montmorency meurt après la victoire qu'il a remportée à Saint-Denis, Condé, vaincu, est tué à Jarnac par le duc d'Anjou, Coligny enfin disparaît au cours de l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, dans la nuit du 24 août 1572. On a beaucoup discuté de l'événement. Les responsabilités semblent très partagées. Il y a lieu en tout cas d'affirmer que cette condamnable décision a été prise dans l'affolement le plus complet et qu'elle a été, dans une grande mesure, un réflexe de peur. C'est alors que l'ambassadeur espagnol écrivait au duc d'Albe : "Ce massacre n'a pas été prémédité, mais subitement résolu. Ils ne voulaient tuer que l'Amiral et donner ensuite à entendre que c'était le duc de Guise qui avait fait le coup pour pouvoir s'en disculper devant les protestants du royaume, d'Angleterre et d'Allemagne". Il y a ainsi dans l'histoire des erreurs fatales qui entachent la mémoire de grands personnages.

Sous le règne pénible d'Henri III, les catholiques forment la Ligue dont le commandement relèvera d'Henri de Guise et dont l'inspirateur moral sera son frère, le cardinal de Lorraine. La grande inquiétude des milieux orthodoxes, c'est que depuis la mort du duc d'Anjou, l'héritier de la couronne de France est un huguenot, Henri de Navarre. Ce sera la guerre des trois Henri, dont deux disparaîtront précipitamment. Le roi fait en effet assassiner Guise à Blois et c'est devant son cadavre étendu à ses pieds qu'il aurait prononcé la phrase célèbre : "Je ne savais pas qu'il fut si grand !" Se rendant ensuite chez sa mère, Catherine, il lui déclare : "Je suis redevenu roi de France, madame". Mais la vieille Florentine est tout simplement épouvantée et répond à son fils : "Vous avez fait mourir le duc de Guise ! Vous avez taillé, je ne sais si vous pourrez aussi bien recoudre". Elle ne savait pas si bien dire. Quelques mois plus tard, c'était au tour d'Henri III de tomber sous les coups d'un assassin, un Dominicain exalté et à demi dément, Jacques Clément. Fort heureusement, il eut le temps, avant de rendre l'âme, de s'entretenir avec le Béarnais et de l'exhorter à se faire catholique afin de monter sur le trône de France.

La situation n'était pas pour autant rétablie. Il faudra quelques années à Henri de Navarre pour devenir Henri IV. Les catholiques modérés, inquiets des désordres continuels au sein du royaume, lui sont favorables, comme le démontrent les États-Généraux de Paris. Après les conférences de Suresnes et de Saint-Denis, il abjure le protestantisme ; ce sera, pour la Ligue, un coup mortel, ce sera, pour la France, le début de la réconciliation nationale. La paix rétablie partout, Henri IV, secondé par Sully, refait les finances du pays, s'intéresse activement à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Cette ère nouvelle prend brusquement

fin par le coup de poignard de Ravillac, en mai 1610. Ainsi se termine un règne bref, mais qui compte parmi les plus glorieux et les plus bienfaisants que la France ait connus. "Comme l'a souligné M. Louis Madelin, grâce à l'empreinte d'Henri IV, les troubles de la régence resteront superficiels : "C'est la gloire d'Henri qu'en quelques années il eût, à ce point, rendu son assiette au pays que nulle agitation ne pouvait plus la lui faire perdre réellement".

\*

\* \*

### LES VRAIS ATHLÈTES DE DIEU

Il subsiste toujours des préjugés sur l'hagiographie ; je ne parle pas chez les agnostiques, les indifférents, les négateurs systématiques, mais chez les bons catholiques, chez ceux qui en toute probité de conscience s'affirment d'excellents chrétiens. Ne leur jetons pas la pierre trop hâtivement. Cette erreur plonge loin ses racines dans de fades réalités. Pour beaucoup, la pierre d'achoppement, ce fut la niaiserie de certains récits édifiants comparables aux chromos bariolés qui affligent encore les lieux de prière et de recueillement. Quiconque possède un minimum de bon sens et une once de goût artistique ne peut qu'éprouver une lassitude extrême à parcourir ces textes où l'on nous présente des êtres désincarnés, déjà couronnés sur terre de cette auréole des images pieuses enfouies entre les pages des épais missels. C'est oublier que les saints ont été des hommes, c'est-à-dire des combattants, qu'ils ont été, selon une expression riche de signification, des athlètes de Dieu, et qu'ils ne se sont guère complus dans les sentiments à l'eau de rose et les attitudes penchées ! Ignace de Loyola et Vincent de Paul n'étaient pas des femmelins, des trembleurs. Et notre Jean de Brébeuf n'a pas laissé la réputation d'un être enclin aux évanouissements...

Ces lutteurs, pour les faire revivre, il faut des plumes fortement trempées. Henri Pourrat est de cette taille. Toute son œuvre constitue un hymne aux réalités terriennes, fortement ancrée sur le folklore et la vie de plein air. À la suite de Péguy, ce ferrailleur impitoyable qui s'attendrissait à l'évocation de la bonne Lorraine qu'Anglais brûlèrent à Rouen, il a voulu tracer des médaillons pour l'exaltation durable des saints de la patrie. La France a fourni un contingent nombreux d'hommes et de femmes qui ont choisi la meilleure part. À toutes les périodes de l'histoire, nous les retrouvons, aussi déterminés à défendre la terre française qu'à servir le Christ.

Ah ! l'histoire... Elle est ingrate, elle est partielle. Elle jette ses filets, elle ne retient que les généraux, les rois, les ministres, quelques figures pittoresques. C'est à peu près tout. Il a fallu tout l'effort de Seignobos et de Gaxotte pour rappeler que derrière ces batailles et ces traités, il y avait aussi un peuple qui souffrait, un peuple qui peinait, un peuple qui aimait, un peuple qui espérait. Et des saints, il est rarement question. Leur action est loin d'être nulle, même sur le plan strictement temporel. "Au bout du compte, écrit justement Pourrat, ce sont ceux qui ont le mieux tenu la ligne, la voie qui monte du verger de Jehanne ou du pré de Bernadette vers ce monde que le Christ tiendra entre ses mains, dans la vérité, la charité et la lumière. Malgré les manquements, parfois, de ses Français, la France a tâché de marcher vers la grande amitié que Dieu attend des hommes." Nous n'y pensons pas très souvent.

Henri Pourrat a composé une galerie d'une cinquantaine de personnages dont aucun ne se ressemble, même si tous poursuivent la même sublime ambition (Boivin). Martin, Geneviève, Bernard, Louis, François de Sales, Jean-Marie Vianney, Thérèse de l'Enfant-Jésus, je ne cite ici que les plus connus. Mais il en est d'autres qui seront pour beaucoup une révélation. Une bergère analphabète, une moniale inconnue au fond de son couvent, voilà des héroïnes comme il ne nous est pas souvent donné d'en rencontrer. Tous ces saints témoignent de la foi, témoignent aussi de la vitalité de celle qui mérita d'être appelée la fille aînée de l'Église. Un tel palmarès fait oublier beaucoup de fautes, beaucoup d'erreurs. Grâce à Henri Pourrat et à quelques autres, l'hagiographie devient un genre littéraire qui n'est pas à négliger. Ce qui est encore plus important, la sainteté ne nous apparaît plus sous les traits exsangues de quelques créatures faiblards, mais le vif éclairage d'un destin humain puissant et victorieux.

\* \*

\*

### CE FURENT DES FEMMES DE FRANCE...

Le titre *Reines de la France* est à noter : il y a bien dans cette galerie quelques reines de France, mais surtout des souveraines qui, pour n'avoir jamais été sacrées ni posséder quelques gouttes de sang bleu, ont exercé un prestigieux empire sur la France. Jean Cocteau avait écrit ces souples notices pour accompagner les gravures du regretté Christian Bérard dans un livre de luxe. Il lui vient aujourd'hui l'idée de les réunir en un bref volume, tout en redoutant qu'elles souffrent un peu auprès du lecteur d'être ainsi esseulées. Crainte inutile, puisque ces textes cursifs, rédigés



d'une pointe ailée, remuent quelques cendres encore chaudes et favorisent de plus vastes évocations en notre esprit. Un modeste trébuchet, de la meilleure venue.

Cocteau dispose du dangereux génie des formules frappantes. Il agace souvent par ses voltiges, par la tension constante d'une expression où l'originalité à tout prix n'est souvent que la récompense d'une recherche vaine. Il parvient ici à se dépouiller de ses ornements habituels où le bric-à-brac voisine avec les perles de l'eau la plus pure. Ces femmes prestigieuses, en des domaines tellement différents, il les campe en quelques lignes ; elles défilent devant nous dans les poses où les a à jamais fixées l'histoire. Un trait ou deux, et le portrait est brossé.

De sainte Geneviève à Anna de Noailles, c'est un long voyage ; les canons d'appréciation se déplacent. Et cependant, on retrouve dans cette vingtaine de grandes dames un bel échantillonnage de qualités françaises. J'aime ainsi lire sous la plume de Cocteau : "De tous les écrivains de France, Jeanne d'Arc est celui que j'admire le plus. Elle signait d'une croix, ne sachant point écrire. Mais je parle de son langage, et de ses brefs qui sont sublimes. Pourquoi écrit-elle, s'exprime-t-elle si bien ? C'est qu'elle pense bien et que c'est la première vertu d'un style..." Un petit livre peu important, mais exquis.

\* \*

\*

### UNE ÉNIGME DURABLE

Le sort du petit prisonnier du Temple demeure une énigme à laquelle de nombreux historiens se sont attaqués. C'est devenu un petit jeu de société de se demander si le jeune prince a survécu, tout comme l'on continuera longtemps de s'interroger sur la véritable identité de l'inconnu au masque de fer. (Un écrivain ne vient-il pas de laisser entendre qu'il s'agirait tout simplement de Molière !) Les uns partagent la thèse dite évadionniste, selon laquelle le fils de Louis XVI aurait réussi à s'échapper ; si l'on se range à cet avis, il faudrait ensuite le reconnaître dans la quarantaine de dauphins présumés, dont le plus célèbre a été Naundorff, que Pierre Gaxotte a exécuté en une étincelante chronique parue au *Figaro littéraire*. Les autres, moins ingénieux ou plus confiants, acceptent sans sourciller la prétention de tous les manuels d'histoire : l'enfant est décédé le 8 juin 1795.

Louis Hastier (*La double mort de Louis XVII*, Flammarion) a repris les pièces du procès et il les a soumis à un sévère examen. Il discute de façon serrée les prétentions de ses devanciers, les pourchassant jusque dans leurs derniers retranchements. Sa conclusion est nouvelle et plausible ; c'est le plus qu'on en puisse dire, c'est sans doute le plus aussi qu'il est toujours possible de dire en des matières aussi controversées où les affirmations catégoriques frisent l'absurde. L'historien ne cherche pas à convaincre, il n'a aucune thèse à faire triompher, il s'emploie diligemment à éclaircir un débat obscur et à mettre de l'ordre dans les témoignages qui de prime abord paraissent souvent contradictoires.

Pour Hastier, la théorie de l'évasion ne repose sur aucun postulat solide. Mais s'il est convaincu que Louis XVII est mort au Temple, il soutient que ce décès s'est produit avant la date généralement indiquée. Selon Pierre Audiat, le préfacier, "Louis Hastier est parvenu à établir, non par des raisonnements, mais par des indices matériels, qu'*au mois de janvier 1794 tout se passe à la prison du Temple comme si Louis XVII était mort.*" La disparition daterait donc d'environ une année et demie avant le moment indiqué sur l'acte de sépulture.

Reste la démonstration, patiente et minutieuse. On nous instruit tout d'abord sur la santé fragile de l'enfant, dont le sang charrie la tare syphilitique héréditaire des Bourbons. Son frère aîné est mort très jeune, tout laisse prévoir qu'il suivra ses traces. Plusieurs médecins lui ont prodigué leurs soins, mais aucun n'a eu la prétention de le guérir. De toute évidence son état général ne peut que dégénérer rapidement dans l'étroit réduit où il est confiné, sans air, sans soleil ; de plus, la preuve est faite désormais que le gouvernement révolutionnaire, n'osant recourir à l'empoisonnement ou à tout autre mode violent de suppression, préférerait le voir décliner naturellement, sans aucune intervention. On s'ingéniait même à le pervertir, ce qui constitue sans doute le crime le plus odieux qu'on ait pu commettre, étant donné le jeune âge de l'enfant.

Pourquoi, se demandera-t-on, les autorités avaient-elles intérêt à laisser entendre que le dauphin vivait après janvier 1794, s'il est vraiment mort à cette date ? Pourquoi avoir même eu recours, comme on le prétend, à une substitution, celle d'un enfant retardé, qui devait jouer le rôle de Louis XVII et que personne ne pouvait jamais voir ? Pourquoi, après toutes ces précautions, avoir annoncé le décès, le 8 juin 1795 ? Les réponses sont faciles à fournir, si l'on accepte le point de départ. Le petit prince était l'otage de la nation. Il pouvait servir de gage très précieux dans les négociations entamées avec les puissances étrangères combattant alors

Tél. HARbour 2528

LAVAGE DE VITRES

**EXCELSIOR Ltée**

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St.

Montréal

ATlantic 4746-47

5173 GATINEAU

**Z. ROCHON**

Boucher - Épicier - Butcher

Bière - Porter - Ale

Livraison gratuite

Free Delivery

FOURNISSEURS DE VIANDES DE CHOIX  
AUX HOTELS, RESTAURANTS ET CAFETERIAS

**Edgar Mailhot Ltée**

LTÉE

2185 est, rue Mont-Royal

AMherst 1161

HOMMAGE DE

**La Coopérative Fédérée de Québec**

...une coopérative de coopératives qui groupe 50,000 familles rurales  
du Québec.

La ferme est une institution économique et sociale. Ce que la coopé-  
rative agricole lui apporte, c'est un perfectionnement économique  
et social.

Une Centrale prolonge l'action des locales qui, elles-mêmes,  
prolongent la ferme.

**LA COOPERATIVE FEDEREE DE QUEBEC**



●

**LES BISCUITS  
DAVID SONT  
TOUJOURS  
FRAIS,  
CROUSTILLANTS  
ET SAVOUREUX!**

●

Si votre épicier ne les a pas,  
envoyez son adresse à

**DAVID & FRÈRE** LIMITÉE  
1930, rue Champlain, Montréal

la France. Une fois la paix signée avec la Vendée d'une part, avec l'Espagne de l'autre, il n'y avait plus aucun inconvénient à révéler une partie de la vérité, c'est-à-dire la mort, mais il eût été inconvenant de proclamer que pendant dix-huit mois on avait eu recours à une imposture.

D'après plusieurs textes, il semble bien que les proches du défunt ne s'y sont pas trompés. La duchesse d'Angoulême, sa sœur, et Louis XVIII, son oncle, n'ont jamais douté de la vérité. Il est démontré qu'ils n'ont jamais cru à l'évasion et tout paraît indiquer qu'ils pencheraient pour la date de 1794 au lieu de 1795. Aujourd'hui, tout cela est bien éloigné de nos préoccupations. C'est néanmoins un point d'histoire d'un intérêt passionnant. Le récit de Louis Hastier nous permet de nous rendre compte, une fois de plus, de l'horreur des temps révolutionnaires. Il est effarant de penser qu'il se trouve toujours des êtres capables de se transformer en de véritables bêtes humaines. Un Hébert et un Chaumette ne sont que les ancêtres des tortionnaires des camps de concentration allemands et russes. Ils s'attaquent à un enfant innocent avec un sadisme et une sauvagerie qui confondent. Même si les détails précis sur la vie du jeune dauphin nous échapperont toujours, nous en savons assez pour comprendre qu'il a été un martyr inconscient au service d'une cause qu'il ne comprenait sûrement pas. C'est une loi terrible de la nature que tout enfantement s'effectue dans la douleur et dans le sang, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un régime social.

\* \*

\*

## UN ANGE DÉCHU

Voici l'un des personnages les plus étonnants de l'histoire ; malgré les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés, on ne parvient pas à le saisir. Il est demeuré un mystère, même pour ses proches, même pour sa femme, qui fit graver sur sa tombe l'inscription suivante : l'énigme du monde. Sa fortune politique a quelque chose d'inouï. Il devient l'idole des deux souverains sous lesquels il a servi, Jacques Ier et Charles Ier d'Angleterre. À tel point que ce sont ces deux rois qui lui demandent conseil et l'appuient dans ses plus folles aventures. Il brouille l'échiquier diplomatique, entreprend des équipées déraisonnables en Espagne et en France, se heurte en définitive à la résistance lucide et froide de Richelieu. Finalement, le peuple anglais se dresse contre lui et il périt sous le fer d'un assassin, à trente-six ans.

Extraordinaire destin, admirablement reconstitué par Philippe Erlanger (*Georges Villier, duc de Buckingham*, Gallimard), dont la biographie extrêmement vivante se fonde sur des sources britanniques et françaises. Georges Villier n'était pas d'une naissance qui devait le pousser jusqu'au premier poste de l'État. Mais il est d'une beauté troublante, il possède une figure d'ange qui irradie un charme dont Jacques Ier sera la première victime. Il l'aime comme son fils, tout comme Charles Ier l'aimera comme son frère et ne l'oubliera jamais. Son ascension est d'une rapidité fulgurante. Le favori détient toutes les avenues du pouvoir, il traite avec morgue et hauteur les parlements et il prépare la révolution de 1648 à laquelle il n'assistera pas.

Les conflits religieux et politiques prennent toute leur ampleur sous le premier Stuart. Jacques veut imposer l'anglicanisme aux persbytériens et aux puritains et il persécute les catholiques qui, poussés à bout, organiseront la conspiration des poudres. Pacifiste convaincu, malgré les dangereuses fougades de Buckingham, il refuse les dépenses nécessaires aux entreprises extérieures de l'Angleterre, mais il ne lésine jamais pour assurer le caractère somptueux de sa cour et surtout pour gaver son favori, qui mène un train de vie fastueux, évoquant les personnages hauts en couleurs de la Renaissance. Dès que les parlements font des remontrances au souverain, il les congédie, assurant ainsi l'impopularité de sa dynastie.

Son fils Charles n'est pas, comme son père, un prince faible et pleurnichard, mais il est également imbu du pouvoir absolu des rois, en un pays enclin à la monarchie constitutionnelle. Désireux de soutenir les protestants français, acculés à la rébellion par la politique unitaire de Richelieu, les parlements lui refusent des subsides. Décidé à gouverner seul, il ne fait qu'ajourner l'inévitable dénouement, qui aura lieu en 1648, sur l'échafaud.

Il faut suivre, au jour le jour, dans l'ouvrage si précieux d'Erlanger, le rôle de Buckingham dans tous ces événements. Il s'y montre le plus souvent d'une puérité déconcertante, mais son charme parvient à retarder l'orage et à ensorceler même ceux qui se veulent et qui sont ses pires ennemis. Lors de son ambassade en France, qui conclura le mariage d'Henriette de France, sœur de Louis XIII, et de Charles Ier, il s'éprend avec violence d'Anne d'Autriche, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse. Il y a sur cette aventure des textes de La Rochefoucauld et de Retz qui sont à retenir. Ce n'était pas le moyen d'entretenir de cordiales relations avec la cour de France ! Il semble toutefois qu'Anne n'ait pas été insensible à l'amour du beau favori. Cet incident est tout à fait révélateur d'une

carrière météorique et vaine et justifie la réflexion de son dernier biographe : "Ayant eu tant de bonheur, George manqua sa vie puisqu'il la voua à obtenir les applaudissements des hommes et le baiser d'une femme et qu'il périt de la haine publique avant d'avoir pu rejoindre son idole. Mais la mort, en le transfigurant, combla enfin ses vœux. S'il sait que sa légende a traversé les siècles et que son nom reste synonyme d'audace chevaleresque et de magnificence, Buckingham doit dormir en paix". Un destin aussi romanesque réclamait le double talent d'un historien et d'un romancier ;

\*  
\* \*

### AU CARREFOUR DES SANGS MÊLÉS

Un bref rappel généalogique est indispensable pour présenter convenablement ce personnage qui, dès sa naissance, avait toutes les raisons du monde pour figurer au palmarès de l'histoire. Auguste de Morny est né le 21 octobre 1811 et ses parents sont officiellement une dame Fleury et un sieur Demorny. À la vérité, il est le fils de la reine Hortense et du général de Flahaut. Hortense est la fille de l'ancienne impératrice Joséphine et, par son mariage avec Louis Bonaparte, la belle-sœur de Napoléon Ier. De son côté, le général de Flahaut est le fils de Mgr le duc de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, et sa grand-mère est la fille de Louis XV ! Quelle famille ! Morny, demi-frère de Napoléon III, raillait cyniquement les circonstances pour le moins étonnantes de sa venue sur terre en disant : "Je suis fils de reine, petit-fils d'évêque, j'appelle mon frère "sire", et tout cela est naturel". Le mot devait être repris plus tard quand accéda à la présidence de la Chambre le comte Walewski, le fils de Marie Walewska et du premier Napoléon ; le peuple reprenait alors le vieux dicton : "Chassez le naturel, il revient au galop".

Sans nous arrêter à nous scandaliser de ces mœurs dépravées, révélatrices d'une société minée de l'intérieur, cet arbre généalogique aux frondaisons inattendues suffit à indiquer que Morny était, par son ascendance, prédestiné à un rôle de premier plan. Ses qualités d'intelligence, d'élégance, d'entregent, de rouerie devaient l'y aider admirablement. Et si l'on se demande à quelle branche de son hérédité composite il devait surtout ses dons, c'est aussitôt le nom de Talleyrand qui vient à l'esprit. Le petit-fils possède toute l'astuce du grand-père, en même temps que cette curieuse confusion d'un patriotisme éclairé et sincère et d'une inlassable âpreté au gain. On a parfaitement raison de noter que le comte Hortensia ou Monsieur frère, comme on le désignait parfois, fut empereur des Fran-

çais sous Napoléon III. Ce dernier ne possédait pas un jugement à toute épreuve ; chaque fois qu'il se rangea aux avis de Morny, il s'en est bien tiré.

L'activité de ce pilier du régime est à peine croyable. Soldat dans ses jeunes années, il ne tarde pas à se lancer dans les affaires, grâce surtout à l'appui financier que lui apporte une ambassadrice aux cheveux d'or, qui demeurera près de lui jusqu'au moment où il décide, pendant son ambassade fastueuse en Russie, d'épouser une dame d'honneur de l'impératrice, Sophie Troubetskaïa, qui semble être la fille de l'empereur. Ce qui s'appelle demeurer fidèle à son destin ! À la chute de Louis-Philippe, les entreprises industrielles périssent et Morny est ruiné. Pendant ce temps, il se rapproche du conspirateur-né qu'est Louis-Napoléon. Il contribue à le faire élire à la présidence de la République ; c'est à lui que revient ensuite le mérite principal dans le coup d'État de décembre. Le Prince-Président deviendra bientôt empereur et Morny exercera une influence considérable, souvent même au grand agacement de son frère, perdu dans ses utopies et tourné contre toute politique réaliste.

Robert Christophe a écrit sur ce personnage étrange et attachant autant par ses faiblesses que par ses dons une biographie extraordinairement animée (*Le duc de Morny*, Librairie Hachette). C'est un film pittoresque qui se déroule sous nos yeux, un film d'où n'est pas exclu le sourire ironique de l'observateur. S'il rend pleine justice à Morny, il ne dissimule rien de ses vices qui devaient entraîner sa mort prématurée et peut-être aussi hâter l'effondrement de cet Empire fragile. Les pages consacrées à la malheureuse expédition du Mexique qui aura comme conséquence la perte de Maximilien éclairent de points de vue neufs un épisode où les contradictions sont nombreuses. Il ressort que Morny a compris rapidement la portée de l'enjeu et qu'il a voulu mettre les freins avant qu'il ne fût trop tard. À ce moment-là, Napoléon suivait plus volontiers les préjugés de l'impératrice que les conseils pondérés et justes de son frère.

Morny était un diplomate d'instinct ; l'héritage du grand-père. Sa souplesse avait un vaste champ où s'exercer, à une époque où l'empereur pouvait faire cette boutade : "On se plaint que les choses n'aillent pas tout droit, dans mon gouvernement. Comment diable en serait-il autrement ? L'impératrice est légitimiste, Morny est orléaniste, je suis républicain. Il n'y a qu'un bonapartiste : c'est Persigny, et il est fou". Ce fut notamment l'art de Morny de rallier pour un temps des adversaires à substituer un Empire libéral à un Empire autoritaire. Ajoutons ici, détail peu connu, qu'il fut l'instigateur du droit de grève, même si le mouvement social contemporain ne lui en rend pas hommage. Mais sans doute



il y avait les affaires et les trafics d'influence, les comédies qu'il écrivait sous un pseudonyme, l'appétit de jouissance et le goût du faste. Comment le juger ? C'est son biographe qui a raison, en reprenant le mot de Talleyrand : "Je n'approuve ni ne désapprouve, je raconte..."

\*  
\* \*

### UNE DOUCE FIGURE D'AMOUREUSE

Lectures de vacances, dois-je m'empresseur de préciser, pour ne pas voir se rembrunir les gens sérieux... Il ferait intellectuellement plus élégant de potasser les réflexions mystiques de Suzanne Weill, de commenter les proses laborieuses d'Emmanuel Mounier, de méditer les propos savants du couple Sartre-de-Beauvoir. La cigale a chanté tout le jour, aucun arbre ne frissonne et Heidegger n'a pas hanté mon esprit. J'ai lu paresseusement le dernier petit bouquin d'Octave Aubry, le spécialiste de l'épopée impériale qui sait se reposer de ses austères travaux à rédiger un récit allègre et touchant où revit la figure douce de la Polonaise au grand cœur, qui faillit être impératrice des Français.

À chaque règne suffit sa liaison tapageuse. Agnès Sorel, charmante Gabrielle, La Vallière, Pompadour, du Barry, liste déjà imposante qu'on pourrait allonger indéfiniment. Je ne crois pas qu'il vienne jamais à l'idée de quiconque d'y ajouter le nom de Marie Walewska. Son attachement pour Napoléon défit toutes les intrigues et toutes les ambitions. Quand l'astucieux Fouché, pour servir ses propres intérêts, fera miroiter à ses yeux l'éclat d'une couronne, il n'obtiendra qu'une fin de non-recevoir ferme et polie. Le chef d'empire ne l'attire pas, c'est l'homme qu'elle aime, l'homme étonnant aux réflexes brusques, dissimulant sous une rude écorce un cœur très humain.

Aubry (*Marie Walewska*, Arthème Fayard) vit lui-même dans l'atmosphère du temps. Il en restitue les aspects les plus simples, les moins connus. Plus encore que de Marie, nous gardons de Napoléon une image séduisante. L'épithète semble étrange, appliquée à ce demiurge. Et cependant, quand il ne commande pas aux armées et qu'il ne soumet pas l'Europe à ses desseins, comme il sait être un pauvre humain aspirant à aimer et déchiré par ses passions ! La gloire qu'il a tant convoitée et sans laquelle il ne saurait plus vivre lui pèse à certains moments. Il est des heures où il rêve de s'établir planteur en Amérique, avec Marie et son fils Alexandre. Il se reprend vite, sans doute, car il croit jusqu'à la fin en son étoile et il se

sait marqué par un destin exigeant. Mais ces moments de lassitude et de faiblesse le rapprochent de l'humaine condition et nous le rendent plus fraternel.

Marie Walewska s'éteint avant d'avoir trente ans. Son bonheur fut court. Mais il ne fut pas mesquin. Jamais, elle n'a pensé aux avantages qu'elle pourrait retirer de sa situation ; les combinaisons des politiciens n'ont pas eu de prise sur son esprit où domine une sensibilité aimante et soumise. Elle n'écouterait que son cœur pour voler à l'île d'Elbe, cette antichambre de Saint-Hélène, cette île d'Elbe que délaisse Marie-Louise affichant Neipperg et d'où partira Napoléon pour encourir le courroux des dieux et recevoir la sentence de l'histoire.

\*  
\* \*

### ÉTAIT-CE LA BELLE ÉPOQUE ?

Je désire signaler à l'attention des lecteurs cultivés, mais trop bousculés par la vie pour s'adonner autant qu'ils le souhaiteraient à des lectures approfondies, l'apparition d'une petite collection historique publiée à l'enseigne de la Librairie Arthème Fayard sous le titre général de "l'histoire illustrée". C'est le pendant du "Livre de Demain" qui, dans le domaine romanesque, a beaucoup contribué à la connaissance et à la diffusion des meilleurs écrivains contemporains. Le même principe de qualité s'applique ici où l'on n'a fait appel qu'à des historiens de grande classe, possédant déjà une œuvre antérieure imposante. C'est par exemple le cas de Jacques Chastenot, dont l'on connaît les importants travaux sur l'Angleterre et l'excellente biographie de Raymond Poincaré. Chastenot publiait l'an dernier *La France de Monsieur Fallières*, qui constituait un magistral tableau d'une période brève et intense de l'histoire de la France. Il n'a eu qu'à reprendre ses matériaux, alléger ses notes pour nous donner une esquisse rapide et extrêmement animée. Ajoutons qu'une série de reproductions empruntées à l'iconographie du temps complètent très adroitement le texte.

La belle époque !... Le titre est évocateur. La république est toujours belle sous l'empire et nous passons notre vie à regretter les neiges d'antan. Les premières années du XXe siècle ne sont pas, chronologiquement, très éloignées de nous ; nos aînés les ont même vécues. Et cependant comme elles paraissent déjà figées à jamais au palmarès de l'histoire ! Deux raisons principales expliquent qu'il en soit ainsi. En premier lieu, nous sommes sou-

mis à un phénomène d'accélération, comme l'a admirablement dégagé le comte du Plessy, dans un ouvrage, *La Caravane humaine*, dont je m'étonne toujours qu'il ne soit pas davantage et connu et apprécié. C'est-à-dire que les événements vont beaucoup plus vite qu'autrefois, à tel rythme même qu'il devient souvent difficile de procéder assez rapidement aux accommodations psychologiques qu'entraîne cette évolution bouleversante. Et il y a aussi ce fait que dans la période retenue par Chasteney, il s'est produit la terrible rupture de la première grande guerre, qui a modifié jusque dans ses profondeurs nos modes de penser et de vivre. L'auteur retient habilement les phénomènes marquants quand il souligne dans son introduction : "C'est le triomphe de la vitesse et du sport, la vogue de l'action, de l'intuition et du subjectif ; c'est le début du féminisme et du cubisme tant artistique que littéraire ; ce sont le cinématographe, la T.S.F., l'aviation et la physique atomique sortant des limbes expérimentales ; c'est le renouvellement du décor de la vie ; c'est surtout, au fur et à mesure que grandit le spectre de la guerre, le sentiment d'insécurité faisant son apparition et, parallèlement, le sentiment national s'affirmant".

Chaque classe sociale retient l'attention du mémorialiste : le monde et le demi-monde, celui-ci étant l'envers joyeux de celui-là ; la bourgeoisie, dont Barrès disait qu'elle était "le point de transition et de perfection" ; le peuple ; puis des milieux plus particuliers comme les écrivains, les acteurs de la scène et de l'écran, les musiciens, les danseurs, etc. Panorama qui n'a rien d'approfondi, répétons-le, et qui ne dispense pas d'études plus fouillées, mais qui rafraîchit des notions demeurées parfois un peu trop imprécises en nos mémoires.

\*  
\* \*

## DU CÔTÉ DE L'ALLEMAGNE

Même si les manchettes des journaux nous obligent à regarder du côté de l'Asie, nous sommes encore quelques-uns à croire que le destin du monde se jouera en Europe, comme depuis déjà plusieurs siècles. Et quand l'on envisage l'Europe, il est indispensable d'accorder une attention particulière à l'Allemagne, plaque tournante du continent. L'histoire des relations d'un Reich démembré et de ses vainqueurs depuis bientôt huit ans constitue une série pénible d'occasions manquées. Par leurs rivalités et leurs querelles, les Alliés n'ont pas réussi à intégrer la masse germanique dans le contexte européen. Aujourd'hui, alors que la menace soviétique se précise de plus en plus, on commence de se rendre compte qu'il y aurait intérêt à avoir les Allemands de son côté. Ces derniers, blessés dans leur amour-

propre national et animés d'un patriotisme qui n'a rien perdu de sa puissance, exercent un chantage très compréhensif, dont le résultat le plus net peut être de livrer l'Europe comme une proie aux ambitions de la dictature communiste. Aussi bien le grand tort de beaucoup de gens est de méconnaître les Allemands, d'ignorer également leurs qualités et leurs défauts.

C'est dans le but d'éclairer un peu l'opinion de ses compatriotes que Robert d'Harcourt publie aujourd'hui un *Visage de l'Allemagne actuelle* (Flammarion). L'auteur, qui est un grand spécialiste des choses germaniques auxquelles il a déjà consacré beaucoup de livres et d'innombrables articles de revues, a toujours conservé de solides amitiés de l'autre côté du Rhin. Il a noué des relations fécondes avec de nombreux individus qui n'ont jamais partagé les coupables rêves d'hégémonie nazie, mais qui ont dû subir pendant une dizaine d'années, la ruineuse domination d'Hitler. Dans ce récent ouvrage, d'Harcourt laisse de côté le problème politique, dont les données essentielles sont en général passablement connues. Il s'attache davantage à fouiller la psychologie du peuple, non pas tellement dans ses représentants officiels, mais plutôt au sein des différentes classes sociales. Nous avons ainsi un échantillonnage très précieux qui nous permet de nous faire une idée assez juste des réactions de la population. On constate ainsi que, paradoxalement, il existe entre Français et Allemands un mur d'incompréhension réciproques, alors que cependant ces deux nations ont un héritage commun et pourraient collaborer étroitement à leur salut, s'ils parvenaient à faire fondre ces préjugés qui empoisonnent leurs relations depuis des siècles. S'il y a l'Allemagne de Bismarck et de Guillaume, il y a aussi celle de Schiller et de Gœthe. S'il existe un Français revanchard et toujours empressé à détester son voisin, il y a aussi le Français capable de dépasser, par sa pensée, les frontières de sa patrie pour partager le point de vue de l'autre, qui n'est pas nécessairement un adversaire, qui en tout cas ne doit pas l'être si l'Europe veut survivre à ses épreuves actuelles.

Sans doute, la méfiance du Français ne manque-t-elle pas de fondements. De trop nombreuses expériences douloureuses ont montré les difficultés d'un rapprochement loyal et durable. Mais des difficultés sont faites pour être surmontées victorieusement. Au fond, qu'est-ce que les Allemands reprochent actuellement aux Français ? On peut ramener leurs griefs aux quelques points suivants : solidarité avec la Russie soviétique à Nuremberg ; humiliations et tracasseries inutiles de l'occupation ; absurdité d'une dénazification incohérente frappant souvent l'innocent et laissant filer le coupable. Il est juste de reconnaître que les procès des soi-disant criminels de guerre ont été une lourde erreur politique. Il est toujours mauvais de transformer des chefs politiques, même s'ils ont erré, en des martyrs d'autant plus que les canons d'un tribunal de cette nature trouvent en

général peu de points d'appui dans la science juridique et relèvent beaucoup plus des passions populaires. En revanche, les Allemands ont tort de se plaindre des rigueurs de l'occupation. Ils ont la mémoire bien courte pour avoir déjà oublié ce qu'ils ont accompli en France à partir de 1940. Quant à la dénazification, il s'agissait là d'une entreprise impossible et qui était vouée d'avance à l'échec. Il aurait fallu maintenir une attitude plus positive et démontrer de façon éclatante la supériorité de la démocratie sainement comprise sur un régime de rigueur et d'arbitraire. Les Alliés paient aujourd'hui pour avoir refusé d'obéir aux impératifs d'une opinion raisonnée et objective sur le problème allemand.

On voudrait croire que le baron de Lersner a raison quand il voit les Allemands et les Français comme des frères siamois. L'ignorance de cette consanguinité morale a entraîné des drames séculaires. "Elle a dans le passé, écrit-il, coûté aux deux peuples beaucoup de sang et d'or, causé la catastrophe actuelle et finira par détruire l'Allemagne, la France et avec elles l'Europe tout entière, si la raison et le cœur ne finissent pas par l'emporter... Qui pourrait nier que de tous nos voisins, ce sont les Français qui nous sont le plus proches ? À cela, ni les guerres ni les généraux, ni les politiciens ne changeront rien". Ce noble sentiment n'est malheureusement que le fait d'une élite. Pour qu'il se répande de plus en plus, il faudrait procéder systématiquement à des échanges, à des visites de différents groupements, pour que cesse enfin une tragique méconnaissance et une réciproque incompréhension. Les divers personnages interrogés par Robert d'Harcourt inclinent tous à penser qu'il n'appartient pas aux gouvernements de prendre la direction d'un semblable mouvement, mais qu'il faut davantage se fier à des initiatives individuelles. De même il y aurait beaucoup à accomplir par une révision intelligente des manuels d'histoire. Il ne s'agit pas de masquer les faits, mais de les éclairer sans chercher à en tirer un argument contre le voisin. De cette façon il deviendrait possible, en une ou deux générations, d'effectuer un rapprochement qui ne serait plus seulement verbal, mais qui se traduirait dans de fécondes réalités.

Une partie fort intéressante de cet ouvrage traite de l'attitude allemande devant les Soviétiques. On aurait tort de s'imaginer que le Reich éprouve une secrète tendresse pour Moscou. Pour beaucoup d'Allemands, les querelles du couple France-Allemagne, comme écrivait un jour Jules Romains, perdent de leur importance en présence du redoutable débat mettant aux prises le communisme et l'Occident. Ces Allemands conservent une haine inexpiable à l'égard des Russes dont ils n'oublieront pas la bestialité au moment de l'invasion. Leur frontière orientale a été mutilée. Douze millions de leurs compatriotes ont été expulsés dans le territoire sous la

juridiction du gouvernement de Bonn et ceux qui résident dans la zone soviétique sont soumis à de très durs traitements. C'est ici qu'apparaît le rôle diplomatique des Alliés et aussi la grande habileté des Russes qui s'emploient aujourd'hui à spéculer sur le patriotisme germanique. Ce sont eux en effet qui font miroiter aux yeux des Allemands la perspective d'un Reich unifié. En pratique, on sait très bien ce que cela donnerait : un grand pays qui s'ajouterait au troupeau déjà jugulé derrière le rideau de fer. Mais il y a néanmoins un certain nombre d'Allemands à se laisser enchanter par ce rêve d'espoir. Il s'impose donc que les Alliés s'empresstent d'intervenir et ne perdent pas une initiative fructueuse au bénéfice des Soviétiques.

Robert d'Harcourt insiste beaucoup sur la jeunesse et il a raison. C'est elle qui fera l'avenir. On peut comprendre l'état d'esprit des jeunes gens de vingt ans, qui n'ont connu que la dictature nationale-socialiste, qui ont assisté à une guerre terrible, qui ont connu les bombardements et les misères de toutes sortes depuis l'effondrement du III<sup>e</sup> Reich. Cette jeunesse allemande a de la dureté, de l'amertume, de la fierté. "Écartelée entre le Passé et le Présent", elle ne put s'adapter à une "réalité semée de désillusions où rien ne fait plus battre le cœur". Ce qui est grave, c'est que ces jeunes hommes n'éprouvent que mépris pour la politique des démocraties. La jeunesse a hérité de ses devanciers immédiats le culte de la force et de la violence, elle vit comme à son aise dans un climat de cataclysme. Sera-t-il possible de la reprendre en mains et de lui donner une orientation plus conforme à la paix ? C'est là le plus grave problème à résoudre et l'auteur a la sagesse de ne pas élaborer de recommandations précises, se contentant surtout de laisser la parole à des témoins.

On ne résume pas aisément un ouvrage comme le *Visage de l'Allemagne actuelle*. Le lecteur y trouvera une foule de renseignements concrets qui l'aideront à se faire une idée de l'ampleur et de la complexité du problème qui devra être résolu, dans un sens ou dans l'autre. Robert d'Harcourt a ce mérite d'être un observateur patient et sagace et de ne pas s'abandonner au jeu facile et vain des hypothèses gratuites. Il préfère de beaucoup rassembler le plus grand nombre possible de faits avant de tenter d'en dégager quelques conclusions prudentes. Il serait excellent que les différents hommes d'État chargés de diriger les relations diplomatiques méditent ces quelques lignes par lesquelles l'auteur termine son livre : "Beaucoup dépendra d'elle (Allemagne). Beaucoup aussi dépendra de nous. De l'impression que les démocraties sauront donner de vouloir sortir du verbal et attaquer le réel. De l'énergie du soutien qu'elles accorderont aux voix de la sagesse outre-Rhin, aux hommes dont la force à l'intérieur sera faite de l'appui reçu de l'extérieur. Ne nous laissons pas de représenter à l'Allemagne qu'elle obtiendra plus en patientant, qu'en exigeant. Ne

nous laissons pas de faire appel à son bon sens". Il n'est pas dit cependant que ces moyens aboutiront à de bons résultats, car beaucoup d'impondérables peuvent jouer. C'est néanmoins la seule voie qui reste ouverte aux hommes de bonne volonté qui, des deux côtés de la frontière, visent à opérer l'indispensable réconciliation.

\*  
\* \*

### REINE DE LÉGENDE ET DE POÉSIE

*La reine Bérénice* : voici un nom de légende évoquant, grâce à Corneille et à Racine, tout un passé prestigieux. Mais les poètes s'intéressent peu à la vérité historique ; ils détiennent leur vérité, qui est bien suffisante. Il est cependant excellent que nous puissions départager les faits des commentaires imaginaires qu'ils ont inspirés au cours des âges. C'est à cette besogne de déblaiement que s'emploie Émile Mireaux, historien minutieux et prudent s'il en est, et dont nous ne connaissons que des travaux très fouillés sur Homère.

Le rôle temporel de la très belle Bérénice ne suffirait pas à nous retenir ; il se limite en somme à fort peu de choses, puisque ses ambitions considérables sont demeurées, comme aiment à dire les philosophes, à l'état de futuribles. Ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est de plonger dans cet empire romain du premier siècle de notre ère et d'examiner les réactions des différents peuples dans sa mouvance. Malgré la succession rapide des empereurs et les incessantes intrigues de palais, comment n'être pas frappé de l'étonnante robustesse de cette construction politique, maintenant dans une relative obéissance des peuples si divers, grâce à un système de gouvernements, de principautés et de tétrarchies !

Le livre de Mireaux (Albin Michel), d'une admirable lucidité, met en pleine lumière l'action du judaïsme dans le cadre de l'empire romain. D'autres avant lui ont étudié ces questions, mais aucun n'a résumé le débat avec autant de précision. Sa force matérielle est évidemment médiocre, mais comment ne pas reconnaître l'importance de sa force morale ! Comparée avec les débordements passionnels d'une mythologie souvent troublante, la simplicité spirituelle du judaïsme exerce une puissance d'attraction sur les âmes de même nature que celle du christianisme qui en sera le couronnement et la sublimation. "Son monothéisme rigoureux, écrit Mireaux, qui peut incliner vers une sorte de panthéisme sans abolir jamais la personnalité divine, présentait une image simple et en quelque sorte sublimée de la divi-

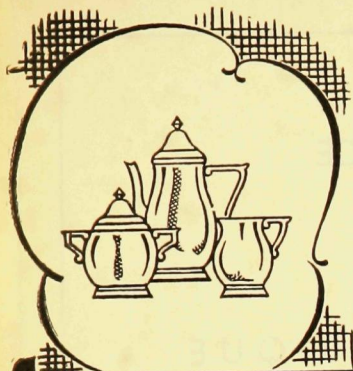
nité. Il proposait en même temps aux aspirations morales des individus une règle de vie définie en des normes claires largement humaines que Dieu lui-même avait inscrites dans le décalogue. Il leur suggérait enfin une grande espérance, au moins dans la prédication pharisienne, celle de la résurrection dont l'heure devait être celle du jugement et du triomphe des justes". C'est le moment où la pensée de Philon, qui faillit être l'oncle de Bérénice, s'applique à jeter un pont entre la spéculation hellénique et la révélation juive. N'est-ce pas le moment d'évoquer le mot de Pie XI soulignant que spirituellement nous sommes tous des sémites ?

Je n'oublie pas que Bérénice est le prétexte de ces exaltantes dissertations menées avec une sûreté exemplaire. Fille d'Agrippa, ses premières années s'écoulaient au triste château de Malatha. Devenu reine du très modeste royaume de Chalcis, c'est la châtelaine du Liban. Égérie de son frère, elle réussira à s'approprier la tétrarchie de Philippe, tout en maintenant une autorité morale, à titre de juive, sur le royaume de Judée. Devant elle comparaitra saint Paul qui dira notamment qu'il n'a rien enseigné "que ce que les prophètes, ainsi que Moïse, ont dit devoir arriver, que le Christ devait souffrir et que, premier ressuscité des morts, il doit annoncer la lumière au peuple juif et aux Gentils".

Bérénice, femme de tête, saura s'attacher Titus, héros triomphant, d'une dizaine d'années son cadet. On songe forcément à Cléopâtre et à Antoine ; mais Bénéricé eût voulu être Esther beaucoup plus que Cléopâtre. À Rome, elle pourra un temps aspirer à l'Empire ; rêve vite brisé : Titus la renvoie vers les solitudes désolées de l'Orient. *Regredi domum praecepit*, note Aurélius Victor. Et pour marquer les impératifs très catégoriques et souvent cruels de la politique, on songe aussi à la formule dense de Suétone : *Invitus dimisit invitam*. Les destins sont accomplis et Bérénice, avant que de mourir, s'efface dans les ombres de l'oubli : on ignore tout de sa retraite et de sa mort.

Dans un dernier chapitre, Mireaux s'attaque au mythe de Bérénice, devenu un thème littéraire. Les tragédies de Corneille et de Racine sont bien connues. Mais il y a aussi un roman de Segrain ; il y a une tragédie de Magnon, ami aujourd'hui oublié de Molière, de La Fontaine, de Pellisson ; il y a le drame d'Albert du Bois et l'opéra d'Albéric Magnard, qui sont tous deux de 1911, illustrant la pérennité de Bénéricé dans la mémoire des hommes. Faisons nôtre la conclusion d'Émile Mireaux, au terme de son beau livre : "La Bénéricé du passé est devenue pour nous un être nouveau, un être réel ; il vit en nous d'une vie désormais indestructible.





## DORURE ARGENTURE

Pour la réparation de  
vos argenteries con-  
sultez une maison res-  
ponsable.

35 années  
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans  
pour la maison  
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775  
987, St-Laurent  
Montréal

# J. Henri Achim

LAIT - CRÈME - BEURRE  
OEufs - BREUVAGE-CHOCOLAT

## A. POUPART CIE

LIMITÉE

1715, rue Wolfe - FR. 2194

Bureau : GI. 3757-58 Rés. : FR. 5618

Acme Vacuum Cleaner Co. Ltd.

Adélarde SALMAN,  
PRÉSIDENT

4225, De la Roche St., Montréal

AT. 1545

## CHARLES LALONDE

EPICIER - BOUCHER

Epicerie - Fruits et viandes de choix

Membre des Epicerie Richelieu

5279, GATINEAU

## J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau - CA. 1221

**CLICHÉS**  
POUR  
• CATALOGUES  
• JOURNAUX  
• ANNONCES  
• REVUES

LA PHOTOGRAVURE  
**NATIONALE**  
Nouvelle adresse  
LIMITÉE  
FA. 7583\*

2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL

## SECRETARIAT DE LA PROVINCE

### CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, avec section à Québec, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue St-Denis Montréal, ou à la Section de Québec, 30, Avenue St-Denis, Québec.

OMER CÔTÉ, c.r.,

Secrétaire de la Province

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.*

Autant et plus peut-être que la reine de Chalcis et l'amante du vrai Titus, il appartient lui aussi à l'histoire". C'est que Bérénice n'est plus la petite juive intrigante, mais le symbole de l'amour absolu. Les hommes s'inventent des symboles défaillants, à la mesure de leur taille.

Roger DUHAMEL

## UN LIVRE D'HISTOIRE

Marcelin Défourneaux, *La vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc*.  
Paris, Hachette, 1952

L'histoire du Canada avant 1760 ou 1763 appartient à la France autant qu'au Canada lui-même. Jusqu'en 1760 ou 1763, les Canadiens ont une double histoire : celle de leur pays, celle de la France. Cette histoire de France, elle remonte très loin. Elle fait les Canadiens héritiers d'un passé plus que deux fois millénaire...

Et voici qu'un livre vient de paraître qui à ceux d'entre eux qui ne l'avaient pas encore suffirait à donner le goût de l'histoire, spécialement de l'histoire de France. C'est un beau, c'est un bon livre. Je n'en connais pas beaucoup qui le valent.

On devait déjà à Marcelin Défourneaux un ouvrage étonnant, *les Français en Espagne aux XIe et XIIe siècles* (Paris, 1949) résurrection imprévue d'une époque où il n'était nul besoin de passer les mers pour être conquistador, où l'aventure se trouvait aux portes de la France avec les trésors du califat de Cordoue, des royaumes de Tolède, de Sarragosse, de Grenade, de Valence, de Murcia... Il y en avait beaucoup de ces royaumes... et il y a eu beaucoup de Français à se laisser tenter par des croisades qui promettaient dans l'autre monde le paradis du Christ et ici-bas celui de Mahomet.

Qui ne serait reconnaissant à Marcelin Défourneaux de ne pas s'être laissé absorber par ses occupations de directeur adjoint de l'Institut français de Madrid, d'attaché culturel de l'ambassade de France ? Il a bien travaillé pour nous. L'œuvre que je ne sais par quel secret il a trouvé le temps de faire est de premier ordre. Elle est agréablement écrite et sérieusement — j'avais envie de dire sévèrement documentée. L'auteur a lu énormément, et tous les textes contemporains qui importaient et toutes les histoires de quelque crédit. Il a mis son point d'honneur, une espèce de coquetterie, à nous apporter sur toutes les questions abordées par lui le dernier état des recherches. Il nous fait profiter de tout ce que l'on pouvait savoir au moment même où il allait être imprimé. Révélation ahurissante : l'armée française d'Azincourt n'aurait compté que 6,000 combattants. M. Défourneaux n'avance rien pour quoi il n'ait de sûrs garants. Tout de même, est-il possible que le plus colossal effort de la noblesse française au moyen âge n'ait abouti qu'à aligner 6,000 hommes d'armes ? Car cette noblesse intran-

sigeante sur ses droits, fanatique de ses privilèges, s'était — nous a-t-on dit — levée en masse pour aller à Azincourt. La veille de la bataille, elle avait chassé les non nobles de l'armée. Elle voulait être seule à défendre le royaume, comme elle entendait être seule à y commander. Six mille hommes d'armes, chevaliers ou écuyers, c'est vraiment bien peu...

Il n'entrait pas dans le propos de M. Défourneaux d'envisager les choses sous l'angle juridique. À un plan accepté par lui il était assujéti. Mais à l'intérieur du cadre prescrit, on le voit aussi à l'aise que Corneille ou Racine dans les lisières des Trois Unités.

De quelle qualité convient-il de le louer davantage ? De son sens des proportions, de son don d'ubiquité qui ne lui a fait négliger aucun des côtés par lesquels pouvait être appréhendée "sa réalité" ou de son impartialité ? Très sincèrement, je l'admire pour toutes sortes de raisons. Mais à mon admiration se mêle du respect devant tant de conscience. Car il est difficile de suivre mieux le conseil de Balmès. Marcelin Défourneaux discourant sur les Français du XV<sup>e</sup> siècle n'est plus un Français du XX<sup>e</sup>. Il n'a aucun préjugé, aucun parti pris et il n'y a pas trace chez lui de sédiments déposés par l'époque où il vit. Il s'est refait une mentalité des années 1430-1450. Les gens qu'il observe, il les juge non d'après ses idées à lui, mais d'après celles qu'ils pouvaient avoir... Heureux équilibre qu'une si rare justice : ni passion, ni indifférence.

Soumission aux textes n'exclut pas sensibilité. Condamner est facile, comprendre est une attitude plus humaine en même temps que plus scientifique. M. Défourneaux ne juge pas ou le moins possible. Il relate, il rapproche, il explique. Sans s'interdire la sympathie pour les faibles, victimes des forts, pour les déshérités, les mal lotis, les damnés de la société. Aucune apparence ne saurait l'abuser. À cette époque-là, brigand et homme de guerre se distinguaient mal. Les deux conditions voisinaient étrangement. La différence entre elles ne tenait qu'aux circonstances. M. Défourneaux respecte l'autorité de l'illustre J. Quicherat, mais il s'amuse de ce qu'il ait voulu voir dans Rodrigue de Villandrando un "combattant pour l'indépendance française". Il le replace, ce chef de bande qui finit très grand seigneur, là où il n'aurait jamais dû cesser d'être : parmi les "écorcheurs". Un grand, un terrible "écorcheur". "Cet homme était si méchant, dit un vieil historien, que son nom est tourné en proverbe dans la Gascogne et que pour signifier un homme brutal et cruel, on l'appelle un Rodrigue." Mais il n'est pas seul à avoir joui d'une réputation qu'il ne méritait pas. La Hire, Dunois, rappelle M. Défourneaux, ont été eux aussi "de redoutables chefs d'écorcheurs".

On vivait sur le pays, un peu plus sur ses ennemis, sans épargner les amis. M. Défourneaux s'apitoie sur cette misère du royaume de France. N'est-ce par par les échos qui en étaient venus jusqu'aux marches de Lorraine qu'a été ému le cœur de Jeanne d'Arc ? De Jehanne la bonne Lorraine, native du Barrois mouvant. M. Défourneaux balaie avec raison arguments et tenants de la thèse champenoise.

Dans la capitainerie de Vaucouleurs, restée fidèle au Dauphin, on ne s'apercevait pas beaucoup de la guerre. Mais ailleurs, que de ruines ! De 1415 à 1450, la Champagne, la Beauce, la Brie, la Normandie, l'Île-de-France ont été continuellement foulées par des bandes anglaises, bourguignonnes, armagnagues, françaises. "Guerre sans feu ne vaut non plus qu'andouille sans moutarde", disait Henri V, roi de France et d'Angleterre. Et l'on brûlait, de quelque parti que l'on fût. Aussi, en 1448, Limoges n'avait plus qu'une dizaine d'habitants ; la lande et la forêt reprenaient la place de la terre cultivée et les bêtes fauves celle des habitants. Et le royaume en 1433 n'aurait plus contenu "la dixième partie du peuple qui souloit y être".

La France devra être colonisée comme un pays neuf. Et sa remise en valeur peut être comparée à la mise en valeur du Canada deux siècles plus tard. Ce sont aux mêmes procédés que l'on aura recours. Entreprise qui demandera du temps. Commencée vers 1440, elle s'échelonnera jusqu'aux environs de 1520.

M. Défourneaux compatit aux malheurs de tant et tant d'inconnus, pris dans la tourmente, dans les querelles des souverains et des grands, et qui ont tout perdu. Riches le matin, et à midi réduits à mendier leur pain. Ce fut un temps de terribles bouleversements des conditions. C'est des milliers et des milliers de catastrophes familiales qu'il y a eu... Aussi s'explique-t-on que, pour la plupart des généalogies, le XVe siècle marque un hiatus difficile à combler.

Ce XVe siècle dont nous sépare une quinzaine de générations, est-ce donc un passé si lointain ? Et nous savons que chacun de nous, en France ou au Canada, a eu 32,768 ancêtres contemporains de Jeanne d'Arc, des ancêtres évidemment de tous états... Le volume de Marcelin Défourneaux est presque une histoire de notre temps. En le lisant, on pourra avoir la sensation de lire une histoire familiale. Une œuvre de cette valeur, réellement exceptionnelle, c'est un devoir de la recommander et la recommander, c'est le moyen de se faire beaucoup d'amis. Tous ceux qui l'auront mise dans leur bibliothèque m'en remercieront.

*Claude de BONNAULT*